32e année, No 8 UN ROMAN D'AMOUR COMPLET Août 1939

La Revue Populaire

PER
R-334
CON

15¢

Montréal
14c
plus taxe

PEUT-ON ÊTRE AMOUREUX DE SON AUTO ?

CERTES, les jeunes filles n'ont pas à s'inquiéter, mais il est certain qu'un homme peut en quelque sorte aimer une auto qui roule bien . . . tout comme il s'attache à un bâton de golf, à une canne à pêche ou à un fusil.

De même, un moteur bruyant, encrassé, peu énergique, peut assurément influencer le caractère d'un jeune homme. Voici donc un fait évident qui aidera *votre* homme à se tenir en bons termes avec son auto :

Meilleure est la gazoline — meilleur est le rendement !

Pourquoi ? Parce que sous le capot de votre voiture se trouve un dispositif aussi important que le régulateur ou le bras de vitesse . . . le régleur de l'allumage. C'est lui qui contrôle le rendement du moteur.

Lorsque le mécanicien ajuste votre moteur, plus il avance l'allumage vers son maximum de rendement, plus votre moteur a de force. Mais il ne devra pas l'avancer au-delà des propriétés anticognantes de votre gazoline. Sinon votre moteur " cogne " ou " renâcle ", ce qui veut dire *déperdition* de force et gaspillage.

Il y a différentes sortes de gazolines, votre moteur a donc plusieurs sortes de rendements ; voyez ci-dessous :

VOUS AVEZ CES 3 RENDEMENTS D'AUTO AU CHOIX

LE MEILLEUR RENDEMENT — avec la gazoline marquée " Ethyl " sur la pompe ou le globe. La plus riche en propriétés anticognantes et qualités de toutes sortes. Contient assez de tétraéthyle de plomb pour que le levier d'allumage puisse être avancé à fond, donnant ainsi le maximum d'énergie et d'économie, sans " cognement " ni détonnement ".

BON RENDEMENT — avec une gazoline "régulière" qui permet d'avancer sensiblement l'allumage sans " cognement " ou " détonnement ". La plupart des gazolines " régulières " contiennent maintenant du tétraéthyle de plomb, comme l'indique le mot " Plomb " sur les pompes.

RENDEMENT MEDIOCRE — avec gazoline médiocre, pauvre en propriétés anticognantes. L'énergie est perdue parce que l'allumage doit être *retardé* pour empêcher le cognement.

Copyright 1939, Ethyl Gasoline Corporation

ETHYL GASOLINE CORPORATION, *fabricants des fluides anticognants employés par les compagnies pétrolières pour améliorer la gazoline.*

Août 1939

La Revue Populaire

32e année, No 8

Montréal, Août 1939

SOMMAIRE

Le Concours de Photographie de "La Revue Populaire" 4

Valdombre . . . et la Radio, par Germaine Plante 5

Antoine-Sébastien Falardeau (Peintre canadien, 1823-1889) 6

La "Maison du Canada", par Gabrielle Roy 7

Reverrons-nous ceci ? par Fernand de Verneuil 8

Chez Mme Camille Mayran, par Juliette Cabana 9

Nos amis, les arbres, par Marcelle Lepage 10

En marge du sport, par Oscar Major 11

La chasse aux marsouins dans le fleuve Saint-Laurent, par Roland Prévost 12-13

NOTRE ROMAN COMPLET :

Petite Source, par Léo Dartey 14

Poésie :

Une simple maison, par Claude Selam 16

Parlons de température 48

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 50

Nos vieilles familles canadiennes, par Emile Falardeau 51

Pour s'amuser en société 52

La Société des Ecrivains canadiens, par Thérèse Fournier 53

L'Industrie des Bas de Soie 54

Littérature canadienne 58

Les conseils pratiques de Francine 60

Jeunes filles qu'on épouse 61

Pour savoir nager, par Lucien Pilon 61

L'artisanat à l'Ile Sainte-Hélène, par Francine 62

"La Bonne Chanson", par l'abbé Charles-Emile Gadbois 62

NOTRE PROCHAIN ROMAN COMPLET :

Je ne suis rien devant l'amour, par Edouard de Keyser.

LA REVUE POPULAIRE

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction..... Roland Prévost
Chef de la publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages féminines..... Mme Jules Fournier

TARIFS D'ABONNEMENTS
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans $2.50

975, rue de Bullion, Montréal, Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March 23 1908, at the Post Office of St Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.

Ce qu'on doit exiger

DES CHAUSSURES D'ENFANTS

Les maux de pieds, source de douleurs et d'infirmités à l'âge adulte, sont souvent le résultat du port de chaussures défectueuses, ou de mauvaises habitudes dans la façon de marcher, pendant le jeune âge. Lorsque vous choisissez des chaussures pour votre garçonnet ou votre fillette en pleine croissance, prenez tout le temps nécessaire pour un essayage soigneux. Voici cinq points dont il vous faudra tenir compte lorsque vous achèterez des chaussures à vos enfants.

La pointe intérieure de la chaussure dépasse-t-elle le bout du pied d'un demi-pouce quand votre enfant se tient debout ?

La chaussure laisse-t-elle suffisamment d'espace au-dessus des orteils, et est-elle, en même temps, bien ajustée au talon et sur le cou-de-pied ? Elle ne doit pas être pointue, ni avoir des talons hauts, ou des semelles minces.

Le bord intérieur de la semelle est-il droit, et à l'alignement du talon ?

La chaussure est-elle souple ?

Vous êtes-vous assurée que la semelle est bien plate, sous la plante du pied, et qu'elle ne se relève pas sur les côtés. Introduisez la main dans la chaussure pour vous assurer qu'il n'y a ni bosses, ni rugosités.

S'il y a, dans la famille, un enfant en bas âge, n'oubliez pas que ses petits pieds sont mous et flexibles. Ils peuvent être déformés pour le restant de ses jours, par la pression exercée par des chaussettes trop courtes, ou même par des chaussons qui ont rétréci. Les chaussettes, tout comme les chaussures, doivent être légèrement plus longues que les orteils les plus longs ; elles doivent être suffisamment grandes pour permettre aux doigts de pied de remuer librement.

Le jeune écolier a besoin, lui aussi, de chaussures et de bas offrant le plus de place possible, pour permettre à ses pieds de s'étendre. Les pieds des enfants grandissent vite. Dès que chaussures et bas sont devenus trop petits, il faudra s'en débarrasser, même s'ils ne sont pas complètement usés.

L'enfant devra apprendre à marcher correctement, en laissant porter le poids du corps sur le bord externe du pied, les doigts pointant droit en avant : il ne devra pas marcher avec les pieds "en dehors", ni trop "en dedans". La marche avec les pieds "en dehors" affaiblit les chevilles et les arcades, et c'est là une source commune des maux des pieds.

A mesure que l'enfant avance en âge, il peut advenir que la surface plantaire de ses pieds s'aplatisse, si ceux-ci ont été soumis à des efforts exagérés. Un des premiers symptômes de "pieds plats" se traduit par une douleur qui surgit à la voûte plantaire, et qui s'irradie vers le mollet. Un traitement approprié et des chaussures bien comprises rendront, en général, aux pieds leur fonctionnement normal.

La Metropolitan publie une brochure intitulée "Le Bon Maintien", qui vous indique ce qu'il faut faire pour ménager les pieds de vos enfants et pour remédier à bien des maux de pieds à l'âge adulte. Pour obtenir cette brochure, écrivez simplement une carte postale au Département des Brochures 8-Z-39, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Ne manquez pas de passer au stand de la Metropolitan à L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-YORK ET A L'EXPOSITION DE GOLDEN GATE A SAN-FRANCISCO

Metropolitan Life Insurance Company

NEW-YORK

Président Conseil : FREDERICK H. ECKER

Président : LEROY A. LINCOLN

Direction Générale au Canada : Ottawa

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Pour faire comprendre aux concurrents ce que nous entendons par *photo de détail*, nous montrons ici une vue d'ensemble du Marché Bonsecours et une *photo de détail* (la colonnade). Il faut au moins deux *photos de détail*.

Concours de Photographie de " La Revue Populaire "

Notre concours est prolongé jusqu'au 30 novembre 1939.

Tous nos lecteurs et lectrices — abonnés ou non — peuvent y participer. LES PHOTOS DOIVENT ETRE L'OEUVRE PERSONNELLE DU CONCURRENT.

Veuillez lire attentivement les règlements du concours.

Les concurrents ne sont pas obligés de s'abonner à La Revue Populaire ou de faire souscrire des abonnements.

L'importance de ce concours et la valeur des prix doivent intéresser tous les lecteurs et lectrices de " La Revue Populaire ".

LES JUGES DE NOTRE CONCOURS

•

M. Marius Barbeau, ethnographe et écrivain, Ottawa.

M. Victor Barbeau, président de la Société des Ecrivains canadiens, Montréal

M. Wilfrid Bovey, de l'Université McGill

M. Raymond Caron, vice-président du Montréal Camera Club

M. Jean Chauvin, directeur des Publications Poirier, Bessette

Me G. C. Papineau-Couture, ex-président du Montreal Camera Club

M. Clarence Gagnon, R.C.A., Montréal

M. Willford A. Gagnon, architecte, Montréal

Me Paul Gouin, avocat, Montréal

M. Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole du Meuble, Montréal

M. Henri Hébert, R.C.A. Montréal

M. Gérard Morisset, directeur de l'enseignement du dessin dans la province de Québec, Québec

M. Paul-E. Ostiguy, Montréal

M. Marcel Parizeau, architecte, Montréal

M. Aimé Plamondon, membre du Comité de l'Education et des Arts de l'Exposition provinciale, Québec

M. Harvey Rivard, Trois-Rivières

M. Léon Trépanier, directeur général des fêtes du IIIe Centenaire de Montréal

REGLEMENTS DU CONCOURS

1. Peuvent participer à notre concours de photographie tous les citoyens canadiens, sauf les employés de la maison Poirier, Bessette & Cie. et leur famille.
2. Les photos devront avoir été prises dans la province de Québec ; être l'œuvre personnelle du concurrent ; représenter des édifices ou parties d'édifices encore existants ou disparus.
3. Le concurrent pourra envoyer autant de photos qu'il désire, mais pas *moins de quatre*, (dont deux photos de détail).
4. Les photos d'ensemble devront mesurer au moins 5″ x 7″ ; celles de détail, au moins 3¼″ x 5½″ (format carte postale).
5. Les photos ne devront pas être colorées.
6. Tous les envois, primés ou non, resteront la propriété de la maison Poirier, Bessette & Cie. éditrice de *La Revue Populaire*.
7. Ne seront acceptées que les photos illustrant l'intérieur ou l'extérieur des sujets suivants, qui devront être des spécimens anciens ou modernes de l'architecture canadienne d'autrefois :

   Palais de Justice
   Hôtels de Ville
   Forts
   Hôpitaux
   Collèges
   Couvents
   Monastères
   Eglises
   Chapelles de procession
   Moulins à eau
   Moulins à vent
   Manoirs
   Maisons

8. Par ordre d'importance, le jury rendra son verdict d'après : 1) *La valeur documentaire* au point de vue de l'architecture canadienne d'autrefois ; 2) *Les qualités techniques* des photos.
9. Le concurrent devra écrire au verso de *chaque photo* ses nom et adresse.
10. Chaque concurrent n'a droit qu'à un seul prix.
11. La décision du jury sera sans appel.
12. Le concours se terminera le 30 novembre 1939.

$525 en ARGENT

10 prix ainsi répartis:

Premier prix	$200
Deuxième prix	100
Troisième prix	50
7 prix de	25

Veuillez adresser tous vos envois comme suit :

Concours de Photographie
La Revue Populaire,
975 rue De Bullion,
Montréal.

Le secrétaire du concours de *La Revue Populaire* accusera réception des envois.

•

En janvier prochain, une grande exposition publique groupera TOUTES LES PHOTOS soumises au concours de *La Revue Populaire*.

VALDOMBRE . . . ET LA RADIO

par Germaine Plante

FRANCHEMENT, chers lecteurs et lectrices, je n'étais pas très brave dans l'automobile qui, par une somptueuse journée de printemps, m'emportait à toute allure vers le « Lion du Nord » : Valdombre, que j'allais interviewer pour vous. C'est que « Valdombre », voyez-vous, est un nom qui, avec celui d'Olivar Asselin, brille d'un éclat fulgurant au ciel des lettres canadiennes ; « Valdombre », mais c'est la terreur des politiciens véreux, des exploiteurs de la paysannerie, des écrivains « bien pensants » qui ne sont, comme dit Francœur, que des « illisibles raseurs », des cuistres qui massacrent sans vergogne la belle et douce (et difficile) langue française. « Valdombre », c'est le nom qui fait blêmir ces pontifes qui, du haut de leur situation acquise à grand renfort de « rackets » et de compromissions, dictent des lois pour protéger notre vertu courant, paraît-il, de grands dangers, quand, en réalité, le seul danger que nous courrions c'est de sombrer dans l'imbécillité la plus indécrottable. « Valdombre », c'est l'auteur consciencieux dont les écrits, cinglants comme des coups de fouet, font plus pour le relèvement de la culture française en terre canadienne que le travail de tous ces crétins qui se congratulent avec enthousiasme. « Valdombre », enfin c'est . . . mais il faut s'arrêter là, car on n'en finirait plus d'énumérer les hauts faits de la belle et utile carrière de cet écrivain remarquable, de ce pamphlétaire libre et indépendant.

Je vous disais donc que je n'étais pas brave, eh bien ! j'avais tard. Valdombre est un homme des plus sympathiques. Son verbe coloré, ses yeux expressifs, son étonnante simplicité vous charment au premier abord. Aussi son accueil cordial et la grande amabilité de Mme Grignon, qui est pour son mari une précieuse collaboratrice, me mirent immédiatement à l'aise, et comme j'étais venue interviewer l'écrivain radiophonique, la première question que je posai à Valdombre fut donc celle-ci :

— Que pensez-vous de la radio ?

Mon hôte me répondit à la manière des paysans normands, ses ancêtres :

— J'en pense beaucoup de bien et beaucoup de mal.

J'exigeai quelques explications.

— J'en pense beaucoup de bien, reprit-il, parce que je crois que la radio est un instrument merveilleux pouvant et devant servir à l'éducation du peuple. Il faudrait pour cela que la radio d'Etat continuât à donner l'exemple, en disposant d'un comité de lecture, et d'artistes absolument libres à tous les points de vue, qui réaliseraient des programmes éducatifs et artistiques, sans avoir à se soucier des commanditaires. En outre, la radio d'Etat devrait disposer d'un budget plus considérable lui permettant de toujours bien rémunérer ses artistes, ses auteurs et son personnel. Un budget d'environ dix millions de dollars serait-il exagéré? En tout cas il faut un budget purement de l'Etat. Alors et alors seulement, la radio rendrait de grands services au Canada français, tout comme au Canada anglais.

— Et le mal que vous pensez de la radio c'est ? . . .

— . . . que les ondes sont trop à la merci des commanditaires, lesquels offrent souvent au public des programmes qui n'ont pas toujours leur raison d'être, des programmes stupides et médiocres. Il est des réclames commerciales qui ne déshonorent pas la T. S. F. lorsqu'elles sont faites avec discrétion. Mais l'idéal serait que la radio fût absolument libre de toute publicité et ne fût mise qu'au service de l'art et de l'éducation.

— En effet, ce serait là l'idéal. Dites-moi, M. Grignon, quelles raisons vous ont poussé à faire l'adaptation radiophonique de votre conte « Le Déserteur » et y avait-il longtemps que vous y songiez ?

— Je n'y songeais pas du tout. Quant aux raisons qui ont fixé mon choix, les voici : publié en 1935, ce livre, ayant pour cadre les Laurentides et pour sujet les paysans abandonnant la terre, eut un vif succès. Le gouvernement en acheta un bon nombre d'exemplaires pour les écoles. Or, en 1939 comme en 1935 le retour à la terre est toujours le sujet d'actualité, le chômage étant la suite logique de l'abandon de la terre et par le fait même du surpeuplement des villes. Aujourd'hui on ne pense guère à ça, il n'y a plus de passé ! La langue française est devenue une chose abjecte. C'est pourquoi je décidai de venir à la radio, pour faire connaître la campagne, faire aimer la terre et le parler agreste des pays d'en haut, et enfin prêcher le retour à la paysannerie qui, seule, peut sauver les hommes. Mais je doute que les hommes fassent le sacrifice de . . . se sauver.

— Etes-vous satisfait de ces émissions ?

— Très satisfait. J'ai reçu des lettres sympathiques de gens me remerciant de leur avoir fait connaître le vrai visage de la terre. L'une d'entre elles surtout m'a ému : celle d'une brave ouvrier, père de famille, qui à la suite de la dixième émission des « Belles histoires des pays d'en haut » est retourné à la terre.

— N'y aurait-il que ce résultat, c'est déjà très beau ! Et maintenant que pensez-vous de la réalisation de votre pièce ?

— Tous les artistes furent personnels et vivants. Mais je veux faire une mention particulière de Guy Mauffette, qui a si bien compris mon œuvre et l'a dirigée d'une façon remarquable. C'est un réalisateur-né.

— Je ne doute donc pas. M. Grignon, qu'ainsi encouragé, vous nous reveniez de nouveau à la radio ?

— Certainement, j'adapte pour les ondes mon roman qui a gagné le Prix David : « Un Homme et son Péché ». Je pourrais le faire durer longtemps ; j'ai de la matière pour deux ans au moins, mais si je n'aime pas le roman fleuve, j'aime encore moins le théâtre radiophonique-océan. La nouvelle série d'émissions ne durera donc qu'une saison à Radio-Canada, soit de septembre 1939 à mai 1940.

(Lire la suite page 56)

Valdombre, cigarette aux lèvres, lit quelques lignes d'un sketch au réalisateur Guy Mauffette.
(Photo Robert Prévost)

ANTOINE-SÉBASTIEN FALARDEAU

PEINTRE CANADIEN (1823-1889)

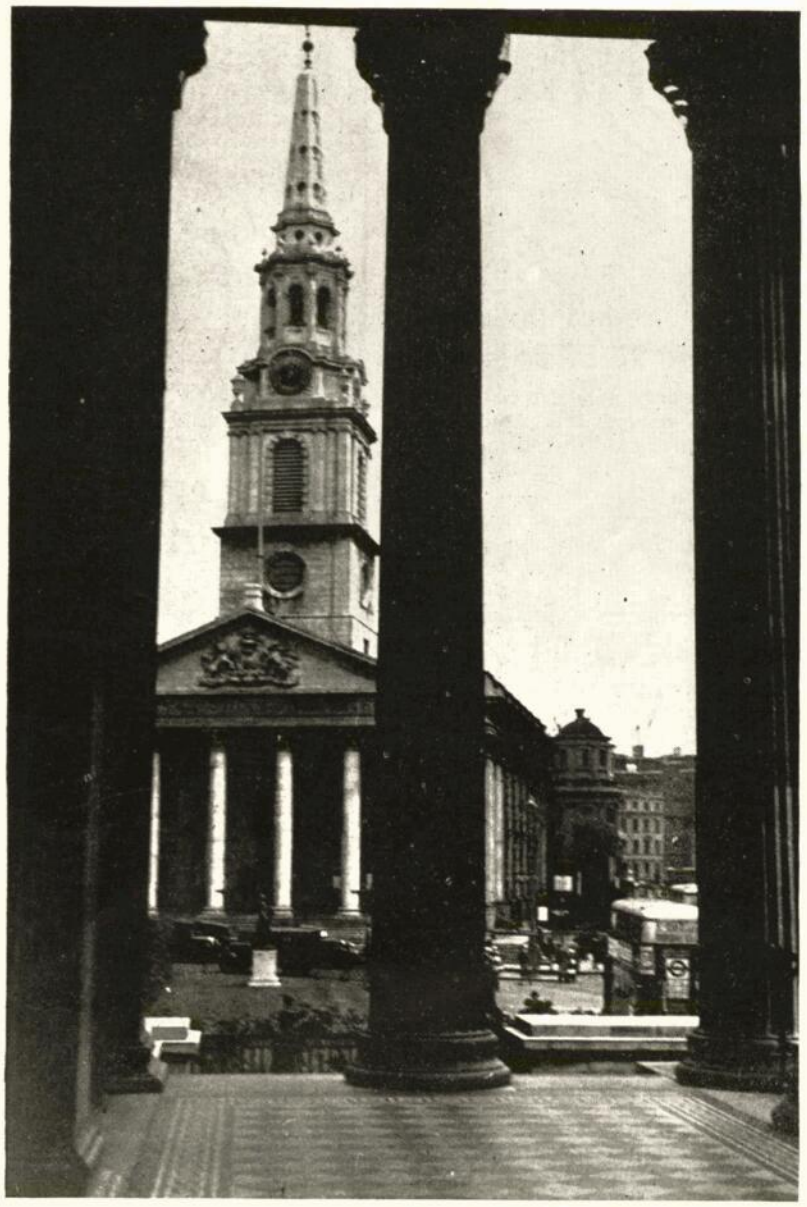
Une des meilleures copies du peintre Falardeau : *Le Christ en croix*, de Guido Reni. Appartient à l'Université Laval de Québec.

Antoine-Sébastien Falardeau, à Québec, en 1861.

Autre photo du peintre, prise à Florence, en 1856.

Les grands bœufs de la campagne toscane. Un dessin au crayon de Falardeau exécuté à Florence en 1851.

Quelques œuvres, reproduites pour la première fois, du célèbre peintre québecois qui s'illustra en Italie où il passa presque toute sa vie, s'y maria et mourut. Emile Falardeau, notre collaborateur, lui a consacré un livre : " Un maître de la peinture ".



La " Maison du Canada " occupe le côté ouest du célèbre Trafalgar Square dont voici deux photos, prises de la colonnade de la " National Gallery ". A gauche l'église de Saint-Martin-des-champs (St, Martin's in the Fields), l'une des plus agréables de Londres. A droite, la colonne Nelson, élevée en 1841 ; au loin, la tour de l'horloge du Parlement où se trouve le " Big Ben ". La Maison du Canada a été inaugurée par le roi George V en 1925. — (Photos exclusivité *La Revue Populaire*).

LA "MAISON DU CANADA"

par GABRIELLE ROY

ON A EU à « Canada House », au cours de l'année dernière, une inspiration heureuse : celle de confier au constable Mc Dowell, de notre police montée, le soin d'accueilllir à l'entrée de la maison canadienne les visiteurs du Dominion. Droit, solide, bien à l'aise dans la fameuse jaquette couleur de feu que nous avons appris à associer à toutes sortes de valeureux exploits, le constable se tient, aux heures de visite, derrière la porte à lourds battants, saluant qui arrive avec une inclination de son grand chapeau et réconfortant les dépaysés avec son sourire de bon géant. C'est ainsi qu'en pénétrant dans le vaste hall, on a la sensation d'être encore un peu au Canada.

Dans le salon destiné aux visiteurs, même impression. Des fauteuil rouges, subtantiels, des radiateurs à eau chaude, répandant un confort réel, tel que nous l'entendons mais qui n'empêche pas de goûter au rayonnement d'un grand feu de charbon très anglais, de larges peintures de nos montagnes Rocheuses, des revues canadiennes dans les deux langues, les quotidiens de chez nous . . . N'étaient le jet d'eau et la mince colonne portant haut dans le ciel pâle l'émouvant buste de Nelson que livrent les fenêtres donnant sur Trafalgar Square, on pourrait vraiment se croire dans tel ou tel grand hôtel du Pacifique Canadien. « Canada House », à quelques minutes de Piccadilly Circus, au cœur même de Londres, est, comme il le convient, un coin du Canada.

Les intérêts de notre pays, comme on le sait, y sont bien servis. Ici fonctionnent les bureaux d'immigration, sous la direction de M. W. R. Little : les bureaux de publicité, sous celle de M. Keith ; les bureaux de commerce, avec M. Frederick Hudd; celui de la Défense Nationale, de la marine, des douanes, du visa des passeports, etc., etc. La grande bâtisse abrite un petit monde de scribes, de dactylos et de fonctionnaires divers dont la tâche première est d'établir des liens solides et réllement amicaux entre le Canada et l'Angleterre.

On s'aperçoit qu'un idéal de solidarité s'allie en effet aux exigences commerciales lorsqu'on voit régner sur toute l'Angleterre des slogans comme ceux-ci : « Canada calling London » ; « Canada calling Birmingham ». Lancés par notre Ministère du Commerce fédéral, ces slogans ont tout l'air de développer en Angleterre un sens profond d'unité et de co-opération. Nous ne pourrons manquer d'en bénéficier.

Le cœur, l'âme de « Canada House », si on peut ainsi s'exprimer, réside dans la frêle mais intense personne du Haut Commissaire, monsieur Vincent Massey. C'est lui qui spirituellement nous représente en Angleterre et qui, à nos yeux, lorsque nous sommes à Londres, résume l'idée de patrie, de nation, de famille.

Le Canada français, s'il fournit aux différentes sections de l'administration de « Canada House » de nombreux subalternes dont les services sont fort appréciés, n'a malheureusement pas de représentant direct, comme on serait en droit de l'espérer.

Que la grande province de Québec ne compte pas parmi le personnel de « Canada House » un seul chef me semble une grave lacune. Je la signale à mon tour en espérant qu'on y remédiera au plus tôt.

UNE AUTRE MAISON CANADIENNE

Je profite de cet article sur la « Canada House » pour dire tout le bien que je pense de Lady Francis Ryder que beaucoup d'étudiants canadiens ont eu le bonheur de connaître pendant leur séjour à Londres et dont ils ont conservé, sans doute, un souvenir ému. Ce n'est pas avec son entière approbation que je le fais car cette personne est d'une humilité complète et ne goûte pas du tout les louanges ; mais c'est quand même avec sa très gracieuse permission.

Comme plusieurs dames de la société anglaise, lady Francis Ryder se dévoua entièrement aux soldats à l'époque de la Grande Guerre. Elle y prit le goût de se dépenser absolument pour autrui. La guerre terminée, elle chercha *(Lire la suite page 57)*

Reverrons-nous ceci ?

par Fernand de Verneuil

En principe et par définition, le chapeau est un accessoire de toilette et se porte sur la tête qu'il doit protéger mais les principes et les définitions sont des choses qui n'ont plus grande importance quand la fantaisie s'en mêle et surtout quand la mode vient dicter sa loi. Le chapeau féminin en est la meilleure preuve mais il y aurait pas mal à dire sur celui des hommes.

La paille semble détenir le record de l'ancienneté pour la fabrication des chapeaux de femme : les dames grecques d'il y a bien des siècles en portaient en paille de Thessalie et, de nos jours, la paille de toute provenance ne suffisant plus, on l'imite avec plusieurs choses et surtout avec du bois. Les Japonaises trouvent le bambou de choix fort élégant mais les paysannes chinoises s'en tiennent encore à la simple paille qui a l'avantage d'être économique et légère ; pour plus de commodité encore, elles percent le sommet du chapeau afin de donner à leur chignon ce que Hitler appelle de l'espace vital.

Il paraît que le chapeau féminin ne date que de quelques siècles en France où ses débuts furent assez difficiles. Auparavant, dames et demoiselles portaient des capes, chapes ou chaperons, lesquels n'étaient autres que la partie supérieure du manteau que l'on avait fini par détacher. La sœur de François 1er, Marguerite, fit tout en son pouvoir pour donner de la vogue au chapeau ; on la suivit, par courtisanerie, dans cette mode, mais ce fut pour l'abandonner après elle.

Néanmoins, le chapeau finit par être adopté mais ce fut après que la plus belle moitié du genre humain eut épuisé toute la série des extravagances en fait de coiffures, c'est du moins ce que nous affirment les chroniqueurs de l'époque.

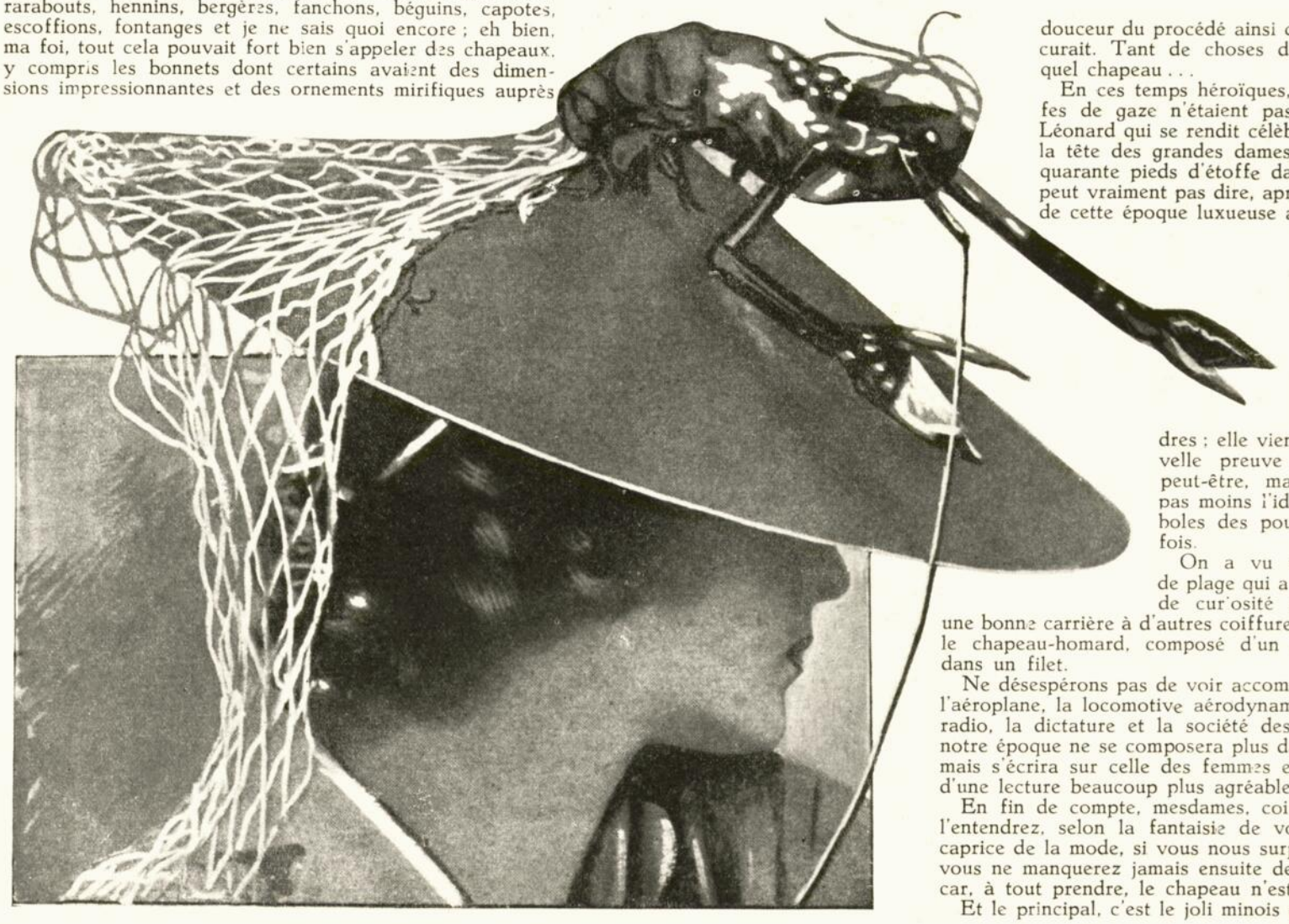
Au fond, je crois qu'on ergotait tout simplement sur les mots car on peut fort bien appeler chapeau une chose qu'on se met sur la tête, quelles que soient sa forme et sa couleur. Au cours des temps et selon les pays, les femmes ont porté des toquets, capelines, cornettes, bagnolettes, rarabouts, hennins, bergères, fanchons, béguins, capotes, escoffions, fontanges et je ne sais quoi encore ; eh bien, ma foi, tout cela pouvait fort bien s'appeler des chapeaux, y compris les bonnets dont certains avaient des dimensions impressionnantes et des ornements mirifiques auprès desquels bien des petits « bibis » modernes feraient figure de parents pauvres.

D'autre part, on éprouve quelque hésitation à donner le simple nom de chapeaux à ces œuvres d'art qui sortaient autrefois des ateliers des grandes modistes, principalement de celui de Rose Bertin qui avait le privilège très rémunérateur de chapeauter la reine Marie-Antoinette.

En ce temps-là parurent les Polonaises, la Poulette, l'Héroïsme d'amour et d'autres beaux chapeaux encore, car c'en était, tout comme les Bonnets aux Soupirs étouffés. Voulez-vous savoir comment ils étaient faits ? voici la description d'un « Pouf aux Sentiments » lancé par une grande dame de ce temps : sur ce chapeau il y avait une femme dans un fauteuil et tenant un bébé, un perroquet mangeant des cerises, un petit nègre et des touffes de cheveux de personnes parentes ou amies. Un autre « Pouf » qui eut un grand succès représentait un lac avec des canards, un chasseur à l'affût, un moulin avec la meunière et le meunier conduisant son âne.

En ces temps de splendeurs il y avait aussi des bonnets « à l'Eslacavage brisé », aux « Plaintes amères » et des chapeaux à la « Belle Poule » ; on se demande avec une curiosité un peu anxieuse de quoi ils pouvaient bien être faits.

Voulez-vous d'autres noms de chapeaux ou bonnets alors en faveur ? il n'en manque pas. Il y avait la calèche, la petite mère, le parterre galant, la pétulante, le débâcle, le chapeau tigre et la coiffure au chien couchant ; sans compter, bien entendu, des quantités d'autres et non moins drôles dont la liste serait trop longue. Un d'entre eux mérite pourtant quelques lignes de description, c'est le Pouf à l'inoculation. Cette coiffure comportait un soleil levant, un olivier avec ses fruits, un serpent qui s'enroulait autour d'une massue décorée de fleurs et des rubans à profusion. Le soleil levant représentait le jeune roi Louis XVI ; le serpent symbolisait la médecine et la massue le nouveau procédé grâce auquel avait abattu le monstre de la variole. Quant à l'olivier, c'était le symbole de la douceur du procédé ainsi que de la paix qu'il procurait. Tant de choses dans un chapeau ! mais quel chapeau . . .



En ces temps héroïques, les rubans et les étoffes de gaze n'étaient pas ménagés ; le coiffeur Léonard qui se rendit célèbre par son art de parer la tête des grandes dames leur fit entrer jusqu'à quarante pieds d'étoffe dans les cheveux. On ne peut vraiment pas dire, après cela, que les femmes de cette époque luxueuse avaient la tête légère.

Reverrons-nous un jour ces chapeaux symboliques ? Il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure car la mode est fort capricieuse ; elle a, de plus, le privilège, comme le phénix, de renaître de ses cendres ; elle vient d'en donner une nouvelle preuve par un essai, timide peut-être, mais qui n'en manifeste pas moins l'idée de revenir aux symboles des poufs majestueux d'autrefois.

On a vu un audacieux chapeau de plage qui a remporté un joli succès de curiosité qui prédit sans doute une bonne carrière à d'autres coiffures du même genre ; c'est le chapeau-homard, composé d'un de ces crustacés pris dans un filet.

Ne désespérons pas de voir accommoder au même régime l'aéroplane, la locomotive aérodynamique, le sous-marin, la radio, la dictature et la société des nations ; l'histoire de notre époque ne se composera plus dans la tête des hommes mais s'écrira sur celle des femmes et ce sera certainement d'une lecture beaucoup plus agréable.

En fin de compte, mesdames, coiffez-vous comme vous l'entendrez, selon la fantaisie de votre imagination ou le caprice de la mode, si vous nous surprenez d'abord un peu, vous ne manquerez jamais ensuite de nous plaire beaucoup car, à tout prendre, le chapeau n'est qu'un accessoire.

Et le principal, c'est le joli minois qui est dessous.

Chez Mme Camille Mayran

par JULIETTE CABANA

(Notre correspondante à Paris)

La grande romancière de " Dame en Noir " vit dans sa provinciale retraite de Beauvais. — Petite nièce de Taine et fille de Mme Saint-René-Taillandier, Mme Camille Mayran fut, jeune fille, la secrétaire de Paul Bourget.

Si vous pouvez disposer d'une journée venez à Beauvais, m'avait écrit Madame Camille Mayran. C'est dans cette petite ville que j'ai situé mon dernier roman *Dame en Noir* et je crois que vous comprendrez mieux le sens de mon œuvre en me voyant chez moi.

Je pris donc le chemin de Beauvais tout heureuse de connaître l'auteur de ce délicieux roman *Dame en Noir* qui m'avait tant enchantée.

Avant même d'arriver j'avais deviné que Mme Mayran ne pouvait qu'habiter ce vieil hôtel entouré d'un parc.

La sonnette tirée, je me sentis pleine d'appréhension. Imaginant à l'avance les êtres et leur cadre, je crains toujours d'être désappointée en les voyant. Rien de semblable ne m'attendait à Beauvais. Une bonne à l'allure provinciale me fit entrer dans un adorable salon Louis XV où la maîtresse de maison m'accueillit avec une simplicité et une affabilité dignes de Mme de la Houssoye, l'héroïne de *Dame en Noir*.

Madame Camille Mayran est née un siècle trop tard. Tout chez elle respire la tradition, l'amour des belles choses patinées de souvenirs. Elle est là assise devant la fenêtre dans une bergère recouverte d'une vieille soierie. Un rayon de soleil joue sur ses cheveux noirs et illumine tout un côté de son visage. Des effluves de lilas nous viennent du jardin et un gros bouquet de muguet embaume la pièce. Dans l'air sonore de ce début d'après-midi les cloches de la cathédrale appellent les fidèles aux vêpres.

— Je ne pourrais pas vivre sans l'ombre d'une cathédrale et sans le son des cloches, dit Mme Mayran.

— Je suppose que vous avez toujours vécu dans cette ville ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— L'impression de sécurité provinciale qui se dégage de vos livres. On sent que vous avez toujours connu et aimé le même pays.

— Quelle erreur ! Je n'ai pas de pays, pas de maison. Je suis une « déracinée » comme disait Maurice Barrès. Et c'est sans doute pour satisfaire ce besoin d'un pays, d'une maison, de terres et de gens bien à moi que j'écris.

— Pour vos lecteurs canadiens, voulez-vous avoir l'obligeance, madame, de me raconter votre vie.

— Mais très volontiers ! me répond l'auteur de *Dame en Noir* avec un fin sourire.

— Mon père était diplomate. Je suis née à Munich mais je quittai cette ville alors que je n'avais que deux ans. Nous partîmes pour Beyrouth où s'écoula mon enfance. Après quelques années passées en Syrie nous revînmes à Paris pour être envoyés au Maroc puis au Portugal. Ensuite j'étudiai à Oxford, en Angleterre, pendant quelque temps. C'est vous dire que pendant mon enfance et ma première jeunesse je connus différents cieux sans m'attacher à aucun et ayant toujours la nostalgie d'un pays qui aurait été et serait toujours le mien. J'éprouvais sans cesse un désir d'évasion ou plutôt une nostalgie d'un pays perdu au ciel tout bruissant de cloches, et où j'aurais vécu dans une vieille maison, parmi de vieux meubles, à l'ombre d'une cathédrale. J'étais une déracinée, et je le suis toujours d'ailleurs.

— Est-ce alors que vous avez senti naître votre vocation littéraire ?

— La naissance de ma vocation fut lente et secrète. Jeune fille j'étais attirée vers les sciences et la philosophie.

— Etait-ce l'influence du milieu où vous viviez ?

— J'ai grandi dans une atmosphère on ne peut plus littéraire et mes hérédités me portaient à la curiosité scientifique et philosophique. Jugez-en. Je suis la petite nièce de Taine, la nièce d'André Chevrillon et surtout la fille de ma mère, Mme Saint-René-Taillandier. Tant de grands talents réunis autour de mon berceau m'interdisaient d'écrire — moi, indigne — malgré le goût inné que j'avais des belles lettres.

— De tels exemples vous intimidaient ?

— Ils me semblaient inégalables. Ma mère avait été élevée par Taine, son oncle. Toute sa vie ainsi que celle de son frère, André Chevrillon, devait porter l'empreinte d'une pareille éducation. Taine n'avait qu'un idéal : la pensée. Pour lui la réussite sociale ne comptait pas. Il devait en être de même de mon oncle, André Chevrillon. Vous comprendrez donc que de tels exemples ne m'engageaient pas, moi l'humble disciple — à songer à écrire et encore moins à publier.

— Par quel miracle votre vocation littéraire s'est-elle affirmée ?

— Mes premières lignes naquirent d'une façon assez singulière. Paul Bourget était un très grand ami de mon père. Il m'avait vue naître et me portait une grande affection. Je l'appelais « mon oncle ». Paul Bourget fut ravi quand après avoir suivi des cours de philosophie à la Sorbone pendant quelques années je décidai de m'occuper d'histoire naturelle. A chacune de ses visites je racontais à Paul Bourget mes dissections et ces récits l'intéressaient beaucoup. Il me poussa vivement à faire des études de médecine. Je finissais mon année préparatoire quand la guerre éclata. Mon père qui avait soixante-trois ans s'engagea. Mon beau-frère fut tué dans les premiers mois de la grande tourmente. J'étais infirmière dans un hôpital de l'arrière. Nous vivions dans cette atmosphère d'angoisse et de deuil lorsque Paul Bourget me demanda si je voulais bien lui servir de secrétaire. Il commençait un nouveau roman et il avait besoin, disait-il, de quelqu'un qui connût bien le milieu des hôpitaux. Trop heureuse de travailler avec un écrivain que j'aimais comme un parent et dont j'admirais passionnément l'œuvre j'acquiesçai avec enthousiasme. Tous les jours je me rendais chez lui et pendant plusieurs heures je prenais sous sa dictée des pages de ce magnifique roman qui est : *Le Sens de la Mort*. Quelquefois il me donnait un chapitre à préparer et le lendemain matin je lui rapportais ce que j'avais écrit l'après-midi. Lorsque nous parlions de son roman qui était encore à l'état d'ébauche il avait une expression charmante pour désigner ce labeur. Il disait : «Nous allons fumer des cigarettes enchantées » (ce sont les seules que j'aie fumées dans ma vie). Un jour il me vint une irrésistible envie de noircir des pages pour mon propre compte. J'écrivis une nouvelle intitulée : *Histoire de Gotton Conniloo* et je déposai mon manuscrit sur la table de chevet de ma mère.

— Votre mère écrivait-elle à ce moment ?

— Elle ne faisait que commencer et la modestie de ma mère qui était si superbement douée, m'anéantissait. Toujours est-il que je passai une nuit d'insomnie atroce me répétant sans cesse : « Dire que j'ai pu écrire cela alors qu'il y a eu Tolstoï ! » Le lendemain matin maman entra dans ma chambre tout émue et me dit : « Je trouve cela très beau ». L'approbation de ma mère me donna l'audace de porter mes feuillets à Paul Bourget qui les prit d'un air sceptique. Mais le lendemain il m'accueillit avec une visible joie :

— C'est magnifique, me dit-il. Il faut l'envoyer à la Revue des Deux Mondes. Je suis sûr que René Doumic aimera cela.

— La Revue des Deux Mondes publia aussitôt l'*Histoire de Gotton* suivie d'une seconde nouvelle, *L'Oubliée* qui, publiée en volume avec l'*Histoire de Gotton*, me valut le Prix du Roman de l'Académie Française en 1918.

— Vous avez eu de magnifiques débuts. Qu'avez-vous écrit ensuite ?

— Ensuite je fis un séjour dans la Nièvre, à la Charité, et c'est là que je terminai mon premier roman : *L'Epreuve du Fils*.

— Est-ce un roman de guerre ?

— Non. Il est tout à fait étranger à la guerre. C'est un roman paysan, son thème est d'ordre strictement moral. C'est le problème du pardon. Le roman est l'histoire d'une jeune prêtre paysan. J'ai toujours été attirée par la campagne, par la vie des gens simples et naïfs. Ce sont des caractères de ce genre que j'ai voulu peindre dans ce livre.

— En quelle année ce livre parut-il en librairie ?

— En 1921. Ce fut mon dernier travail de jeune fille. Je me mariai presque aussitôt après et je partis pour l'Alsace.

— Et ce fut l'Alsace qui vous inspira certainement votre bel *Hiver ?*

— Oui. C'est en effet le décor qui m'inspira le sujet et les personnages. J'ai voulu décrire ces paysages de rêve sous le givre, l'éblouissement d'une nuit de lune sur la neige.

— Et c'est l'Alsace aussi qui vous inspira votre livre sur la Cathédrale de Strasbourg ?

— *Aspects de la Cathédrale de Strasbourg* est pour moi une évocation. J'ai écrit ce livre après avoir quitté le pays. J'avais tant aimé cette cathédrale que je voulus « sauver » mes souvenirs.

— Avez-vous rencontré dans la vie les personnages de vos romans ?

— Jamais. Tous mes personnages sont créés, imaginés. Ainsi pour mon dernier-né *Dame en Noir* l'idée de ce livre me vint alors que j'assistais à un mariage. A un mariage qui dans la réalité n'a aucun rapport avec celui de mon histoire. La chose se passait à Paris, or vous savez que toute l'action de *Dame en Noir* se déroule dans une petite ville de Province.

— Beauvais ?

— Beauvais !

— Quels furent les auteurs qui eurent sur vous une influence prépondérante ?

— La grande influence que je subis fut celle de Bergson. Son livre : *l'Evolution créatrice* fut pour moi une révélation. Si j'ai eu beaucoup d'admiration pour maints auteurs, celui-là demeure pour moi le Maître.

— Parmi les auteurs contemporains, puis-je vous demander ceux que vous préférez ?

— Paul Claudel est le poète qui m'émeut le plus. Parmi les romanciers mon cœur va naturellement vers Henri Pourrat et Jean Giono.

— Préparez-vous un autre roman ?

— Non. Je travaille en ce moment en collaboration avec mon mari à un livre sur l'Alsace et j'y consacre tout mon temps.

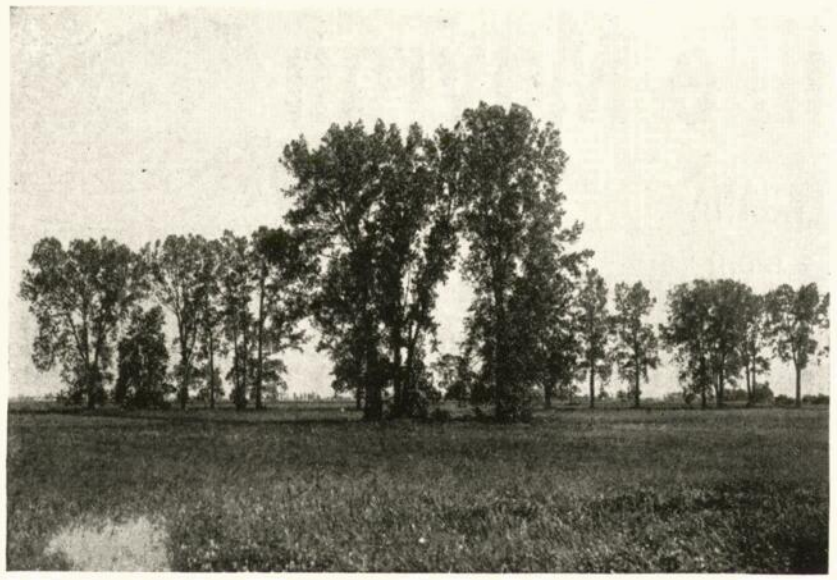
— Avez-vous une sympathie marquée pour l'œuvre d'un jeune autour que vous auriez découvert au Jury Fémina ?

— Parmi bien des « jeunes » que j'admire il en est un qui a toute ma sympathie et c'est Monique de Saint-Hélier. Cette femme est admirable. Il n'y a qu'une phrase qui puisse la résumer : Elle porte en elle tout le printemps.

Mme Mayran se lève :

— Et maintenant que nous avons bien travaillé, allons nous promener !

Et elle m'entraîne dans le grand parc aux amples pelouses et aux arbres magnifiques où elle va méditer chaque jour quelques nouvelles pages de son œuvre.



Le Peuplier baumier ou Liard

Le Saule blanc

NOS AMIS, LES ARBRES

par Marcelle Lepage

Diplômée en Botanique de l'Université de Montréal

SERA-T-IL toujours vrai que les êtres les plus ignorés sont ceux qui vivent à nos côtés, président à nos rites quotidiens, partagent nos ambitions, les influencent, les dirigent, les exaltent ou les paralysent, selon que leur présence est dynamique ou annihilante, chère ou détestable ? La force de l'habitude crée une certaine myopie qui dérobe la valeur des objets qui environnent nos existences.

Distrait, on ne soupçonne pas la délicatesse qui peut se cacher sous des dehors funestes ou austères, on reste indifférent à la fraîcheur parfumée épanduc par le bois dont on foule chaque jour les sentiers.

Ainsi, quels êtres plus familiers et, à la fois, plus méconnus que les arbres !

Le feuillage de l'un ombrage le toit de ta maison, ami lecteur, frissonne aux carreaux de ta fenêtre, abrite les oiseaux qui t'éveillent le matin par leurs cris. Quel est son nom ? D'où vient ce compagnon ? Tel autre pleure sur la tombe d'un ami ; ceux-ci parfument ton jardin, ceux-là abritent sous leur fraîche ramure le troupeau qui pait dans la prairie. Et, connais-tu ces géants magnifiques qui bordent les routes de la Province, cet ancêtre solitaire, gardien de la vieille maison, ces têtes frémissantes là-bas sur la montagne ?

Eh bien ! pour que tu n'ignores plus quels sont ces individus pacifiques qui prodiguent leurs bienfaits aux riches comme aux pauvres, voici que nous t'en présentons quatre groupes choisis entre tous, parce que plus nombreux, plus constants dans nos paysages laurentiens.

Désormais attentif, tu apprendras à distinguer l'Erable somptueux de l'Orme puissant, tu reconnaîtras la grâce frissonnante du Peuplier, et tu sauras pourquoi le grand Saule affectionne de se pencher sur les bords de nos cours d'eau.

•

L'Erable est un genre de plantes exotiques dont l'Amérique ne compte qu'un très petit nombre d'espèces, vingt environ dont huit se trouvent en Laurentie.

Le nom scientifique de l'Erable, « Acer » signifie dur. Cependant on l'a fait aussi dériver du mot « acus » pointe, parce qu'autrefois le bois servait à fabriquer des lances et des piques.

Les différentes espèce d'Erable se distinguent les unes des autres par la forme de leur feuilles et quelquefois aussi par celle qu'affecte le fruit.

On sait, n'est-ce pas, que le fruit de l'Erable est une double samare. Une samare est un fruit, à graine unique, indéhiscent, c'est-à-dire qui ne s'ouvre pas de lui-même à maturité, et dont les bords amincis se prolongent en une aile membraneuse.

Mentionnons seulement, parce que moins accessibles aux profanes, l'Erable à épis, et l'Erable de Pensylvanie, qui ont élu domicile dans nos bois et l'Erable noir, une espèce abondante aux Etats-Unis, mais confinée ici à la région montréalaise. Et disposons immédiatement de l'Erable à Giguère, le seul à avoir une feuille qui n'est pas, à proprement parler, une feuille d'érable. La feuille de l'Erable à Giguère, en effet, se compose de trois à cinq folioles et ressemble plutôt, comme on l'a remarqué justement, à la feuille du Frêne, mais son fruit est un fruit d'érable.

On reconnaît cette arbre à la disgrâce de son port causée par la torsion du tronc. Il n'est pas indigène, mais introduit chez nous, où il s'est facilement adapté à notre climat, trop facilement, devrions-nous dire.

On le rencontre partout, là même où il n'a jamais été planté. Rares, en effet, sont les jardins, les terrains incultes qui ne voient surgir ces intrus, un jour ou l'autre.

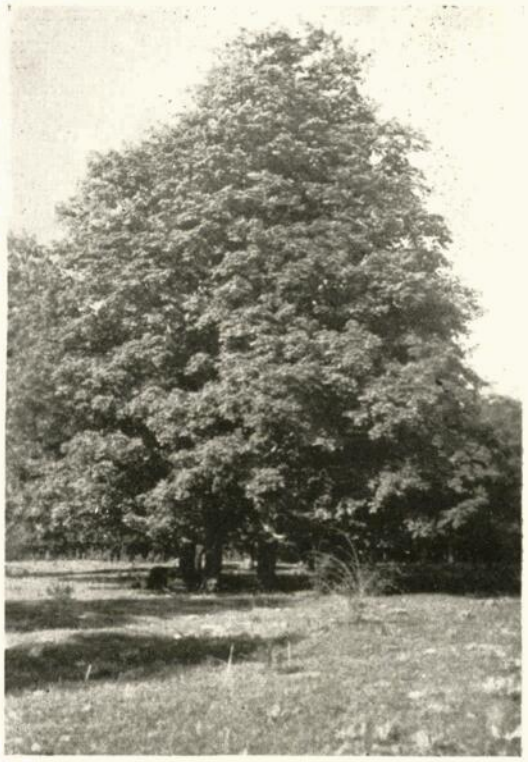
L'Erable dit argenté ou Plaine blanche, ou Plaine de France est un grand arbre. Sa feuille comme celle des autres Erables que nous étudierons sommairement est une feuille dite palmée, parce qu'elle s'étale à la façon d'une main étendue. Verte sur la face supérieure, elle est blanchâtre sur la face inférieure ; c'est à ce détail que l'arbre doit sans doute son nom. Les cinq lobes de cette feuille sont très étroits et les espaces qui les séparent forment des angles très aigus. Cette feuille n'est pas une inconnue: Elle est présentée nombre de fois comme notre emblême national, alors qu'en réalité, c'est la feuille de l'Erable à sucre qui a été consacrée à cette fin. Pourtant la feuille de ce dernier ne se confond nullement avec celle de l'Erable argenté comme nous le verrons plus loin.

L'Erable rouge, appelé aussi « Plaine rouge » est bien nommé : Ses rameaux sont rouges, ses fleurs rutilantes en font au printemps une immense gerbe qui flamboie sous le ciel pur d'avril, ses feuilles pourpres sont, à l'automne, la parure glorieuse de nos monts et de nos bois.

L'Erable de Norvège peut être confondu avec l'Erable à sucre à cause de la similitude de leurs feuilles. La différence essentielle réside dans les fleurs. De plus l'Erable de Norvège n'atteint jamais les hautes dimensions de son congénère.

L'Erable à sucre est remarquable par la rectitude de son port, l'abondance de sa ramure, l'opulence et la symétrie de son feuillage.

Isolé dans la plaine, et projetant autour de lui un grand cercle d'ombre, *(Lire la suite page 56)*



L'Orme d'Amérique

L'Erable à sucre

En marge du sport

par Oscar Major

UN CURIEUX APERÇU DES MŒURS DES ATHLÈTES SUPPOSÉS AMATEURS

LA MENTALITÉ des athlètes amateurs en 1900 était tout autre que celle de la plupart des amateurs actuels du monde entier. Toutefois, la définition d'il y a 40 ans était, à quelques mots près, identique à celle d'aujourd'hui: « L'athlète amateur est celui qui ne retire de la pratique du sport aucun profit, aucune rémunération pécunière. » En 1900, il est vrai, on comptait quelques milliers d'athlètes amateurs de par le monde. De nos jours, il y en a des millions. L'erreur actuelle, c'est de vouloir appliquer à la majorité d'aujourd'hui la règle tombée en désuétude d'un autre siècle.

Dans tous les pays, il y a de nombreux As des différents sports qui, d'après les règles de l'amateurisme, devraient être considérés comme des professionnels. C'est un fait reconnu, presque tous les joueurs de la Coupe Davis, qui est l'emblème du championnat mondial du tennis amateur, ont leurs salaires payés pendant tout le temps de leurs déplacements. Sans cela, va sans dire, tous ces joueurs ne pourraient pas consacrer le temps nécessaire à leur entraînement et aux déplacements que nécessite le tennis international. Seuls, les joueurs représentant le Canada sont de véritables amateurs, qui ne reçoivent pas un sou, croyons-nous. C'est une des raisons pour lesquelles nous ramassons, tous les ans, les casquettes en dernière place. Nous voulons être bien compris. Nous ne blâmons pas les joueurs amateurs qui reçoivent de l'argent pour jouer. Il serait tout à fait injuste que les bons joueurs, dont les seuls noms suffisent à faire recette, n'aient pas le droit de toucher un cachet assez important. Sous quel prétexte, cette multitude de billets d'entrée, grassement payés aux guichets des stades, s'entassant alors dans les caisses n'iraient-ils qu'aux organisateurs des compétitions d'amateurs ? Et vous le savez, sans les athlètes de renom les banquettes seraient presque vides.

Nous vous soumettons le dernier exemple du faux amateurisme. Le rapide coureur à pied anglais M. Sydney Wooderson, recordman du monde du mille sur piste de terre, a reçu, il y a quelques semaines, près de $2000 des directeurs de l'Université Princeton pour une course contre l'athlète américain Glenn Cunningham, recordman du mille sur une piste de bois. Toujours sous le signe de l'amateurisme, Cunningham toucha $1,200 pour ses services, un samedi après-midi. Vous avouerez que les athlète professionnels ne feraient pas mieux. Pourquoi Wooderson et Cunningham, amateurs qui ont reçu le don d'être des coureurs admirables, ne s'en serviraient-ils que pour enrichir les autres ?

L'hypocrisie actuelle consiste dans le fait que les athlètes amateurs sont payés pour jouer, alors que les lois de l'amateurisme l'interdisent. Il serait si simple de ne pas tromper le public, de cette manière! Tout simplement, supprimer la distinction entre athlètes amateurs et professionnels, faire disparaître la barrière qui sépare les amateurs des professionnels. On y viendra, un jour. Impossible qu'il en soit autrement. Plus d'amateurs, ni de professionnels, des athlètes simplement. Cela sera possible facilement quand amateurs et professionnels pourront se rencontrer indifféremment, sans complications. Les sports vraiment chics n'ont pas peur d'opposer leurs amateurs avec les professionnels, tels le golf, le tir aux pigeons, l'automobile, l'aviation. Pour cela, évidemment, il faut d'autres dirigeants.

A notre avis, la crise de l'amateurisme de par le monde est la conséquence d'une crise de dirigeants. Il faudrait des dirigeants, qui tiennent à faire terminer cette comédie : amateur dans un sport, amateur dans tous les sports. Voici une suggestion, entre autres :

Que l'on règlemente de telle sorte qu'un athlète participant à un sport professionnel puisse s'enregistrer comme amateur — puisque l'on tient tant au mot amateur — à un autre sport, régi par l'Association Amateur ou ses corps affiliés. Que cet athlète ne soit exclus que dans le sport particulier, où il se livre, ouvertement et non en cachette, au professionnalisme. Cet amendement mettrait les athlètes canadiens dans la situation où se trouvent les athlètes d'Angleterre et nos joueurs de golf du Canada.

Entre nous, il est grandement temps que cesse cet état de choses des plus ridicules. Depuis quinze ans, votre chroniqueur soulève ce lièvre important. Nous avons maintes fois proposé d'abolir la distinction actuelle, qui fait de nos athlètes des amateurs payés à la noirceur et des professionnels, pour ne considérer que des athlètes.

Avec les règlements en vigueur, un joueur de baseball payé de la Ligue Provinciale ou des ligues organisées ne peut pas jouer au hockey pour Verdun ou Royal, de la Ligue Senior de Québec. Tout le monde sait aujourd'hui que les athlètes amateurs exercent un métier quelconque durant la semaine et que, le dimanche après-midi ou un autre soir de la semaine, ils monnayent leurs talents athlétiques. Seuls, les joueurs de hockey de l'Université McGill font exception à cette règle. Quand les autorités des sports dits amateurs auront décidé de revenir au bon sens — ça s'en vient — c'est-à-dire de permettre à un excellent joueur de baseball professionnel de joueur au hockey pour un club amateur sénior, s'il possède les qualités requises, nous chanterons alors, et alors seulement : « Bravo ! Bravo ! »

Faisons donc comme les Fédérations sportives d'Italie. Dans le royaume de Benito Mussolini, il n'y a ni amateurs, ni professionnels, seulement des cyclistes, des joueurs de football, des boxeurs et des lutteurs. En tout cas, le Duce nous offre un bel exemple de logique.

Ces histoires nous amènent à remettre sur le tapis ce problème excessivement sérieux d'un passage d'un athlète amateur dans le clan des professionnels. Aujourd'hui, un joueur de hockey amateur décide de passer au rang des joueurs professionnels. Il se voit rayer des cadres de l'amateurisme, pendant un certain temps, s'il ne fait pas le grade. Tout joueur amateur, ayant été mis à l'essai par un club professionnel, devrait avoir le droit de revenir immédiatement au sein d'un club amateur, si les mogols du hockey professionnel jugent à propos qu'il ne possède pas les qualifications demandées. Le bon sens le veut. Nous verrons bien si le bon droit triomphera, lorsque le Comité provincial des sports, en voie de formation présentement, règlera fort honnêtement cette question et bien d'autres.

•

TOUJOURS L'IDOLE DU BASEBALL

On parle souvent de l'inconstance de la faveur populaire. Certaines vedettes du baseball en ont déjà fait la triste expérience. Le public siffle parfois des anciens favoris qui, pourtant, ont mis à leur actif de bien belles choses, au cours de leur longue carrière.

Il y a une étoile du baseball, pour qui la foule ne manque pas d'élégance et de sportivité : Babe Ruth, l'ancien sultan des coups de circuit. Dans toutes les villes où il se trouve, quoiqu'il ne porte plus l'uniforme d'aucun club depuis deux ou trois ans, Babe Ruth reste l'idole des amateurs de baseball. Cela pour plusieurs raisons. Disons tout d'abord que les foules sportives aiment les coups de circuit. Durant plus de 15 ans, le Bambino leur en a fourni à satiété. Puis, Babe Ruth est un sans façon, qui boit de temps à autre son boc de bière et converse dans un langage qui ferait parfois bien mauvaise figure dans les grands salons. Il contraste en cela avec le caractère de Gene Tunney, ancien champion mondial des boxeurs poids lourds. Mais il n'en est pas moins l'idole des foules. Lorsqu'il joue au bridge ou au golf, il le fait bruyamment, c'est dans sa nature. Il vit dans un laisser aller où perce son bon naturel. Il s'accommode de tout, les applaudissements lui procurent plus de plaisir que d'orgueil. Il autographie des milliers de programmes et de balles, tous les ans. Il est d'une grande libéralité sous ce rapport, quoiqu'il soit retiré du sport actif. Il est indulgent vis-à-vis de tout et de tous, sans mesure. Il faut avouer que le succès vint à lui sans qu'il eut, pour l'obtenir, à donner le grand coup d'épaule. D'autres étoiles durent au contraire travailler dur pour arriver à un résultat. C'est probablement ce qui explique son caractère, cette expression de douce bonté qui éclaire son visage.

Dès son plus jeune âge, il n'aurait pas abandonné le baseball pour un empire. Aucun métier ne l'intéressait. Il voulait devenir professionnel. Il s'entraînait dans ce but et, à 19 ans, il réalisait son projet. Aujourd'hui, Babe Ruth vit à l'aise avec son épouse, ses deux filles et les $500,000 qu'il a mis de côté pour les jours pluvieux ! Comment voulez-vous que le public américain oublie une figure aussi caractéristique que celle de Babe Ruth ? Une face de poupon-croquemitaine, posée sur un corps de colosse ? En un mot, un brave sujet américain, au nez un peu épaté, au visage toujours souriant ?

Maintenant, est-ce que Babe Ruth serait un bon gérant pour le club de baseball Montréal ? Nous le croyons.

•

CONSEILS DE DON BUDGE

D'après Don Budge, champion mondial du tennis, un excellent joueur de tennis devrait, sans compter ses aptitudes physiques et son talent naturel, suivre les dix commandements suivants :

Ne jamais mésestimer son adversaire.

Faire preuve de modestie, de courtoisie et de patience.

Donner des conseils aux jeunes.

Apprécier avec indulgence les efforts du moins bon que soi.

Affectionner une tenue impeccable.

Donner toujours le meilleur de soi.

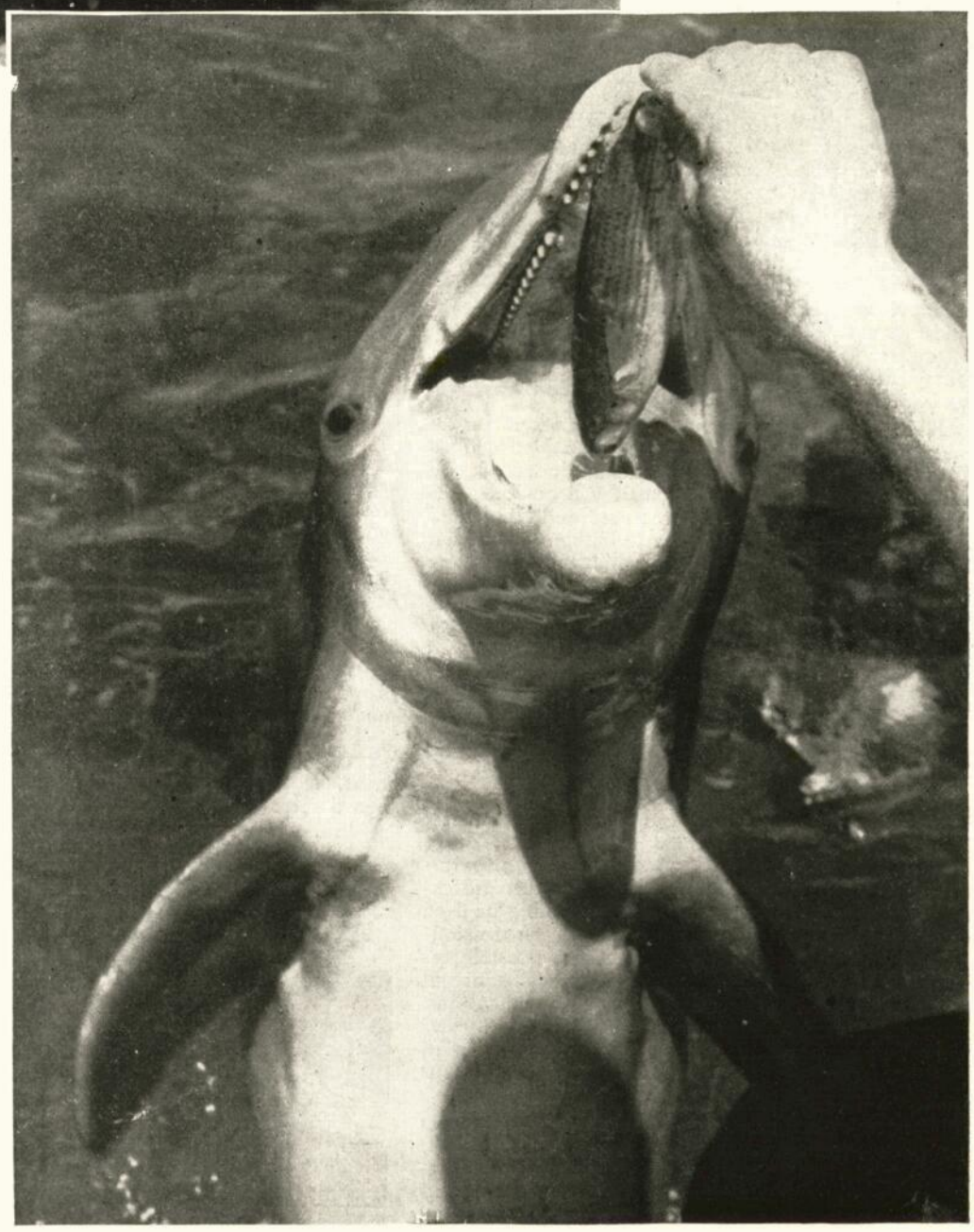
Se souvenir de ses débuts.

Ne pas abandonner, sans raison valable, le club qui vous vit progresser.

Préférer la droiture à la camaraderie.

Rester maître de soi, si ardu que cela puisse vous paraître.

L'as du tennis professionnel a mille fois raison. Nous ajouterons que ces sages conseils ne s'appliquent pas seulement aux joueurs de tennis mais à tous les athlètes. Il en a oublié un et non des moindres : Ne faites pas la noce, n'allez pas passer vos soirées dans les boîtes de nuit.



La Chasse aux Marsouins dans le Fleuve Saint-Laurent

par Roland Prévost

DANS son *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, M. Noël Fauteux écrit :

« Vers 1700, M. de la Bouteillerie résolut de tenter la pêche du marsouin blanc en face de sa seigneurie de la Rivière-Ouelle. A cause des grandes dépenses qu'entraînait une pareille entreprise, il s'associa Charles Denys, sieur de Vitré, membre du Conseil Supérieur de Québec et riche citoyen de Québec. M. de Pontchartrain, prié d'encourager la nouvelle exploitation, accorda une gratification et des cordages. Muni de ces secours, le sieur de Vitré tendit des filets fabriqués d'une manière spéciale, sur une distance d'une demi-lieue entre les îles de Kamouraska et la terre ferme.

« A la marée montante, les marsouins entraient dans la pêche à la poursuite des harengs. Lorsque la marée descendait, ils s'échouaient et on les tuait facilement. Ces animaux fournissaient une huile excellente. On utilisait aussi leurs peaux qu'on passait comme le veau d'Angleterre et avec laquelle on fabriquait des hauts de chausse, des souliers, des vestes très souples et résistantes, et aussi des couvertures de coffres ou de sièges. Malheureusement une baleine s'embarrassa dans les filets de M. Vitré et désorganisa complètement sa pêche qui promettait déjà de beaux bénéfices. »

Les pionniers de la pêche au marsouin ne furent pas heureux dans leurs entreprises. A la Rivière-Ouelle et sur la côte Nord du golfe Saint-Laurent, ils perdirent des sommes considérables, faute de vaisseaux pour expédier en France toutes leurs barriques d'huile.

La pêche au marsouin fut quand même, pendant très longtemps, une industrie importante. L'huile fournie par les mammifères marins (marsouins, phoques, etc) était partout employée, du moins au Canada, pour l'éclairage. Mais les huiles de pétrole et les huiles végétales en ont presque anéanti la valeur commerciale. Il n'en reste pas moins que l'huile de marsouin — celle de la tête surtout — est encore aujourd'hui très

en demande ; on s'en sert pour lubrifier les montres et les instruments scientifiques. En 1935, la valeur marchande du marsouin pris dans l'estuaire et le golfe Saint-Laurent était de $12,565.

Les marsouins sont-ils nuisibles à la pêche à la morue ?

Cette question a été maintes fois débattue et par des pêcheurs et par des ichtyologistes, avec des arguments sérieux des deux côtés. A la vérité, il y a deux sortes de marsouins : le marsouin commun et le Béluga ou marsouin blanc ; le premier est probablement responsable de la plupart des ravages attribués à son proche parent.

Le Béluga est-il aussi innocent que le laisse croire sa blancheur ? On n'a pas attendu d'en avoir la preuve pour lui faire la chasse. On se souvient qu'il y a quelques années le gouvernement provincial tenta de les exterminer . . . par des bombardements aériens. Cette méthode fort coûteuse donna de piètres résultats. On promit alors une prime de $15 par bête tuée ; il suffit d'apporter à l'agent du gouvernement la queue du mammifère, ce qui est parfois une pièce d'importance.

Un ichtyologiste de l'Université de Montréal, M. Vladim Vladykov, et son assistant, M. Guy Prévost, ont fait de sérieuses recherches sur le béluga. Ils ont analysé le contenu stomacal de nombreux spécimens ; c'est eux qui nous diront si le marsouin blanc ajoute trop souvent la morue à son menu de hareng.

En attendant, des sportsmen se sont organisés pour la chasse au marsouin. Sport intéressant, fertile en sensations. On le pratique dans un yacht à moteur très rapide. Dès que la vigie a répéré un troupeau de marsouins, le bateau fonce à toute vitesse et se lance à la poursuite de l'un des plus gros. Le béluga poursuivi exécute alors des virages brusques et file parfois à 30 milles à l'heure, mais il ne peut conserver cette vitesse plus d'une quinzaine de minutes. A cause de son agilité, il esquive facilement les balles ; mais une fois atteint il faiblit rapidement.

La prise d'un seul marsouin blanc suffit à satisfaire le plus vantard des chasseurs. Un béluga adulte pèse environ 3,000 livres !

Les pêcheurs de la Côte Nord et du Labrador assurent que la chair du marsouin est aussi agréable au goût que celle du bœuf de qualité. Quant à la peau, mesurant soixante pieds carrés, elle fait un cuir excellent pour la cordonnerie, la reliure, et même, comme autrefois, pour la fabrication de vêtements. Enfin, un béluga de forte taille donnera jusqu'à cent gallons d'huile.

Dans l'Atlantique et dans le Pacifique, la chasse aux mammifères aquatiques est devenue un sport très estimé. Avec un peu de publicité, la province de Québec pourrait attirer dans le Saint-Laurent un grand nombre de chasseurs en quête de nouveautés. Le docteur Vladykov assure que la poursuite d'un marsouin est autrement plus excitante que celle d'un Thon. Ce dernier, en effet, meurt rapidement lorsqu'il sort de l'eau tandis que le marsouin blanc acquiert une vitalité nouvelle chaque fois qu'il vient respirer à la surface ; et n'ayant aucun moyen défensif il n'est pas dangereux pour le chasseur.

Les photos de ces deux pages ont été prises dans l'immense aquarium de Marineland, près de Saint. Augustine, en Floride. Il consiste en deux grands réservoirs dans lesquels s'ébattent marsouins et requins, tortues de mer et poissons tropicaux. Dans la page précédente: un scaphandrier entouré d'un épaulard et de deux bélugas ou marsouins blancs. — On donne à un marsouin des poissons vivants. Dans cette page-ci : après avoir capturé un requin, on lui injecte un anesthésique au moyen d'un harpon hypodermique. — A moitié projeté hors de l'eau, un marsouin attend son petit déjeuner. — (Photos W. F. Gerecke, Marine Studios, Saint. Augustine, Floride.)

Petite Source

HELLO ! Jacques, Monne, Gilberte, qui rentre avec moi ? Je peux en déposer trois avec ma voiture.

— Gil et moi, si tu veux bien, Miche ! Nous sommes un peu pressées, ce soir.

— En route, alors, et pleins gaz !

La tête blonde, tout illuminée par le sourire de larges prunelles mauves, caressantes et malicieuses, se pencha à la portière pour un adieu amical.

— Bonjour, les garçons ! A jeudi...

Et la petite auto fila, quittant les abords de la fameuse piste glacée où, pendant quelques heures, toute cette joyeuse jeunesse avait patiné en plein air.

Gaîment, Micheline Brunot se tourna vers ses deux amies serrées sur l'unique siège voisin.

— Si pressées que cela, ce soir, vous deux ?

— Nous dînons chez les Moreuil, expliqua la blonde Monne. Il faut se faire une beauté, enfiler une robe... Et papa, qui est à l'ancienne mode, exige qu'on arrive toujours à l'heure !

— Avant l'heure, tu veux dire, rectifia Gilberte la brune, d'un air dédaigneux. C'est d'un bourgeois!

Le rire sain, franc, éclatant, comme un beau fruit trop mûr sous le soleil, de Micheline, fusa, espiègle.

— Tu oublies qu'on a dit : « L'exactitude est la politesse des rois ! » Voilà une référence aristocratique pour M. ton Père !

— Oh ! naturellement, toi... tu prends toujours tout du bon côté ! Ce que ça peut être agaçant ! Enfin, si c'était toi qu'on oblige à arriver avant tout le monde dans le salon de la bonne Mme Moreuil avec une robe neuve que personne ne remarquera...

— Eh bien ! moi, dit avec conviction Miche, j'aimerais encore mieux rater l'effet de ma robe qu'arriver une heure en retard et manger une bécasse brûlée et un soufflet aplati ! Seulement, moi, je suis gourmande !

— Comme tu dis cela ! On dirait que tu dégustes quelque chose de délicieux ! Rien que le mot te délecte !

— Oui, je suis gourmande ! J'aime tout ce qui est bon, et tout ce qui est beau... J'aime les petits plats, les grands crus, la belle musique, le soleil, la mer, Paris... le mouvement, la gaîté, la vie !...

Les lèvres pincées, Gilberte eut encore son sourire de dédain supérieur :

— Quel éclectisme ! Tu as des goûts variés... Mais aucune préférence ?

Micheline donna un grand coup de volant pour éviter un passant maladroit, dont l'intention bien arrêtée semblait être de se jeter sous les roues de la voiture, puis, redressant la direction, elle répondit après une brève réflexion :

— Une préférence ? Peut-être, oui... pour la mer ! Mais pas la mer que tu connais : celle de Deauville, des planches, des concours de maillots, des cocktails et des pyjamas ! Non, celle du large ! Ah ! que je l'aime ! Mon rêve serait d'avoir un petit yacht tout blanc, rapide et léger, qui courrait sur les vagues d'émeraude crêtées d'autruche blanche, qui filerait vers le grand large comme une mouette...

Un sifflement envieux, narquois, lui coupa la parole :

— Un yacht ! Rien que ça !...

L'auto arrivait devant l'immeuble de riche apparence où les jeunes filles occupaient avec leur famille un appartement au premier étage. Micheline serra les freins, haussa une épaule, comme pour se moquer d'elle-même, et s'excusa avec son beau sourire rayonnant qui semblait faire fête à la vie :

On peut toujours rêver, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, affirma Monne en se glissant du siège sur le trottoir. A jeudi, si tu ne téléphones pas avant...

— A jeudi, chérie, ponctua Gilberte en descendant derrière sa sœur. Et merci !

D'un geste de la main elle saluait l'auto, déjà, repartait, filait légère, souple et silencieuse, mais, soudain, elle tourna vers sa sœur un visage serré, mauvais :

— Elle finira bien par l'avoir, son yacht, siffla-t-elle, envieuse. Elle obtient tout ce qu'elle veut de son père et il est assez riche...

Mais Monne secouait ses boucles blondes sous la petite cloche, marron.

— Pas si sûr ! Il est en difficulté pour le moment, tu sais, le père Brunot... J'ai entendu papa dire...

Et les deux bonnes petites âmes s'élancèrent dans l'ascenseur, mettant toute leur joie à supputer les chances que pouvait avoir « le père Brunot » d'être inquiété dans ses affaires et de ne pouvoir payer à sa fille Micheline le yacht de ses rêves.

Sans souci du fiel distillé derrière elle, Miche appuyait sur l'accélérateur, lançait la petite voiture docile au plus fort des embarras dans la cohue des carrefours dangereux, jouant la difficulté avec délices.

C'était une enfant trépidante, vibrante, un peu exaltée peut-être, aventureuse sans doute, mais prudente certainement ! Rien qu'à sa manière de conduire, on devinait chez elle la réflexion rapide qui corrige, empêche, prévient les plus folles entreprises.

On comprenait surtout, en la voyant prendre les tournants à une allure folle mais en avertissant toujours, qu'elle avait le profond respect de la vie des autres si elle faisait bon marché de la sienne. Et on pouvait de cela déduire qu'elle devait être à la fois généreuse et folle, imprudente et sage, violente et recueillie...

Arrivée devant le somptueux hôtel dont la « Standard Naphte » occupait les deux premiers étages, elle stoppa net.

L'appartement était situé au-dessus. Du troisième étage, il embrassait la vue de cet angle unique formé par le boulevard Haussmann et les grands boulevards... En arrière, il donnait sur une de ces tranquilles petites rues, aristocratiques sous le deuxième Empire, qui avait conservé un jardin et, de sa chambre très moderne, aux bois précieux, aux murs nus et harmonieux, Miche pouvait se croire à la campagne, tandis que sous les fenêtres du salon vrombissait le perpétuel accent des autos déchaînées.

Elle jaillit de l'auto, svelte et mince dans son tailleur de velours noir cravaté d'hermine, et, entrant dans l'ascenseur, eut un sourire pour le liftier bien connu.

— Beau temps, mademoiselle.

— Temps superbe, surtout pour patiner, Alphonse ! Vous n'avez pas encore « remonté » papa ?

— Non, mademoiselle ! Du reste, il est trop tôt... Six heures et demie à peine.

— C'est vrai, dit la jeune fille. J'arrive bonne première, ce soir !

Elle en avait l'habitude, car souvent M. Brunot s'attardait dans les bureaux, même après leur fermeture, en travailleur infatigable qu'il était.

Aussi pénétra-t-elle sans défiance, son beau sourire aux lèvres, dans l'appartement douillet et silencieux que ne peuplait aucun bruit encore.

— Monsieur a téléphoné pour Mademoiselle tantôt, dit la femme de chambre en lui ouvrant la porte.

— Ah ! fit-elle, son clair sourire épanoui au nom chéri. Que me voulait-il, papa ?

— Il fait demander à Mademoiselle de descendre le voir au bureau aussitôt qu'elle sera rentrée.

Sans pénétrer plus avant dans l'antichambre, elle pirouetta sur ses hauts talons et, tenant encore en main son sac à patins, elle bondit dehors, dégringola l'escalier.

En trombe joyeuse, elle s'élança dans l'austère salle d'attente qui précédait le bureau de son père.

— Bonjour, Antoine ! dit-elle gentiment en venant se camper devant l'huissier qui trônait derrière une petite table au tapis vert. Papa m'a fait demander . . . Est-ce que je peux entrer ?

Il eut un geste discret.

— Obligé de vous faire attendre, mademoiselle. Monsieur est en conférence et puis il doit recevoir un monsieur qui avait rendez-vous à six heures . . .

Elle fit une petite moue ennuyée, sans conviction.

— C'est ennuyeux . . . parce que si c'est pour m'annoncer que nous dînons quelque part . . . j'aurai tout juste le temps de m'habiller, vous comprenez, Antoine ?

Le vieil huissier qui, depuis quinze ans déjà, était doucement habitué à ce sourire, à cette confiance gentille, la regardait sans paraître pouvoir s'en lasser. Une douceur glissa dans la voix sèche du bureaucrate et il acquiesça avec autant de conviction que s'il se fût agi pour lui-même d'enfiler une robe décolletée :

— Bien sûr, mademoiselle.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— De quel ton vous dites cela, Antoine ! Ce n'est pas un drame, vous savez !

Toujours doucement approbateur, il répliqua, en suivant des yeux la silhouette élégante et gracile qui bondissait vers la grande table occupant le centre de la pièce :

— Oh ! non, mademoiselle . . .

Et parce qu'il craignait qu'elle s'ennuyât en sa seule société, il indiqua du doigt le tas de brochures empilées sur la table.

Gaîment, elle éparpillait du bout du doigt les revues scientifiques et industrielles.

— Phuu ! Je les connais ! . . . « L'Huile industrielle » et « Métaux Revue » et « l'Industrie métallurgique » et la « Cote Desfossés » et le « Cours des Métaux », et tutti quanti . . .

— Ah ! non, mademoiselle, fit le vieil huissier désolé, cette revue-là nous ne l'avons pas . . . Elle nous manque !

Du coup, le rire frais fusa en geyser, retomba en pluie, inonda la grande salle.

— Il faudra vous la procurer, Antoine ! Dites-le à papa !

Mais comme elle riait de plus belle, le vieil Antoine affolé osa, comme jadis quand elle voulait jouer à la marelle sur le tapis, rappeler à l'ordre cette trépidante jeunesse :

— Mademoiselle ! Oh ! mademoiselle . . . et la conférence ! Et ce monsieur qui attend ! Chut ! Chut !

Micheline pirouetta encore sur elle-même, faisant voler son sac à patins et alors, seulement, aperçut une silhouette masculine engloutie dans un des profonds fauteuils de cuir et à demi masquée par un journal déployé :

— Oh ! fit-elle faussement contrite, Antoine, je vous demande bien pardon d'avoir apporté le trouble dans votre correct domaine.

Mais, juste à ce moment, une sonnerie connue retentit. Gravement, comme un pontife, Antoine dressa sa chétive personne, à laquelle une longue livrée verte donnait une vague allure académique et, allant s'incliner devant le monsieur au journal :

— C'est le tour de Monsieur. Si Monsieur veut me suivre ? . . .

Du coin de l'œil, Micheline vit une haute stature mince et robuste à la fois, un dos élégant, un port de tête distingué. Et, parce qu'elle n'avait pas eu le temps de voir autre chose, elle jugea l'homme sur la coupe de son costume.

— Très chic, le visiteur de papa, dicida-t-elle.

Chapitre II

Le visiteur de M. Brunot était en effet « très chic ». C'était de lui la première impression qu'on recevait en apercevant cette haute silhouette racée, bien prise dans le costume d'une élégance sobre mais sûre.

La seconde ne manquait pas d'être généralement exprimée ainsi :

— Ce doit être « quelqu'un » !

Et c'était « quelqu'un » en effet !

Riche à plusieurs millions, Jacques Aveline eût pu se contenter d'être seulement un homme riche. Il avait voulu plus et mieux, être « quelqu'un » ! conquis une des premières places. Avocat adroit et subtil casuiste, il avait enlevé brillamment quelques procès d'assises qui avaient construit sa renommée. Puis, brusquement, abandonant sans motif les causes criminelles, il s'était spécialisé dans les procès d'affaires.

Grâce à ses nombreuses relations et à sa célébrité rapide, Jacques Aveline était, à trente ans, l'avocat le plus recherché par les grosses sociétés et les compagnies en difficultés. Très cultivé, musicien et littérateur, il avait une célébrité presque aussi grande dans les milieux artistiques.

Ces divers titres, joints à sa grosse fortune personnelle, en faisaient une des personnalités parisiennes les plus en vue et les plus flatteusement connues.

Aussi, malgré qu'il fût presque en âge d'être son fils, M. Brunot l'accueillit-il avec des marques de déférence sincères.

— Je vous remercie, mon cher maître, d'avoir bien voulu vous déranger, je sais que vos minutes sont précieuses . . .

Ils se dressaient en face l'un de l'autre, très grands, l'un robuste et large, l'autre élancé et fin : l'un blanc de tempes, mais l'œil vif, malicieux, rapide ; l'autre, au regard froid et calme sous l'aile bleutée des cheveux luisants. Tous deux cordiaux, corrects, presque amicaux, et nul, à les voir ainsi, n'eût pu se douter qu'ils représentaient deux clans ennemis.

NOTRE ROMAN COMPLET

par

Léo DARTEY

◆

Dessin de F. L. NICOLET

Tout de suite, le jeune avocat avait répliqué, avec cette courtoisie exquise, un peu vieille France, qui séduisait :

— Mais . . . pas plus que les vôtres, cher monsieur, j'en suis certain.

Alors, brusquement, par une sorte de coquetterie d'homme d'affaires, M. Brunot voulut rétablir le dialogue dans son sens réel :

— Oui, dit-il nettement, mes minutes ont la valeur des dernières heures d'un condamné . . .

Poliment, Jacques Aveline protesta :

— Oh ! n'exagérons rien ! . . .

— Laissez-moi finir : d'un condamné qui aurait le droit de pourvoir à sa défense, de se sauver tout seul . . . de donner les preuves de son innocence dans un laps de temps défini.

Rondement, il arrêta une nouvelle protestation de l'avocat :

— Voyons ! C'est bien mon cas : Accusé par mes coactionnaires de les avoir trompés . . . ou tout au moins de m'être laissé tromper au sujet de l'achat de ces fameux terrains d'Atacama, j'ai obtenu d'eux un délai d'un an pour faire moi-même la preuve de ma complète innocence ! C'est leur assentiment, leur consentement, que vous, leur avocat, vous m'apportez aujourd'hui ?

Toujours impassible et froid, Aveline s'inclina :

— Et j'en suis très heureux, monsieur.

— Moi aussi ! dit rondement l'industriel. Moi surtout, car cela prouve malgré tout, l'estime persistante dans laquelle me tiennent ces braves gens. Ce délai, c'est la plus éclatante preuve de confiance. J'espère bien l'employer à prouver que, non seulement je ne suis pas coupable, mais encore que je ne me suis pas « laissé rouler » ! J'entends bien agir de façon à ce que, non seulement mon honneur sorte de cette aventure indemne, mais ausi la fortune de mes actionnaires. Cela, je vous charge de le leur affirmer de ma part.

Gravement, Jacques Aveline s'inclina ; la force que semblait recéler ce grand bonhomme énergique rayonnait de lui avec tant de puissance qu'on ne pouvait, en effet, s'empêcher de lui faire confiance. Doucement l'avocat murmura cependant :

— Cette solution je la souhaite autant pour mes clients que pour vous. Tous y comptent d'ailleurs ! Même les plus acharnés, même ceux qui craignent le plus pour leur bourse, sont persuadés que vous saurez rétablir la situation. Mais, à un homme qui n'est pas aussi versé dans la partie industrielle, permettez une question : Que comptez-vous faire ?

M. Brunot se leva, dressant sa haute et large stature et, d'un accent irrésistible :

— Ce que je vais faire ? Mais, partir.

— Partir là-bas ? En plein désert ? Et vos affaires ?

— Je les laisse en toute confiance entre les mains de Durgar, mon fondé de pouvoir, et je vais aller prospecter moi-même, puisque les ingénieurs qu'on a envoyés là-bas sont incapables de trouver ces terrains de pétrole qui s'y trouvent certainement! Je vais partir, forer des puits, remuer la terre de cette cordillère ingrate et je vous jure bien que je le trouverai, moi, le pétrole qui se cache ! Je suis un ingénieur aussi, mais de la vieille école, celle que rien ne rebute !

Un peu sceptique, l'avocat objecta :

— Et . . . s'il n'y en a pas ?

Un coup de poing, vigoureux ébranla le bureau :

— Il y en aura ! Il ne peut pas en manquer ! Les données sur lesquelles j'ai acheté ces terrains, les documents, les procès-verbaux des premières fouilles sont irréfutables. Ce terrain, jusqu'ici surtout exploité pour ses mines de cuivre, de nitrate, possède une épaisse couche de naphte j'en suis certain ! Témoin le puis foré au début . . .

— Mais son débit est presque nul. D'autre part, il faut élever le pétrole avec des pompes, et ce moyen onéreux achève de grever les frais de l'entreprise . . . Vous êtes en déficit de plusieurs centaines de . . .

— L'année prochaine, affirma M. Brunot, nous serons en bénéfices de millions . . . peut-être de milliards . . . si comme je le crois, comme j'en suis sûr, je parviens à découvrir sur nos terrains le point où la nappe de naphte affleure presque le sol . . .

Il demeura une seconde silencieux, ferma les yeux, et acheva très bas avec un geste las :

— Ou alors . . . je serai ruiné !

Jacques Aveline eut un geste de protestation :

— Mais il vous reste de nombreuses affaires indépendantes de celle-ci ! . . . Votre fortune ! . . .

— Pardon, jeune homme, dit nettement M. Brunot avec un soupçon de dédain. Est-ce que vous croyez que je pourrais garder cette fortune, si je pensais que j'ai contribué à la ruine de pauvres gens qui me témoignèrent de la confiance ? Si je me suis trompé, je paierai tout, vous entendez ! Tout, intégralement !

La force de cet homme était si grande que le célèbre Aveline ne songea même pas à s'offenser qu'il pût l'appeler jeune homme. Il avait lui-même l'impression d'être si petit en face de cette puissance, de cette honnêteté intransigeante surtout !

Il ne put retenir un élan assez incompatible avec son habituelle froideur et son scepticisme de métier.

— Monsieur, dit-il en lui tendant la main, je comprends mieux ce que vous me disiez tout à l'heure des dernières minutes du condamné. Ce que vous entreprenez là est grand et généreux ; mais téméraire peut-être ! Le climat est mauvais, la vie bien dlre là-bas ! Sans y être entraîné . . . ne craignez-vous pas ? . . .

Il haussa une de ses robustes épaules :

— Bah ! Avec de la volonté ! . . . Non, la seule chose que je redoute, voyez-vous, n'est pas devant moi . . . — et soudain sa physionomie s'attendrit, se fit douce, sa voix sombra dans une inflexion caressante. — Non . . . je la laisserai derrière ! Il n'y a rien d'effrayant dans un départ si ce n'est de laisser seul un être bien-aimé. J'ai une fille, mon cher maître. Une fille unique à laquelle je tiens lieu de tout : de père, de mère, de grands-parents . . .

Il fit claquer ses doigts l'un contre l'autre :

— Ah ! la seule chose que je regrette, c'est que le climat ne me permette pas d'emmener cette petite là-bas ! C'est pour elle que je redoute tout de cette séparation ; mais c'est d'elle aussi que j'attends tout. encouragement et réconfort ! Lorsque je lui aurai fait part, tout à l'heure, de ma résolution de départ . . . de son exil à elle en province pendant ce temps, le plus dur de ma tâche sera dépassé . . . De sa réaction j'attends le soutien et l'apaisement . . . Mais j'ai un peu peur tout de même . . . Vous ne

savez pas ce que c'est à votre âge, qu'un vieux papa qui tremble devant une enfant de vingt ans ! Elle est courageuse et forte ; mais sait-on jamais ? Je l'ai tant gatée, cette enfant, tant gâtée . . .

Doucement, il reconduisait son visiteur vers la porte capitonnée. Ils échangèrent quelques précisions concernant l'accord établi entre les actionnaires mécontents et leur administrateur. Puis, sur le seuil, ils se serrèrent la main, chaleureusement cette fois.

« Pauvre bonhomme ! songeait Me Aveline un peu sceptique par habitude . . . Souhaitons qu'il le trouve son pétrole ! Car si c'est de sa fille qu'il attend le réconfort . . . »

Il avait deviné que c'était une élégante et trépidante petite personne qui, tout à l'heure, jacassait à tort et à travers avec Antoine, tout en agitant son sac à patins.

« Encore un drôle de petit produit moderne ! songea-t-il, avec la légère animosité qui lui faisait suspecter ces êtres jeunes et compliqués produits par notre génération. Son père est bien capable de se dépouiller pour réparer une erreur de jugement ; mais ce que sera sa réaction à elle devant l'isolement et la ruine . . . cela, c'est assez imprévisible ! »

Il fermait les yeux, cherchant à se remémorer exactement la silhouette entrevue, puisqu'il ne devait pas repasser par la grande salle d'attente en sortant . . . Et il le regretta une seconde, car il ne pouvait parvenir à fixer dans son souvenir autre chose que l'éclat éblouissant d'un sourire et des yeux au ton de perveche humide parmi l'éclat ambré de boucles d'or . . .

Chapitre III

Lorsque M. Brunot eut refermé le lourd battant capitonné sur son visiteur, il se dirigea d'une allure rapide et un peu hésitante vers l'autre porte : celle qui donnait sur la salle d'attente.

Mais avant de l'ouvrir il prit un léger temps. Celui de redresser sa haute stature, d'affermir ses traits, de rendre souriant son visage assombri.

Cet homme portait sa belle origine normande inscrite sur ses traits virils. Il avait, de ses ancêtres conquérants, la stature solide, les épaules larges, le front puissant. On le sentait prêt aux plus rudes besognes : mais avec un entrain, une résolution pleine de bonne humeur qui excluaient l'idée de l'effort.

Evidemment, c'était de lui que Micheline tenait ce sourire glorieux et confiant avec lequel elle accueillait la vie ! Ce sourire, il en fut comme frappé, il le reçut en plein visage, dès que la porte eut livré passage à la jeune fille.

Elle lui tendait comme un baiser en fleurs :

— Papa chéri, tu m'as fait faire antichambre ! C'est très mal ! Et qui était le beau monsieur pour qui on m'a fait attendre en la compagnie lettrée d'Antoine ? Papa, figure-toi, je me suis amusée . . . Antoine qui ne connaît pas l'italien, m'a dit tout honteusement que vous ne receviez pas la revue *Tutti Quanti* . . . C'était à mourir . . . Parce que . . .

Tout net elle s'arrêta, car il lui semblait voir poindre une émotion dans le sourire indulgent de son père. Sa tendresse infinie avait de ces presciences. Elle s'épouvanta :

— Oh ! mais, père . . . ce silence ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il la rassura d'un geste tendre de la main sur l'épaule :

— Mais rien, rien, ma petite fille !

— Bien vrai ? Ah ! j'ai eu peur, je ne sais pourquoi, d'une catastrophe soudain devant ton visage changé . . Montre tes yeux, mon papa ? . . . Oh! Tu as beau dire . . . Ils ne sont pas aussi clairs que les autres jours ! Tu as un souci ? . . .

— Oui, c'est plutôt cela ! Cette catastrophe est un grand mot pour dépeindre la situation . . . Ecoute, ma petite . . .

Elle eut un regard apeuré :

— Oh ! papa . . . C'est presque le ton que tu prenais quand je n'avais pas mon « tableau d'honneur » au lycée !

— Hé ! Hé ! . . . Il s'agit presque d'un tableau d'honneur, en effet ; mais cette fois il faut t'y faire porter, ma grande, et avec la mention : « très bien », encore !

Il s'approcha de sa fille, posa sur ses frêles épaules ses deux puissantes mains, et déclara nettement :

— Entre nous, inutile d'user de phrases redondantes et de périodes préparatoires. La situation se résume ainsi : Ma chérie, ton père a fait une bêtise !

Elle protesta de tout son cœur, de tout son être :

— Toi, papa ? Jamais !

— Cela peut arriver à tout le monde ! . . . Tu sais, Michou, que j'ai jusqu'ici créé, mis sur pied, lancé et fait prospérer pas mal d'affaires... la dernière va peut-être ruiner toutes les autres ! Je ne veux pas t'ennuyer avec des rapports techniques et cependant il me faut t'expliquer l'opération en quelques mots. Voici : On m'a proposé l'achat de terrains recélant une nappe de pétrole presque intarissable et encore inconnue. L'affaire était grandiose, elle m'a tentée. Les rapports, les plans, les données étaient d'une netteté encourageante. L'enquête que j'ai fait mener sur place fut favorable. En plus, il y avait surtout mon flair ! Ce flair du vieil homme d'affaires qui me disait celle-ci excellente. Pour exploiter il fallait des capitaux. Nous avons fondé une société, lancé des actions . . . Or, après deux ans d'efforts constants, les ingénieurs envoyés là-bas ne parviennent à faire débiter aux terrains d'Atacama qu'un rendement insignifiant ! Si cela dure . . . c'est la ruine, peut-être la faillite . . . tu comprends ?

Un peu pâlie, les lèvres serrées sur l'éclatant sourire qui ne fleurissait plus, elle acquiesça :

— Oui, papa.

Il la lâcha, revint au bureau :

— Il ne faut pas que cela dure ! Il faut qu'on découvre le point où la nappe de naphte affleure presque le sol, où elle alimentera sans difficulté la presque totalité des besoins de l'Europe . . . où elle paiera largement les intérêts de l'argent que mes actionnaires ont mis dans l'affaire . . .

Et, revenant vers sa fille, il dit négligemment d'un ton léger, mais sans la perdre du regard :

— Alors voilà . . . je vais là-bas. Je pars . . .

Elle ne sursauta pas, ne voila même pas son regard.

— Je pars, reprit-il. Je vais aller moi-même prospecter, forer des puits, sonder la terre . . . et je reviendrai victorieux !

Simplement, elle demanda :

— C'est de quel côté, tes terrains ?

— Quelque part là-bas dans l'Amérique du Sud . . . Peu t'importe . . . Tu ne connais pas le sud du Chili ?

— Non, justement ! Pas autrement que sur les cartes, et encore. Tu sais que la géographie n'est pas mon fort!

— Donc mes explications seraient inutiles, fit-il rapidement, redoutant par-dessus tout qu'elle puisse s'attarder aux dangers de l'aventure.

Le sourire revint aux lèvres vermeilles :

— Bon ! Eh bien ! c'est parfait, papa : on part !

Démonté, il eut un petit recul :

— Comment « on part » ? Mais non, ma pauvre petite enfant, tu m'as mal compris . . . tu n'as pas pu réellement songer à m'accompagner dans cette entreproises qui . . . dans ce pays où . . .

Il se mordit les lèvres pour ne pas parler de tout ce qui pourrait alarmer cette tendresse vigilante et finit par déclarer net et sec :

— Je pars seul, et il doit en être ainsi !

Oh ! le cri qui jaillit alors de la poitrine oppressée :

— Papa ! Tu me quittes ? Oh !

Le torrent de larmes, les sanglots frénétiques qui soudain transformèrent ce jeune corps si joyeux tout à l'heure, M. Brunot les avait prévus, redoutés . . . il voulut les endiguer :

— Mais, ma petite chérie, ce sont des choses qui arrivent journellement. Les hommes sont obligés à des voyages . . . Moi-même, bien souvent, je suis parti . . .

— Mais tu m'emmenais toujours ! Papa, voyons, je te gênerai si peu, je sais être courageuse et forte, je te seconderai.

— Non, dit-il durement, pour n'avoir pas à y revenir. C'est impossible. Je vais vivre dans un monde « à part », dans des conditions . . . particulières. Ce n'est pas la place d'une femme. Inutile d'insister, ma chérie.

— Mais je pourrais, papa, te suivre tout au moins jusqu'en Amérique . . . m'installer dans une ville à proximité du champ de tes recherches . . . ainsi nous serions moins séparés !

Comment expliquer à cette enfant inquiète la solitude du désert d'Atacama ? Il biaisa :

— Te sentir isolée dans une vie cosmopolite, étrangère, me déplairait encore davantage !

— Mais alors, qu'est-ce que je vais devenir ? implora-t-elle à travers ses larmes.

Doucement, presque douloureusement, M. Brunot dit :

— Ce que tu vas devenir ? Je vais te le dire, ma chérie !

Et, pour la première fois peut-être, Micheline sentit passer dans la voix de son père ce souffle de volonté inexorable, de décision sans appel, qui fait courber la tête.

— Voilà ! J'ai tout arrangé, tout décidé . . . Mon absence n'ayant pas de durée définie et pouvant se prolonger . . . il importe que, pendant ce temps, je te place sous une protection naturelle et vigilante. J'ai pensé à ma sœur Valentin.

— Elle va venir me tenir compagnie ? demanda poliment Miche avec une petite grimace de son nez mutin.

— Non, mon Michou, dit toujours aussi fermement M. Brunot. C'est toi qui va te rendre chez elle pour y passer le temps de mon absence.

D'un bond Micheline, qui s'était laissée tomber sur un fauteuil, fut debout, hérissée.

— Moi ? A Bellême ? Chez tante Valentine ?

— Parfaitement ! C'est la meilleure solution. C'est même la seule, dois-je dire.

Du ton terrifié dont elle eût proféré : « Aux enfers ? », elle répéta :

— A Bellême ? Oh ! Papa ! A Bellême ?

— Oui, coupa-t-il nettement. A Bellême, dans mon pays natal, chez ma sœur.

— Mais, papa, tu plaisantais toujours de ce petit trou de province ! Tu ne m'y as jamais emmenée . . .

Une ombre glissa sur le puissant visage :

— Cela prouve, encore une fois, dit-il avec tristesse, que l'axiome a raison. On ne se souvient de ses vrais amis que dans le malheur. Il faut que je me sente touché bien profondément, Micheline, pour que je songe à te confier à mon pays, à ma famille.

Elle tressaillit, mais se défendit encore :

— Ecoute, papa, c'est impossible ! Réfléchis, quelle vie aurais-je là-bas? Sans amis, sans distractions, sans confort.

Lentement il répliqua :

— Celle que tu es peut-être appelée à avoir toujours, désormais, mon enfant ! Oui, ne sursaute pas, ne te révolte pas. Ecoute-moi seulement. Mon absence sera peut-être courte, peut-être longue . . . de toutes façons, dans un an, il faut que nous soyons fixés sur la valeur des gisements d'Atacama. Mes actionnaires m'ont

UNE SIMPLE MAISON

◆

Une simple maison, en bois, dans le feuillage,
Loin d'une ville et même aussi loin d'un village,
Tel serait mon doux rêve et mon tendre désir . . .

Je respire déjà le parfum de mes roses;
J'entends le frais ruisseau pour qui mon âme éclose
Conte ce que mon cœur voudrait tant contenir . . .

Le Bonheur est entré par ma fenêtre ouverte,
Il s'est mis dans les fleurs dont la table est couverte,
Et s'y trouve si bien qu'il ne veut plus partir . . .

.....

Mon Rêve était encor là-haut dans sa chimère,
Mais revenu, bientôt, à la vie éphémère,
Il sourit, maintenant, au frêle souvenir !

CLAUDE SELAM

accordé ce délai de grâce . . . Passé ce temps, si je ne puis prouver que j'avais raison, que le pétrole afflue dans ce sol infertile . . . je serai considéré par ces gens comme l'auteur de leur ruine ayant abusé de leur confiance, attaqué, poursuivi, condamné peut-être ?

— Papa ! cria-t-elle comme on appelle au secours.

— Non, dit-il avec un geste apaisant, cela ne sera pas, je te le promets, je te jure. Je suis assez riche, heureusement, pour pouvoir te léguer un nom sans tache. Si je ne rapporte de là-bas que la décevante certitude de mon erreur, je rembourserai intégralement tout, tu entends bien : tout, ce qui a été prêté à l'administrateur des terrains d'Atacama. J'en sortirai les mains nettes, mais vides !

Un élan redressa Micheline, la jeta au cou de son père :

— Oh ! c'est bien papa ! Que c'est bien !

Il sourit faiblement :

— C'est le fameux tableau d'honneur dont je te parlais. Pour y être portée à ton tour, ma petite enfant chérie, il faut, dès aujourd'hui, t'habituer à l'idée de notre ruine, la supporter vaillamment, l'apprivoiser en quelque sorte. Où pourrais-tu mieux le faire qu'auprès de cette sainte dévouée qui est ma sœur ? D'autre part, notre fortune, notre luxe me semblent, dès aujourd'hui, aliénés, hypothéqués . . . jusqu'au jour où il faudra peut-être les sacrifier sur l'autel de l'honneur . . . ou bien encore où ils nous seront rendus plus largement et généreusement par ceux qui ne pourront pas les calomnier. Tu comprends ?

Elle redressa sa petite tête :

— Je comprends, papa. Tu n'es pas certain de pouvoir garder notre fortune. Tu ne veux même pas en jouir tant que tu n'auras pas prouvé ta bonne foi. Comme toujours, tu as raison, papa.

Elle réfléchit une seconde, mais acheva mutine avec une petite moue terrifiée :

— Mais crois-tu que je ne pourrais pas vivre modestement à Paris ? Est-ce que tes actionnaires seront sensibles à la pénitence de Bellême ?

Elle avait l'air si désolée, si désemparée, que son père hésita une minute. Ce sacrifice était-il vraiment nécessaire ?

Mais oui, voyons . . . Il savait pourquoi il l'avait décidé. Aucun des risques qu'il allait courir là-bas ne lui était inconnu. Il pouvait fort bien trouver la mort dans ces montagnes cruelles, sur ces plateaux désolés où règnent en maîtres la sécheresse et le vent torride . . . où les tremblements de terre sont si fréquents, où il pleut parfois un seul jour par an. Sa mort survenant dans ces conditions entraînerait la liquidation brutale de ses affaires, le dépouillement total de la pauvre enfant. Que deviendrait-elle à Paris, au milieu de la meute acharnée qui la poursuivrait, lui arracherait jusqu'au dernier lambeau de sa fortune passée ? Mieux valait, si l'événement fatal devait venir brutalement la terrasser, que ce fût là-bas, auprès d'une grande âme charitable et bonne, au cœur d'une province calme où les échos du scandale parviendraient à peine, où pendant quelques mois déjà, le cœur et l'esprit de Micheline se seraient accoutumés au renoncement, au grand silence, à la résignation journalière de la province française où tout, les événements, les drames, les cœurs et les douleurs se mettent en veilleuse en face de l'unique et éternelle splendeur : la magie de la nature souveraine.

Oui, le sacrifice suprême, s'il était demandé à son enfant, serait moins cruel, moins dur là-bas. Il hocha la tête :

— Crois-moi. J'ai choisi, de toutes les épreuves, la moins dure pour toi! Tu auras du moins là-bas, la grande consolatrice qu'est la forêt, « ma forêt » . . . C'est un peu à elle que je te confie, en même temps qu'à ma sœur . . . Tu verras quelle âme elles te referont ! prête à l'adversité s'il faut la subir . . . et, prête aussi au bonheur si, comme je l'espère, comme je le crois, il sort pour toi de l'aventure !

Incrédule, Micheline hochait la tête, Mais au ton de son père elle avait compris la gravité de sa situation. Elle tenta de lutter encore cependant.

— Papa ! Je t'en supplie, laisse-moi t'accompagner, te suivre. Je ne veux pas te laisser partir seul !

— Mon enfant chérie, j'ai besoin de toi ! Oui, peut-être un jour comprendras-tu mieux. Mais je t'affirme que tu me sers davantage en demeurant en France pendant que je m'expatrie. Il y a quelquefois autant d'héroïsme à demeurer sur place sous le feu de la mitrailleuse qu'à s'élancer à l'assaut des lignes ennemies, tu sais, Michou ! C'est celui-là que je te demande, hélas, peut-être celui qui doit coûter plus que tout autre à ta nature : l'héroïsme de la résignation, de la patience, de la confiance . . . Sauras-tu ?

Elle montra un front où, parmi les boucles blondes, la peine déjà cherchait à se cacher sous le sourire retrouvé. Le courageux sourire bleu pervenche, à peine nuancé de résignation.

— Compris, papa ! Je saurai, je te le jure !

Alors, la rude poigne s'abattit sur la frêle épaule :

— Ah ! Je savais bien, je savais bien . . . que je pouvais compter sur toi ! Merci, Michou ! . . . Merci . . .

Il se tut pour qu'elle n'entendît pas que, soudain, sa grosse voix d'homme d'affaires tremblait d'émotion. Puis, reprenant, lui aussi, le masque de la bonne humeur :

— D'ailleurs . . . tu verras, petite ! L'attente ne sera pas si longue qu'elle use ta patience ! N'oublions pas que nous sommes de la race du Conquérant . . . Je suis sûr, vois-tu, que, comme le grand Guillaume, je ne reviendrai pas les mains vides d'au-delà des mers !

— Mais bien sûr, papa ! dit-elle avec courage.

Tant qu'elle fut devant lui, la même vaillance souriante para son chagrin qui se terrait au plus profond d'elle-même ; mais, sitôt rentrée à l'appartement, elle se jeta sur le dictionnaire Larousse. Fébrilement elle feuilletait le pages . . .

— Voyons . . . Bellegarde, Belle-Ile, Belle-Hélène . . . Ah ! Bellême, voilà : « Chef-lieu du canton de l'Orne. 2,599 habitants » . . . 2,599 . . . Oh !

Elle ne lut pas plus avant ! Que lui importait les détails concernant la minuscule ville. Seul ce chiffre inouï comptait à ses yeux : deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-neuf . . . Une ville ? A peine un village . . .

— Eh bien ! ça va être gai . . .

Les larmes piquaient ses paupières. Pour les empêcher de tomber elle feuilleta à nouveau le dictionnaire.

— Atacama . . . C'est le nom que papa a dit . . . Atacama ? Mon Dieu ! « Atacama, vaste désert de sables, mouvants et arides, situé dans la région la plus malsaine du Chili » . . . Ah ! . . .

Cette fois, les larmes tombèrent. Atacama-Bellême . . .

— Mon pauvre papa ! Mon pauvre papa ! . . . Et dire que j'ai pu me plaindre. Quelle honte !

Au dîner, il la retrouva vaillante, sanglée de bonne humeur résolue.

— Tu ne sais pas, papa, j'ai découvert quelque chose ? . . . Ils n'attendaient, que moi, à Bellême, pour être deux mille six cent habitants . . . Alors, je peux vraiment pas leur refuser ce plaisir !

Chapitre IV

Deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf ! se répétait ironiquement Micheline, tout en passant sur l'accélérateur. Seigneur ! Qu'est-ce que cela peut être ? D'ailleurs pour que papa ne m'y ait jamais emmenée . . .

Elle roulait depuis deux heures et atteignait seulement la gracieuse campagne normande. Elle consulta encore la carte et murmura :

— Décidément longue, la route de papa ! Pourquoi ne pas avoir tout simplement traversé Nogent-le-Rotrou ? C'était tellement plus direct !...

Longuement, la veille, M. Brunot avait tracé l'itinéraire qu'il entendait indiquer à sa fille comme le meilleur chemin conduisant à sa ville natale.

Il l'avait voulu, un peu plus long peut-être, mais tout accompagné de la grâce des pommiers en fleurs et abordant l'antique citadelle par le côté le plus séduisant, voilà pourquoi, au lieu de filer tout droit sur la route directe, Micheline flânait au gré des chemin neigeux dans l'adorable campagne percheronne.

Le départ s'était bâclé très vite. M. Brunot voulait prendre lui-même le premier paquebot en partance et,

(Lire la suite page 21)

Un grand chapeau de feutre jaune orné de chiffon brun, un collier et un bracelet qui font la paire, tout cela donne beaucoup de chic à cette vedette RKO, Helen Wood

MON COURS D'ART CULINAIRE

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

COMMENT ÉVITER LES MOISISSURES

LES moisissures sont des micro-organismes qui s'attaquent à la plupart des aliments, particulièrement les sucres. Elles vivent surtout à la surface. Quand une fois elles sont pris naissance quelque part, le seul moyen de les détruire, c'est la stérilisation.

Les moisissures se multiplient par spores et seule, l'ébullition prolongée les détruit. Un bocal peut sembler bien net tout en étant rempli de spores. Après quelque temps, des moisissures apparaissent à la surface. On accuse la confiture de n'être pas assez épaisse, ou encore de n'avoir pas fermé le bocal hermétiquement : la seule cause, c'est le développement des spores qui étaient restées dans le bocal. Une maîtresse de maison avertie ne doit pas ignorer ces connaissances qui lui permettent de mieux conserver les aliments. Lorsqu'un pot de confitures, de gelée ou de marmelade commence à moisir, voici ce qu'il faut faire : Enlever soigneusement la pellicule qui recouvre le dessus du pot, vider le contenu, faire bouillir la confiture, stériliser parfaitement le bocal et le remplir de nouveau. La confiture se conservera comme si elle était fraîche parce que les spores auront été détruites.

Si les ménagères comprenaient l'importance d'empêcher le développement des microbes, elle réaliseraient de grandes économies.

Voici la manière de stériliser les bocaux :

Les remplir d'eau froide et les faire bouillir 20 minutes dans une grande casserole ou dans un four. Les sortir de l'eau juste au moment de les remplir.

Un autre moyen d'éviter les moisissures, c'est de laver soigneusement ou de blanchir à la chaux l'endroit où l'on conserve les confitures.

Une couche de paraffine bouillante stérilisera également le dessus des pots et empêchera le développement des moisissures.

Les partisans du moindre effort vous affirmeront que ces précautions sont inutiles ; suivez leurs conseils et vous aurez à l'année des moisissures qui s'attaqueront à tous vos aliments. Ici, à l'Ecole Ménagère provinciale où toutes les règles de l'hygiène des aliments sont observées, nous rencontrons peut-être un bocal sur cent qui moisit, et nous sommes certaines que cette moisissure est le produit de spores qui n'avaient pas été détruites. L'humidité est aussi un champ favorable au développement des microbes. Les caves humides et non aérées devraient être assainies pour y conserver sans danger de contamination les aliments.

Un dernier mot pour terminer, les moisissures ne sont pas toxiques : elles communiquent un goût désagréable: quand on les enlève soigneusement, il n'y a aucun danger à consommer les produits attaqués.

•

LES PETITS GÂTEAUX FOURRÉS À L'ORANGE

⅓ tasse de végétaline
⅔ tasse de sucre
1 œuf bien battu
1½ tasse de farine
2½ cuillerées à thé de poudre à pâte
½ tasse de lait
¼ cuillerée à thé de sel
½ cuillerée à thé de vanille

Défaire en crème le beurre et le sucre et battre jusqu'à ce que le mélange soit très crémeux. Y joindre l'œuf bien battu et continuer de battre jusqu'à ce que ce soit bien léger. Ajouter la farine bien tamisée avec la poudre et le sel alternant avec le lait. Faire cuire dans de petits moules à gâteaux bien beurrés à 375° pendant ½ heure. Laisser refroidir au sortir du four. Enlever une rondelle sur le dessus. Creuser, remplir de crème à l'orange, recouvrir de crème fouettée et décorer joliment pour donner la forme de petits papillons. La rondelle de dessus séparée en 2 représentera les ailes.

Crème à l'orange :

½ tasse de sucre
3 cuillerées à table de farine
⅓ tasse de jus d'orange
1 cuillerée à table de jus de citron
1 œuf légèrement battu
1 cuillerée à thé de beurre

Mélanger tous les ingrédients dans l'ordre donné et cuire au bain-marie pendant ¼ d'heure.

•

LA BRIOCHE AUX RAISINS

1 tasse de lait
¼ de tasse de sucre
¼ de tasse de beurre ou végétaline
⅔ de cuillerée à thé de sel
1 gâteau de levure
3 tasses de farine
1 œuf
½ cuillerée à thé de cannelle
½ tasse de raisins
1 cuillerée à thé de zeste de citron

Faire chauffer le lait. Verser dans un bol avec le sucre et la végétaline et brasser pour faire dissoudre. Ecraser la levure et la délayer avec ¼ de tasse d'eau tiède. Ajouter au premier mélange et laisser lever jusqu'à ce que ce soit léger, ½ heure environ. Ajouter l'œuf battu, sel et raisins préalablement gonflés avec ¼ de tasse d'eau et cuits jusqu'au point d'ébullition. Battre dans cet appareil le reste de la farine et pétrir la pâte jusqu'à ce qu'elle soit lisse et élastique. Laisser lever au double du volume. Façonner en boules, mettre sur une tôle beurrée, laisser lever de nouveau et cuire à 425° 5 minutes. Réduire la chaleur à 375° et cuire 10 minutes de plus. Au sortir du four, couvrir de glace simple.

Glace simple :

1 tasse de sucre à glacer, 1 cuillerée à thé de jus de citron, assez de lait pour faire une glace assez consistante tout en étant coulante.

•

LA GUIMAUVE ROSE

2 tasses de sucre
½ tasse de sirop de maïs
½ tasse d'eau chaude
4 cuillerées à table de gélatine
4 cuillerées à table d'eau froide
1 blanc d'œuf bien battu.
1 cuillerée à thé de vanille
1 cuillerée à table de fécule de maïs

Faire un sirop avec le sucre, le sirop et l'eau et cuire jusu'à 240°. Retirer du feu, ajouter la gélatine gonflée dans l'eau froide, colorer le sirop en rose. Battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit mousseux. Ajouter les blancs d'œufs et continuer de battre jusqu'à ce que ce soit bien épais. Ajouter vanille et fécule de maïs. Verser dans un moule saupoudré de sucre à glacer et laisser prendre. Couper en carrés.

•

LE SUCRE À LA CRÈME

2 tasses de sucre
1 tasse de sirop d'érable
1 tasse de crème
1 tasse de noix

Cuire le tout à 238° et travailler comme du fondant.

•

Le menu d'un bon dîner

SOUPE BRUNOISE

1½ pinte de consommé
½ tasse de céleri
½ tasse de poireaux
½ tasse de navets
½ tasse de carottes

Tailler tous les légumes en petits dés et les faire cuire dans l'eau bouillantes salée. Couler et réserver l'eau de cuisson pour diluer le consommé de façon à obtenir 1½ pinte de bouillon pour la quantité de légumes mentionnés.

•

BIFTECK À LA MAÎTRE D'HÔTEL

1 bifteck dans le filet
1¼ pouce d'épaisseur
1 cuillerée à table de beurre fondu
1 cuillerée à table de persil frais
2 cuillerées à table de jus de citron

Faire chauffer le four 5 minutes environ. Parer le bifteck et le placer sur le gril bien chaud. Au bout de 5 minutes, le tourner et le faire cuire de l'autre côté. Saler et poivrer. Mettre le bifteck dans un plat chaud, disposer dessus les noisettes de beurre manié avec le persil et le jus de citron.

•

MOUSSE À L'ORANGE

1½ cuillerée à table de gélatine
⅓ de tasse d'eau froide
⅓ de tasse d'eau bouillante
1 tasse de sucre
3 cuillerées à table de jus de citron
1 tasse de jus et de pulpe d'orange
3 blancs d'œufs
2 tasses de crème

Tremper la gélatine à l'eau froide 5 minutes, ajouter l'eau bouillante, le sucre, le jus de citron et d'orange. Refroidir ce mélange. Quand il commence à prendre, le battre avec le moulin à battre les œufs jusqu'à ce qu'il mousse. Ajouter les blancs et la crème battus. Garnir un moule avec des sections d'orange, y déposer la mousse et faire prendre au frais.

•

GÂTEAU AU GINGEMBRE

¼ de tasse de crème ou de lait
½ tasse de beurre
½ tasse de mélasse
¼ de cuillerée à thé de bicarbonate de soude
½ tasse de cassonade
1½ tasse de farine
1 cuillerée à table de gingembre
1 cuillerée à thé de clou
1 cuillerée à thé d'épices mêlées
2 œufs

Faire chauffer la crème ou le lait et y ajouter le beurre coupé en petits morceaux. Laisser fondre la mélasse à laquelle le soda aura été ajouté, puis la cassonade. Battre les jaunes d'œufs dans le mélange et y ajouter la farine, et battre 5 minutes. En dernier lieu les blancs battus et cuire dans des petits moules à muffins à 400° degrés.

•

CONSOMMÉ MIMOSA

1 pinte de bon consommé, 1 cuillerée à table de tapioca pulvérisé, 1 jaune d'œuf. Faire chauffer le consommé, ajouter le tapioca, laisser cuire une dizaine de minutes et saupoudrer de jaune d'œuf cuir dur avec quelques petites touffes de persil.

•

PETITES MOUSSES DE POULET AUX CHAMPIGNONS

1 tasse de blanc de poulet cru
½ tasse de sauce Béchamelle épaisse
¼ tasse de crème épaisse
2 œufs, sel et poivre
2 cuillerées à table de beurre

Ecraser finement le blanc de poulet déjà haché au mortier ou avec un pilon de bois, ajouter la sauce et la crème puis les œufs, l'un après l'autre en battant bien. Verser cet appareil dans de petits moules beurrés et cuire au four modéré 350°. Ces petits moules doivent être placés dans un plat d'eau chaude. Démouler au sortir du four et déposer sur de petites tartelettes garnies de champignons sautés au beurre, couvrir d'une sauce au fromage, saupoudrer de fromage râpé et passer rapidement à four chaud juste pour faire gratiner le fromage.

•

CHAMPIGNONS SAUTÉS AU BEURRE

Laver des champignons et les couper en tranches minces ; n'utiliser que les têtes. Faire sauter au beurre 8 à 10 minutes. Mettre dans de petites tartelettes de pâte brisée fine.

•

SAUCE AU FROMAGE

2 cuillerées à table de farine
1 tasse de lait
Sel et poivre
¼ tasse de fromage râpé

Faire fondre le beurre doucement sans laisser brunir ; ajouter la farine, brasser jusqu'à ce que le tout soit bien crémeux puis mouiller avec le lait froid. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner, retirer du feu et ajouter le fromage qui fondra dans la sauce chaude.

•

CAROTTES GLACÉES AUX PETITS POIS

Prendre des grosses carottes et les tailler en tronçons de 3 pouces. Les faire cuire jusqu'à ce que tendres mais bien fermes dans l'eau bouillante salée. Les séparer en deux sur la longueur et les creuser c'est-à-dire enlever le cœur. Remplir de petits pois verts sautés au beurre.

CETTE SOUPE EST PRESQUE UN REPAS COMPLET !

Et les appétits robustes trouvent cette soupe aux 15 légumes aussi bonne au goût qu'elle est nourrissante et fortifiante.

A l'heure du souper, quand tout votre monde revient affamé à la maison, servez, comme pièce de résistance, une bonne Soupe aux Légumes Campbell.

" ÇA, C'EST DE LA SOUPE ! "

Voyez avec quel sourire le papa attaque sa soupe Campbell ! C'est à la table de famille, quand l'appétit de tous est bien ouvert et qu'on a tout le temps voulu pour le calmer, qu'on se rend le mieux compte de la valeur d'un plat.

Nos bonnes ménagères canadiennes servent, le plus souvent possible, cette soupe délicieuse parce qu'elles savent d'expérience que c'est celle-là que préfère leur famille. Cette soupe, disent-elles, avec son riche bouillon de bœuf et ses quinze différents légumes de jardin, constitue presque un repas complet.

Vous ne pourriez vous-même acheter de meilleurs légumes, et les chefs Campbell préparent la soupe comme *vous* le feriez à la maison — pour lui donner ce goût de chez soi qui plaît à tous.

" C'EST LA SOUPE QUE PREFERE TOUTE MA FAMILLE "

Les mamans d'enfants qui grandissent se communiquent l'une à l'autre tout le bien qu'elles pensent de la Soupe aux Légumes Campbell. C'est à leur avis le plat le plus nourrissant et le moins lourd : celui qui donne aux enfants le plus d'énergie pour le travail et les jeux ; celui enfin qu'ils aiment le mieux et qui leur procure tous les exceptionnels avantages des bons légumes.

Combien souvent servez-vous *chez vous* de la Soupe aux Légumes Campbell ? Si vous le faites *très* souvent, vous savez que ce plat est chaque fois accueilli avec le même plaisir.

Pourquoi n'en pas faire la pièce de résistance de votre souper de demain—selon le menu indiqué ci-dessous ? Un repas qui requiert le minimum de temps — un plat qui remporte les suffrages de toute la maisonnée et qui fait dire à tous :

" SA VUE SEULE NOUS MET EN APPETIT ! "

Un bon repas basé sur la soupe

Soupe aux légumes
Salade d'œufs tranchés, tomates et rondelles de piment vert, sur laitue
Poires en conserve
Pain de gingembre Café

VERIFIEZ L'ETIQUETTE ROUGE-ET-BLANCHE

SOUPE AUX LÉGUMES Campbell's

PRÉPARÉE AU CANADA PAR LA CAMPBELL SOUP COMPANY LTD., NEW TORONTO, ONTARIO

Le Poisson est tout indiqué pour les Jours d'Eté

Pain de poisson

1 livre (2 tasses) de poisson en lamelles
2 tasses de chapelure molle (plutôt fine)
2 oeufs, battus
¾ de tasse de lait
⅛ de cuillerée à thé de poivre
½ cuil à thé de sel—certains poissons en exigent plus
1 cuillerée à soupe d'oignon haché fin ou de jus d'oignon
1 cuillerée à thé de jus de citron.

Enlever la peau du poisson, broyer les os mous et employer avec l'huile et le poisson lamellé. Mélanger tous les ingrédients et mettre dans un moule graissé, parsemer de beurre et laisser cuire dans un four modéré (350° F.) pendant ¾ d'heure ou jusqu'à ce que le pain soit ferme et doré. Refroidir au réfrigérateur et servir. Suffit pour 8.

APRÈS une journée chaude et humide . . . quand vos gens vous arrivent las et sans appétit . . . servez un souper de poisson et vous verrez que l'appétit vient en mangeant.

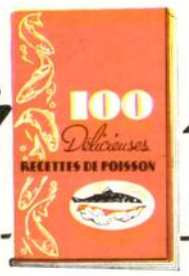
Sous forme de salade . . . avec légumes frais . . . nos poissons, mollusques et crustacés canadiens sont vraiment délicieux!

Ils sont d'ailleurs fort nourrissants . . . et merveilleux pour les enfants. Les petits aiment le changement . . . ils apprécient les nouveaux mets fascinants dont la préparation est si facile . . . ces collations ou sandwiches de poisson pour les pique-niques. Vous vous demanderez dans le monde où ils prennent leur appétit!

Vous pouvez préparer une infinie variété des recettes d'été fort appétissantes avec nos poissons, mollusques et crustacés canadiens dont il existe plus de 60 sortes comestibles. Servez-en souvent . . . car la famille aime vraiment le poisson!

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.

—le poisson au menu du jour



Mesdames!

DEMANDEZ LA BROCHURE GRATUITE

91

Ministère des Pêcheries, Ottawa.

Veuillez m'envoyer votre brochure de 52 pages intitulée "100 Délicieuses Recettes de Poisson".

Nom.....
(Veuillez écrire lisiblement)

Adresse.....

NM10F

.....

(Suite de la page 17)

il ne l'eût pas fait le cœur tranquille avant de savoir sa fille bien installée à Bellême. Il n'avait pas voulu, cependant. l'y accompagner, par une dernière et subtile ruse stratégique. Peut-être pour laisser plus de liberté à la surprise émue de cette petite amazone moderne devant le chant magique de la nature qu'il comptait comme le meilleur atout dans son jeu ? Peut-être pour éviter les ultimes attendrissement ? Et Micheline roulait au volant de sa petite voiture dont il n'avait pas voulu qu'elle se séparât, seul luxe emporté par la jeune fille, avec son nécessaire précieux et ses toilettes sportives, nettes, mais du plus grand faiseur parisien.

— Montagne-au-Perche, lut-elle sur une plaque généreuse offerte par une fabrique de pneus anti-dérapants. Nous approchons, ma bonne petite, plus que deux ou trois bonnes côtes à avaler. Allons, du courage !

Elle avait l'habitude d'abmonester, ainsi qu'une personne ou un animal familier, la petite voiture nerveuse si souple. Pour elle, c'était une vraie société et elle avait bondi de joie lorsque son père lui avait affirmé qu'elle pouvait la garder sans scrupules, même si la ruine définitive arrivait, puisqu'elle avait toujours été comptée comme un objet appartenant personnellement à la jeune fille, tel un bijou ou une robe. Depuis le départ, Micheline lui parlait tout bas, lui confiant sa désespérance, son inquiétude concernant son père . . . l'espèce d'attente hostile, raidie, qu'elle éprouvait vis-à-vis de leur nouveau gîte.

Bellême, ce Bellême inconnu lui apparaissait comme un désert presque aussi effrayant qu'Atacama ! Pas de théâtre, pas de patinage, pas de couturier . . . pas d'expositions, pas de thé, pas de conférences . . . et deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf habitants !

Tout cela assaisonné à la sauce Tante Valentine . . .

De celle-ci, Micheline ne connaissait que des photos rares et pâlies, où elle était représentée comme une vieille dame avant l'âge . . . vêtue de noir à col montant, engoncée en d'invraisemblables empiècements à guipures, les cheveux ramassés dans un chignon préhistorique, les traits figés « dépersonnalisés » en quelque sorte par une expresion anodine.

Elle songeait à « Ces dames aux chapeaux verts » et tremblait de peur et de rire.

— Il doit y avoir de petits paillassons individuels, comme papa me le racontait jadis, pour se promener d'une pièce à l'autre sans salir le parquet . . . il doit . . .

Soudain, elle fut distraite de sa rêverie par une impression de fraîcheur surprenante par ce bel après-midi de mai. Elle leva les yeux et s'aperçut qu'après un val tout embroussaillé de buissons d'Espagne en fleurs comme des grappes d'or, elle venait d'entrer dans la forêt.

La route, qui de Mortagne conduît à Bellême, s'encassait soudain entre les arbres séculaires aux troncs élancés et tremblants, tandis que, très haut par-dessus les têtes, les branches enlacées formaient une voûte de verdure toute neuve.

Frênes et bouleaux se mariaient en une agréable charmille, faisaient la forêt non pas robutante et inquiète, mais toute de douceur et gentillesse. Surprise, au lieu de rêvasser au volant, Micheline se distrayait à cet aspect nouveau pour elle. Elle sourit devant une côte plus haute, plus raide que toutes les autres qui, là-haut, barrait la vue.

— Allons, hop ! ma petite Pimpin ; c'est peut-être la dernière ?

Comme si ce pouvait jamais être la dernière dans ce pays tortueux et montueux où on ne peut se flatter de cheminer plus de dix minutes en terrain plat ?

Et lorsque, d'un élan, la petite voiture eut avalé la côte, quand elle commença à la digérer en une descente quasi rapide, ce fut brusquement, après une nouvelle trouée encombrée de genêts et de buissons d'Espagne . . . les sapins !

Les sapins de la forêt de Bellême, qui, accompagnant la route de leur grande ombre majestueuse et nordique, furent plantés, affirment certains, au temps de Louis XIV, lorsque le Roi venait prendre les eaux à la fontaine de la Herse . . .

De ce passé fastueux et peut-être légendaire, ils gardent une majesté, une grandeur émouvante et sublime Micheline, toute surprise, la ressentit vaguement à travers sa couche de modernisme et s'en étonna.

— Des sapins, j'en ai vu d'autres, bien d'autres . . . Qu'ont donc ceux-ci de particulier ? . . . L'âge les grille déjà un peu au bout des branches . .

Oui, l'âge les grille déjà et pourtant quelle muraille ils dressent le long de cette route soudain plus recueillie et sévère . . .

Lorsqu'elle les quitta, Micheline regretta l'impression ressentie. Elle se promit de venir les revoir ; mais, déjà, c'était l'accompagnement plus intime, plus amical des chênes et des bouleaux aux longs fûts blancs . . . L'enchantement des sous-bois mauves comme sur une toile futuriste . . . et puis, après un passage à niveau qui avait l'air d'un joujou, dans une éclaircie brusque, la fin de la forêt et, sur la gauche, campée sur la colline séculaire, Bellême, émergeant toute fière d'un moutonnement de verdure avec cette allure dominatrice et bien assise des antiques forteresses médiévales.

Le soleil, en déclinant déjà sur la forêt, la touchait directement de son pinceau d'or enchanteur. Il dorait le clocher qui la dominait. peignait de rose les toits des maisons basses serrées à son ombre, enjolivait précieusement le val sur lequel sa silhouette se découpait.

Et cette vision lumineuse est si saisissante à cette heure de repos et de calme, au sortir de la forêt assombrie, que rarement un voyageur y résiste.

M. Brunot avait eu raison de compter sur elle. Vue pour la première fois dans le soleil couchant, avec cette majesté accueillante de cité forte, elle donnait, la ville endormie sur ses fastes désuets, l'impression de réconfort. de protection qu'allaient jadis chercher, à l'ombre de ses remparts, les serfs terrifiés par l'approche de l'ennemi.

Immobilisant la voiture pour jouir du spectacle, Micheline eut cette courte espérance :

— Je serai peut-être heureuse, là-haut !

En elle, une voix inconnue chantait : « Peut-être ! »

Elle pressa à nouveau sur l'accélérateur : mais doucement.

Et elle tentait d'analyser, de dénombrer les charmes du tableau offert à ses yeux. Là-haut, sur la colline. à quelques trois cents pieds, la ville aux maisons aujourd'hui sans style et sans beauté, s'éployait encore avec toute la majesté de son passé prestigieux qui fit d'elle la capitale du Perche, et, dont elle ne garde hélas, que quelques pans de remparts, un donjon, un clocher et une vieille chapelle . . . Elle s'allongeait, s'étirait avec une grâce presque alanguie vers une route qui, de l'autre côté abordait sa crête, et, Micheline s'étonna.

— Mais c'est beaucoup plus grand que je ne l'aurais cru . . .

Tout de suite, au-dessous d'elle, commençait les pâturages, fameux herbages percherons dont l'émeraude semble presque irréelle sous les touches de soleil allumant une étincelle à chaque pointe d'herbe . . Puis, c'était à mi-côté la couronne verdoyante d'un ancien chemin de ronde cheminant entre les platanes. Plus bas, au creux de la vallée, des peupliers effilés accompagnaient le cours d'une petite rivière. Et, il y avait, montant vers la ville, une route blonde sous son dôme de tilleuls frissonnants . . .

Micheline y engagea sa voiture. Elle allait doucement, maintenant. Un charme descendait, de ce soir parfumé, sur elle.

Elle franchit la rivière minuscule au lieu d'un vieux moulin encadré de longs peupliers tremblants, puis un autre, passage à niveau tout enchevêtré de roses . . .

La montée semblait de celles qui conduisent à des lieux célestes. Quand elle arriva à mi-côté soudain, entre des arbres espacés, elle aperçut, sur sa gauche, la vallée que bouchait au loin la grande ombre de la forêt. Mais, tout contre sa lisière, sur l'éminence qui relevait fièrement les bruyères à cet endroit, tout encadré de pins, un petit château, tout rose des lueurs du couchant, se profilait, adorable et fier, Micheline sourit.

— Ce doit être le château de la Belle au Bois Dormant . . . A moins que ce ne soit celui de l'enchanteur Bah ! qu'importe, il a sûrement un autre nom ; mais, pour moi, il restera toujours le « Château Rose » !

Elle ne vit pas une voiture puissante et silencieuse qui débouchait du carrefour situé en haut de la côte. Mais son conducteur la vit, lui. Et le visage du jeune homme exprima une telle surprise, il eut un tel sursaut d'étonnement en reconnaissant sur cette route cette blondeur, ce sourire . . . que perdant la direction un moment, il vint positivement se jeter sur elle !

Le choc fut léger grâce à l'allure modérée de Micheline. Il envoya simplement les deux véhicules chacun sur un talus où l'herbe ouata la secousse, enlisa les pneus dans la boue grasse de ce printemps normand.

Saisie par cet accrochage imprévu, elle revint de sa surprise comme un buste mince, un visage pâli, émergeaient de l'autre voiture. Ensemble ils se questionnèrent :

— Pas de mal ?

Et Micheline se mit à rire. Elle riait naturellement, comme roucoulent les colombes et son sourire, dans ce soir printanier, avait la douceur d'un chant ailé. Le jeune homme en parut surpris. Ses yeux, anxieux tout à l'heure, s'adoucirent.

— Je suis heureux, mademoiselle. de voir que ce stupide accident, dont je suis cause, n'a pas de conséquences graves pour vous . . .

— Mais pas du tout, protesta Micheline, c'est de ma faute ! On n'a pas idée de conduire en tournant la tête ! Seulement, voyez-vous, le vrai coupable c'est l'amour de petit château que je viens de découvrir là-bas. caché dans les pins !

Une lueur de plaisir et d'étonnement courut sur le visage assez froid de l'automobiliste.

— Alors, c'est bien moi le responsable décidément, puisque je suis le propriétaire de cette maison.

Micheline ouvrit de grands yeux pour mieux le voir. Vrai ! Ce n'était pas ainsi qu'elle imaginait la Belle au Bois . . . Et elle repartit à rire.

— Vraiment ? Eh bien ! monsieur, vous êtes un heureux mortel !

Déconcerté par ce rire, il la regardait sans rien dire.

Décidément, il avait le regard insistant cet inconnu . . . Micheline proposa, pour rompre le silence :

— Avez-vous besoin d'un coup de main, ou d'un coup d'épaule pour désembourber votre voiture ?

Et comme il protestait d'un geste, toujours absorbé dans sa contemplation :

— Oh ! je suis solide, vous savez !

Un glacial sourire courut sur les lèvres dédaigneuses du jeune homme.

— Je n'en doute pas, mademoiselle Aujourd'hui, les jeunes filles ont su remplacer par des muscles solides et des biceps d'athlète la grâce plus tendre de leurs mères . . . Mais je suffirai seul !

Elle hocha la tête d'un petit air vexé et digne :

— Parfait ! Alors, bonsoir, monsieur.

D'un bond elle était au volant, pressait sur l'accélérateur ; mais la petite voiture, enlisée, ne bougeait pas.

Et ce fut le jeune automobiliste qui s'approcha de la portière avec empressement et ironie.

— Vous ne connaissez pas nos terres percheronnes ? . . . Jamais elle en partira comme cela ! Voulez-vous me laisser faire ?

— Mais c'est inutile, fit-elle horriblement vexée. Je suffirai bien seule.

Et parce qu'elle répétait ses propres paroles, elle ne put s'empêcher de se remettre à rire.

— Décidément vous êtes gaie, mademoiselle ? fit-il d'un air de blâme un peu méprisant.

De plus en plus vexée, elle riposta en le regardant de travers :

— Ma foi, monsieur, je suis peut-être de l'avis du philosophe. Il vaut mieux se hâter de rire des choses . . .

— De peur d'être obligé d'en pleurer . . . acheva-t-il. Mais à votre âge on n'a pas souvent l'occasion de pleurer.

On eut dit qu'une interrogation pasait dans son regard. Micheline ne la vit pas, car soudain le sourire pervenche s'était noyé dans une buée chaude. Mais courageusement, elle baissa les paupières sur cet aveu de détresse.

— Bah ! dit-elle tout bas. Sait-on jamais !

Et elle appuya de nouveau sur l accélérateur avec une telle violence que, subitement, d'un sursaut, la petite voiture s'enleva, s'arracha de l'étreinte de boue, fila sous le nez ahuri du jeune homme qu'elle avait manqué renverser à terre.

Il fronça les sourcils :

— Décidément, je ne m'étais pas trompé, une insouciante péronnelle ! Mais quelle rencontre surprenante, vraiment ! Je ne m'attendais pas à la revoir jamais ; mais surtout sur cette route ! Où peut-elle bien aller ?

Un instant il s'occupa à reconstituer le visage et la silhouette reconnus sans hésitation. Mais il dut constater avec regret qu'il ne parvenait à fixer dans son souvenir que l'éclat éblouissant d'un sourire au ton de pervenche humide parmi l'éclat ambré de boucles d'or.

Il claqua des doigts, agacé :

— Décidément, cette petite a quelque chose d'insaisissable, à part son sourire obsédant . . .

Puis, une minute plus tard, agacé encore :

— Qu'est-ce que cela peut me faire d'ailleurs ? Je ne la reverrai sans doute jamais . . . Elle traverse le pays par hasard.

Il ne se doutait guère que, juste à ce moment-là. Micheline, arrêtant sa petite voiture trois cents pieds plus loin, devant une des vieilles maisons de la rue d'Alençon, sonnait à la

porte de tante Valentine en songeant :

— Je suis bien fâchée que le Château Rouge appartienne à un ours pareil ! C'est vraiment dommage !

Chapitre V

« Mon cher papa,

" Tu as raison, tu as raison ! Tu as toujours cent fois raison ! Depuis deux jours que j'habite la vieille maison de la rue d'Alençon, je comprends mieux ton intention en me faisant venir ici, et, je l'admire ! Certes, j'y apprendrai la patience des longues attentes . . . Tante Valentine ne m'a-t-elle pas confié hier que, si elle était restée fille, c'était pour attendre le retour d'un fiancé parti il y a quelque trente ans vers les lointains pays de l'or ? Papa, tu savais cela, sans doute ? Et tu as pensé que cette bonne tante saurait me prêcher d'exemple la résignation ? Seulement, seulement, papa, es-tu certain que la résignation fidèle s'habille de serge verdâtre et de lustrine ? Je voudrais bien, moi, que d'ici ton retour mon stock de robes de chez « Martial et Armand » ne soit pas épuisé ! Mais cela c'est un détail ! J'aime tante Valentine ; mais oui, je l'aime déjà parce que nous avons de commun une grande tendresse : Toi ! Quelle aînée elle a dû être pendant vos jeux d'enfance ! On la sent si maternellement attendrie à ton sujet ! Sais-tu qu'en parlant de toi elle dit encore parfois en s'oubliant : « Le Petit ! ». Vite, elle se reprend avec une rougeur de petite fille prise en faute sur son doux visage fané. Mais je suis sûre, moi, que c'est ainsi qu'elle te nomme toujours dans son cœur, quand elle converse avec elle-même ! Ce que je ne comprends pas, ce que je voudrais savoir . . . c'est pourquoi une sœur si tendrement attachée a pu se résigner à vivre loin de toi. Pourquoi elle ne t'a pas suivi à Paris. Pourquoi tu ne l'y as pas appelée ? Ne réponds pas, petit père, si je suis indiscrète . . . Le pays me semble positivement admirable · Il y a loin de tout ce que je connaissais, grandeur sauvage de la Bretagne, platitude des plages normandes, farouche isolement des pics savoyards, mondanité bleue de la côte d'azur, à cette douceur molle et reposante, à ce charme unique de la campagne percheronne, à la magie de la forêt, « ta » forêt ! Et encore je la connais mal ! Pour le premier jour j'ai dû suivre tante Valentine dans ses multiples visites en ville . . . Tu vois la corvée ? Mais c'est si simple de l'accomplir de bonne grâce ! La pauvre tante rayonne de m'exhiber aux notabilités de l'endroit. Et je n'ai guère eu le temps de revoir la forêt depuis ma traversée d'arrivée. T'ai-je dit hier que j'avais aperçu un ravissant petit château rose que tu dois bien connaître ! Il paraît, tante Valentine l'affirme avec le positivisme des gens sérieux, qu'il porte un autre nom ; mais je n'en veux pas, je le rejette. Pour moi il restera toujours le château rose des contes de fée et des enchantements . . . Papa ! Je pense que c'est dans deux jours que tu pars . . . et nous allons être si longtemps sans nouvelles l'un de l'autre ! Je te ferai passer un radio et ne m'oublie pas à chaque escale ! Malheureusement elles ne sont pas nombreuses . . . ni les courriers ! Mais, comme je ne veux pas me sentir séparée de toi, tous les soirs je griffonnerai le compte rendu de ma journée. Des pages, ou seulement quelques lignes, et je t'enverrai ainsi, à chaque paquebot, un vrai journal de ma vie. »

Pauvre Micheline ! Des pages, avait-elle dit ? Bientôt elle devait s'apercevoir que deux lignes eussent suffi à résumer l'essentiel de sa vie bellémoise :

« Fait aujourd'hui la même chose qu'hier! Aidé tante Valentine au ménage, à la couture . . . Je pense à toi et je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie . . . »

Mais pour rien au monde la courageuse petite n'eût fait à son père la décourageante confidence.

Non, non, il valait mieux mentir. Il *fallait* mentir et son journal fut bientôt un tissu de mensonges merveilleux où la petite contait, en l'enjolivant encore, tout ce que son cœur en déroute eût souhaité trouver dans un pays de rêve . . .

« Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui fait la vie ici et le temps passe relativement vite. Tout le monde est charmant pour moi et m'accueille à bras ouverts. Deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf paires de bras, tu te rends compte, papa ? Il y a presque de quoi perdre la tête . . . »

Hélas ! autour d'elle le bruit avait transpiré de l'étrange position de son père. On la regardait plutôt de travers. On en voulait à Brunot, cet enfant du pays qui, après avoir porté au faîte de la fortune le nom d'un Bellémois, allait peut-être le traîner sur *les bancs d'infamie* . . .

« Ta forêt est une merveille, c'est ma grande, ma meilleure amie, vois-tu . . . »

Pourquoi ne pouvait-elle dire « Mon unique amie » ! ce qui était vrai ? Personne ici n'avait su lui témoigner cette indulgence compréhensive, cette affectueuse sollicitude que, nettement, elle sentait sourdre des sous-bois odorants. Là seulement elle se sentait redevenir elle-même, exubérante et tendre. Là seulement elle osait pleurer ! Ah ! Que de larmes avaient connues les troncs lisses des bouleaux compatissants pendant ces terribles premiers jours où, n'ayant pas encore percé la rude écorce provinciale pour découvrir le cœur plein de sève vivifiante, elle se sentait dessécher, faute d'une rosée de tendresse !

Elle s'y enfuyait des heures entières, revenait apaisée, détendue, les nerfs mieux équilibrés, pour s'entendre invariablement demander par la voix pleine d'inquiétude de tante Valentine :

— Comme tu es restée longtemps ! J'espère que tu n'as pas fait de mauvaise rencontres, mon enfant ?

Quelquefois Micheline riait :

— Si, tantine, j'ai rencontré le loup ! Celui de l'histoire qui croque les petites filles . . . seulement je me suis mise en travers et il n'a pas pu m'avaler !

La vieille demoiselle poignait les mains sur son tricot éternel.

— Comment peux-tu plaisanter de choses pareilles ? En forêt on peut toujours craindre . . .

La forêt restait pour ces petites gens de la ville la grande épouvante, la ligne d'ombre qui barre l'horizon, d'où jadis montaient les loups, les malandrins et les orages. Micheline s'en étonnait ; mais très vite, docilement, elle s'asseyait devant tante Valentine avec, entre elles, la chaise aux raccommodages sur laquelle s'amoncelaient des lainages hétéroclites, des couleurs passées, qu'on ne mettrait jamais, autrement que sur les planches de la grande armoire du premier étage ; mais qu'il fallait repriser d'urgence pour l'honneur d'une maison bien tenue !

Cette morne grisaille dura presque une semaine ; mais le jeudi, pour la première fois, Micheline put permettre à sa plume d'être sincère :

« 17 mai, jeudi. — Papa . . . Jour de marché ! Ici, c'est de bon ton d'aller faire le marché soi-même s'il t'en souvient. On prend des gants, un chapeau, un air de dignité triste, et on s'en va flairer du beurre, tâter des pommes, palper des volailles !

« Les volailles ! Vois-tu ça, c'est mon cauchemar ! Invariablement, tante me les confie après les avoir soupesées d'un air circonspect. Elle me les tend, attachées par leurs pattes souillées.

« Vingt-six francs ? Hein, petite ! Qu'en penses-tu ?

« Ce que j'en pense ? C'est que je vais les lâcher sûrement ! J'en ai peur, moi qui ne crains rien ! Et les misérables le sentent. Elles devinent mon infériorité, alors elles en profitent, elles se rebiffent et elles choisissent le moment où tante marchande une livre de lotte — que je soupçonne être du vulgaire serpent de mer — pour se redresser sournoisement et me piquer rudement les doigts.

« Saisie, je lâche le paquet qui se détache et redevient deux belles poules en quête de liberté !

« Je crie ! Tante se lamente . . .

« — Cette petite ! Cette petite ! Ça ne sait seulement pas tenir des volailles . . . Comprends-moi, on glisse l'index entre les deux, on serre . . .

« Mais je trouve plus urgent de courir après les fugitives. Elles ont juré de me faire mourir ! Je bouscule des paniers, je pousse des fermiers, j'écrase des pieds, je manque m'éborgner sur des parapluies « aiguille » qu'on tient sous le bras . . . Mes poules fuient toujours. J'ai beau les appeler, faire ma voix douce, mes gestes engageants . . . Comme cela a le caractère difficile une poule ! Rien à faire par persuasion . . . Essayons de la ruse. Je feins la désinvolture, je regarde ailleurs et j'exécute un mouvement tournant qui m'amène derrière l'étal sous lequel une des fugitives se blottit. Alors je me baisse et je tends brusquement les bras. Mais la terrible bête m'a compris et recule en battant des ailes avec une rapidité qui me déconcerte. Elle va donner du dos dans le bas du pantalon d'un acheteur immobile de l'autre côté de l'étal.

« Je hurle :

« — Attrapez-la ! Vite, vite !

« L'interpellé se baisse, saisi, et j'aperçois sa tête. Tiens ! C'est le propriétaire du château rose ! Il tombe bien ! Et je réitère mon injonction, tandis qu'il roule des yeux effarés de surprise à me retrouver là, accroupie entre deux tréteaux qui supportent des salades.

« — Attrapez-la !

« Je ne jure pas qu'il comprend très bien ! Mais comme la poule se jette positivement dans ses bras, il les referme et serre, serre sur son bel imperméable beige, le paquet de plumes hérissées :

« — Attention ! Vous allez l'étouffer !

« Décidément, il a l'air idiot de surprise. Pourquoi me regarde-t-il ainsi comme si j'étais la dernière personne qu'il se fût attendu à rencontrer ici ?

« Nous sommes toujours sous l'étal et il faut les supplications de la marchande pour me rendre à un plus juste sentiment des convenances.

« — Mademoiselle, je vous en prie . . . ma clientèle réclame !

« — Evidemment nous la gênons, cette brave femme ! Je me redresse un peu rouge, sûrement ébouriffée, les gants boueux, et je ris en me retrouvant à côté du sauveteur de ma poule qui la tient solidement par les pattes maintenant.

« Il est joliment chic, ce garçon ! Je ne sais pourquoi sa silhouette racée me rappelle vaguement quelqu'un ? J'ai dû le rencontrer jadis . . . je ne sais où ! Peut-être croit-il aussi me reconnaître, car il murmure, perdant son air froid habituel :

« — Quel hasard ! Quelle étrange coïncidence !

« Je souris :

« — Mais non, ce n'est pas une coïncidence extraordinaire, puisque tous les deux nous demeurons dans le pays !

« Il semble saisi :

« — Comment ? Mais alors ? Vous êtes donc « d'ici », mademoiselle ?

« — D'ici, pas tout à fait . . . J'y suis de passage . . mettons en vacances . . .

« Il respire, rasséréné, et serre toujours la poule :

« — Ah ! bon ! Je me disais aussi . . . il m'avait bien semblé vous reconnaître . .

« — Mais oui, c'est bien moi que vous avez tamponné la semaine dernière sur la route ! J'arrivais justement . . .

« Et j'ajoute, plein d'une humilité souriante :

« — Ce jour-là j'ai fait fi de votre aide ; mais aujourd'hui, j'ai été bien aise de la trouver ! Je vous remercie, monsieur, sans vous je perdais les deux poules de ma tante ! Et vraiment, une suffit largement !

« Un sourire glisse sur le visage froid et impassible :

« — Voulez-vous que nous la cherchions ensemble ?

« Mais, subitement, j'avise la tenue extrêmement élégante de mon automobiliste. La poule numéro un a déjà souillé de ses ailes boueuses le bel imperméable clair, de ses pattes les gants de peccari . . . c'est assez de dégâts comme cela. Je confie, navrée :

« — Ces bêtes ne m'aiment pas ! Elles me fuient . . .

« — Et vous ? demande-t-il moqueur.

« — Oh ! moi, je les préfère à la casserole, sans contredit !

« Et je tends la main sans conviction :

« — Il faut tout de même que je vous débarrasse.

« Mais mon homme chic ne semble pas gêné de sa poule sur ce marché extraordinaire où le célèbre romancier Martin du Gard n'hésite pas lui-même à se promener un panier au bras pour faire ses emplettes. Et il me propose aimablement :

« — Puisque vous ne savez pas les tenir, voulez-vous me permettre de la déposer dans votre voiture ?

« — C'est que je n'ai pas de voiture ! Nous habitons dans la ville même, une des vieilles maisons de la rue d'Alençon . . . Je suis venue à pied et il n'y a que pour cinq minutes. Je tâcherai de la serrer davantage d'ici là . . .

« Mais il ne semble pas disposé à me la rendre. Paisiblement, il se met à marcher à mes côtés.

« — Conduisez-moi. Je la remettrai à votre cuisinière . . .

« Evidemment, il veut savoir où je demeure. Pas très correct peut-être, surtout pour une ville de province, notre façon de faire connaissance ? Mais, bah ! Nous sommes de Paris tous les deux, cela s'entend à son accent. Bien des choses sont permises à des « pays » et je souris en marchant près de lui. Et puis, je suis tellement soulagée de ne pas avoir à porter la poule !

« Le chemin est si court de la place de l'église à notre maison que nous n'avons pas échangé trois paroles lorsque tante nous rejoint devant la porte cloutée de fer. Elle s'empresse de débarrasser mon compagnon qui, devenu glacial et distant, s'excuse, se démène :

« — Monsieur, que de remerciements ! Présentez tous mes meilleurs souvenirs à Mme votre mère, et vraiment, excusez-nous ! Cette petite est d'une maladresse, d'un sans-gêne... C'est inimaginable...

« Et dans le vestibule où elle me pousse avec son parapluie, comme une épée dans les reins, tante m'inonde sous un déluge de reproches.

« — C'est insensé,, inouï !... Et sais-tu à qui tu fais porter une poule, petite malheureuse, le sais-tu ?

« Mon ignorance se lit sur mon visage. Alors, tante Valentine déclame avec un grand geste qui affole la malheureuse poule dont les ailes battent :

« — A une des gloires du barreau de Paris, mon enfant ! Au célèbre avocat Aveline... Tu le connais bien, quand ça ne serait que de nom ? Un multimillionnaire, et dont la mère est justement propriétaire de ton fameux château rose...

« Crois-tu que c'est drôle, la vie, papa ?... Un avocat parisien, bien connu certes, séjourne dans mon château de la Belle au Bois Dormant ! C'est égal, depuis que je le connais mieux, je ne trouve plus ours, du tout, le propriétaire du château rose! Il est même plutôt gentil. »

Chapitre VI

TANTINE, tu connais beaucoup Mme Aveline, la mère de mon avocat ?

Tante Valentine s'agite sur sa chaise en tapisserie au dossier droit si incommode :

— D'abord, ce n'est pas « ton » avocat. En voilà des manières ! Ces petites filles ! Et pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que... pour remercier de la complaisance du fils, on aurait pu lui envoyer quelques roses du jardin, il me semble ?

— Parce que... reprend tante Valentine en se moquant, tu grilles tout simplement d'envie de voir de près ton Château Rose, et que tu sauterais sur l'occasion avec joie, n'est-ce pas?

Micheline est franche, si franche qu'elle ne cherche pas à protester.

— Peut-être.

— Eh bien ! mon petit, c'est impossible !

— Tante Valentine rajuste sur son nez ses lunettes d'un petit geste comme s'il lui fallait voir plus clair. Et elle répète d'un ton sans réplique :

— Impossible ! D'abord, ces gens-là n'ont nullement besoin de nos roses. Ils en ont dans leurs serres qui feraient pâlir nos modestes « Gloires de Dijon »... Tu vois le ridicule ? Et puis... et puis vraiment, achève-t-elle d'un ton tranchant comme le bistouri, ce sont des gens trop riches! Enfin, ce ne sont pas des relations possibles pour nous !

Micheline, habituée à sa splendeur passée, ouvre la bouche pour protester :

— A Paris, elle fréquente un monde tout aussi riche que... Mais à Paris, mais hier... est-ce comme aujourd'hui à Bellême ?

« Et que demain... n'importe où ? » suggèrent les doux yeux pâlis de tante Valentine, levés derrière les verres des lunettes.

Miche comprend. Demain, l'incertitude, le doute ? Peut-être riche, plus que jamais et considérée, recherchée, si son père réussit ?... Peut-être ruinée, déconsidérée, méprisée par ses anciennes relations, s'il échoue ! Pour la première fois, elle ressent nettement la fausseté de cette situation d'attente. Elle baisse la tête.

— Ce n'est pas encore le moment de rechercher des amis trop fortunés vraiment, murmure la tante rêveuse.

Courageuse, Micheline ravale une larme. Le sourire refleurit, mouillé comme les pervenches après la pluie.

— J'ai compris, tante !

— Ecoute, petite, l'avenir peut avoir des surprises heureuses, certes; mais enfin, il vaut mieux envisager le pire et s'y habituer tout doucement, tu comprends, s'y habituer... tout est là !

S'y habituer ! voilà, Miche a compris, il faut qu'elle s'habitue à l'idée qu'elle peut devenir très pauvre bientôt. La sagesse de tante Valentine le veut... la sagesse des gens sages ! Mais le petit démon fantaisie, qui fait des gambades entre le cœur et l'esprit de la toute jeune créature qu'elle est encore, proteste.

— S'habituer ? Ah ! ouiche ! Pourquoi faire puisque papa triomphera.

— Evidemment, poursuit la tante toujours du même ton monocorde, il est possible, il faut espérer que le génie de mon pauvre frère ne sera pas encore égaré cette fois-ci ! Mais alors, qu'auras-tu perdu à t'accoutumer lentement à l'idée de la catastrophe ? Rien du tout... La sagesse est de prévoir !

La sagesse, toujours la sagesse ! Allons, Miche n'ira pas au Château Rose... ces gens sont trop riches pour elle...

Il faut s'habituer, s'habituer...

Miche s'habitue ! Elle apprend stoïquement à savonner son linge fin, à repasser avec des raffinements de tuyautage ses cols et manchettes de linon... Elle veut aussi mettre la main à la pâte quand la vieille bonne de tante Valentine est trop surchargée de besogne.

Elle découvre que faire un lit est toute une science pour que les coins soient bien droits et le traversin bien rond, et, que, par contre-coup, la confection des plats qui lui semblaient très compliqués, comme par exemple le savoureux coq-au-vin ou les délicats ris-de-veau, devient un plaisir avec les excellentes recettes de province raffinées et subtiles. Elle coud, tricote, nettoie, range... il lui faut oublier que les lettres de papa sont rares et peu encourageantes, que le temps passe lourdement, que ses amies parisiennes ne lui donnent plus signe de vie, que le Château Rose lui est interdit... tant de choses, tant de choses...

Mélancolique, elle regarde le bout de ses doigts piqués par l'aiguille et son vernis rose qui s'écaille... Et elle ferme très vite, le matin, la fenêtre qui donne sur le Château Rose.

Il faut s'habituer, s'habituer... et les jours passent !

Une seule fois, elle a rencontré Me Aveline ; mais en voyant de loin sa silhouette élégante et svelte, son port de tête un peu altier, elle s'est souvenue promptement de l'avertissement de Tante Valentine.

— Ces gens-là sont beaucoup trop riches pour nous !

Alors, au lieu du beau sourire de pervenche, elle lui a adressé simplement un petit signe de tête hâtif, discret, retenu, comme elle a vu les demoiselles Durand en distribuer à la sortie de la messe. Et comme, tout surpris, il faisait mine de s'arrêter. elle a filé par une rue étroite, cahotante, qui menait droit dans la campagne.

Elle a erré longuement ce jour-là autour de la petite ville, prenant l'un après l'autre les sentiers encastrés dans les haies de noisetiers où l'on se sent bien perdue, bien défendue de tous les regards.

Quand elle est remontée, son sourire vaillant fleurissait toujours la petite bouche, mais les yeux étaient cernés d'un halo bleuâtre.

— Tu te fatigues trop, petite, avec toutes ces promenades! a déclaré tante Valentine.

Alors, Miche a renoncé brusquement à ses sorties, elle est demeurée des journées entières courbée sur la chaise aux raccommodages sans mettre le nez dehors.

Mais un jour, une indiscrétion de Babette, la vieille bonne, lui a appris que le jeune monsieur du Château Rose était reparti pour Paris, ayant seulement pris quelques jours de repos.

— Il ne reviendra plus avant les grandes vacances maintenant, déclare Babette sentencieuse. Un grand avocat comme ça, il ne peut pas se reposer sur les deux pieds à la fois, Mademoiselle comprendra.

Miche ne peut s'empêcher de rire. Cette comparaison lui fait soudain apparaître le jeune seigneur du Château Rose sous l'espèce d'un héron, perché sur une de ses longue pattes.

Et de ce jour-là, elle recommence ses longues courses en forêt. Il semble qu'elle soit libérée d'une contrainte. Pendant des heures, des journées entières, elle arpente les bois en tous sens, elle cherche dans leur ombrage et leur paix l'encouragement nécessaire à sa nouvelle situation, la société qu'elle n'ose plus demander aux humains . . . « parce qu'ils sont trop riches pour elle » !

Et chaque soir, la plume courageuse continue à mentir, à mentir généreusement pour que là-bas, le labeur écrasant du père soit allégé par cette pensée réconfortante que sa petite fille est heureuse !

« Papa chéri, plus je vais, plus j'aime ton pays ! Les jours y coulent rapides et doux. »

Cela est à demi vrai, car leur lenteur a quelque chose d'apaisant et de calme.

« Et puis c'est si amusant cette nouvelle vie ! J'ai trouvé ici beaucoup de charmantes nouvelles amies . . . On est pour moi pleine de prévenances et d'attentions. Je ne me fais qu'un reproche, papa, c'est de pouvoir être encore si heureuse pendant que tu luttes et souffres peut-être ? Je voudrais être certaine, papa, que tu me dis bien la vérité ? Il le faut, vois-tu? Tante Valentine dit toujours qu'il n'est pas de pire malheur auquel on ne finisse par s'habituer à force de volonté et de patience . . . Préparemoi au nôtre s'il doit venir ! Que disent tes puits ? Ah ! ce pétrole, je le prends en haine, en aversion, au point de ne plus pouvoir sentir son odeur ! Et ici, on se sert encore beaucoup de pétrole, tu sais . . . même pour s'éclairer ! Ainsi, chez tante Valentine on a fait les frais insensés de l'installation électrique ; mais au rez-de-chaussée et au premier seulement ! Alors, moi qui habite la petite chambre du second . . . »

Aïe ! Ça, c'est une franchise bête ! Que pensera Papa de savoir sa petite fille si gâtée remisée sous les combles par la prudence de tante Valentine qui affirme à tout moment qu'il faut la déshabituer, la « désintoxiquer » de ses habitudes de luxe inouï en prévision des surprises de l'avenir ?

Et la petite plume du stylo d'or, encore un luxe que tantine ne peut digérer, s'empresse de corriger :

« Cette chambre, figure-toi, c'est moi qui ai demandé à tantine de me la donner de préférence à toute autre! Tu comprends pourquoi ? Sa vue sur le revers de la maison qui embrasse toute la vallée entre Bellême et la forêt, m'enchante infiniment ! J'aime le soir à contempler, après le moutonnement doux de la verdure et la miroitante surface des prés sous nos pieds, la ligne sombre et majestueuse de la forêt qui barre l'horizon. A gauche, c'est le minuscule village de Saint-Martin, recueilli au pied de son église vétuste ; en face, les maisons de La Bruyère escaladent une des routes qui transpercent la forêt en remontant, comme le coup de poignard des Corses. Et puis, un peu plus à droite, sur la verdure sombre, parfois quelques lumières se détachent, nettes, comme des petites étoiles d'espérance. Les fenêtres du Château Rose !

C'est si joli, la nuit tombée, ces lumières qui, du haut de leur colline, semblent suspendues entre le ciel et la terre dans l'encadrement des pins sévères ! On croirait des girandoles suspendues aux hautes branches des arbres, ou encore des lucioles haut perchées . . . peut-être les yeux de quelques oiseaux de nuit ? Le fond de forêt est si sombre que le château ne se détache pas, ne se distingue pas . . . et devant ces lueurs mystérieuses, je peux rêver tout à mon aise que ce sont les aigrettes des sylphes scintillantes sous la lune, ou bien encore les lanternes des fées qui apportent le soir, un peu de bonheur sur la terre . . . »

Chapitre VII

LA « désintoxication » était devenue l'idée fixe de Mlle Valentine. Il fallait désintoxiquer Micheline qui serait une charmante enfant, certes, mais que son père avait ridiculement gâtée, habituée à une munificence qui défiait le bon sens et la raison . . .

— Babette, enfin, Babette, as-tu vu son nécessaire ? Ce luxe pour une gamine ! C'est offenser le ciel !

— Pour sûr que ça brille, mademoiselle. Plus que mes casseroles de cuivre, bien sûr ! Ça serait de l'or que ça ne reluirait pas plus . . .

L'excellent vieille fille lève au ciel des regards navrés :

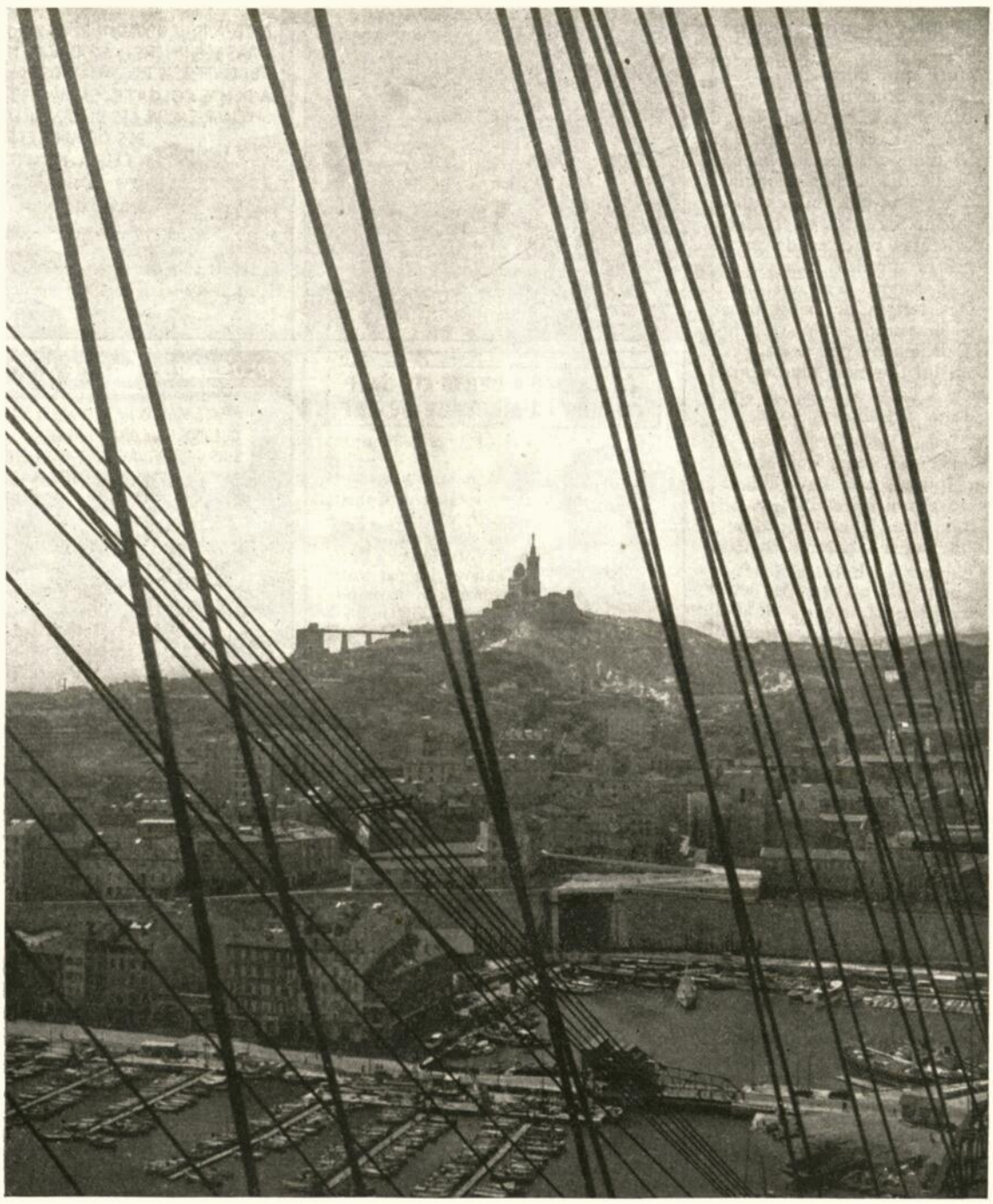
— Cela ne m'étonnerait pas encore trop de la démence de mon frère ! Vois-tu, Babette, cette fortune inouïe, disproportionnée qu'il a gagnée « là-bas » — et sa voix contient les terreurs sacrées de l'enfer — cette fortune que je n'ai jamais voulu partager, ne m'a jamais rien dit qui vaille ! C'est trop, ma bonne, beaucoup trop pour un seul homme ! Fatalement, cela ne peut durer et alors, c'est la chute, la déception, les rancœurs ! Prévoyant, mon frère eut pensé à ces choses, il n'eut pas lancé son enfant dans un tourbillon de luxe et de richesse dont il va falloir, hélas ! l'arracher ! Qu'y laissera-t-elle de son cœur, de son esprit, la pauvre mignonne ? Je frémis d'y penser !

Les mains jointes s'élèvent en supplication ardente vers le corsage bombé par les baleines d'une mode qui remonte à plus de trente années.

— Mais heureusement, un éclair de bon sens est venu illuminer sa folie au moment de ce départ. Il a songé à me la confier. Je puis, pendant ces mois d'attente, redresser une partie des erreurs commises, préparer l'avenir . . . désintoxiquer cette enfant, la mettre en armes pour la lutte !

Le premier effet de cette désintoxication était pour Mlle Valentine de couper les ponts entre le passé et Miche. Presque toutes les cartes et les lettres qui arrivaient de Paris, adressées par ses amies mondaines, étaient interceptées habilement, jetées dans un tiroir profond.

Certes, Mlle Valentine n'eût pas voulu les ouvrir pour un empire ; mais



MARSEILLE,

Patrie de Marius

Les films de Marcel Pagnol ont contribué plus que toute autre chose à faire connaître Marseille au Canada français. En voici une belle photo que nous devons à l'obligeance des *Services Nationaux du Tourisme français*. Cette ville très ancienne est le plus grand port de France et peut-être de toute la Méditerranée. Il y vient des navires de tous les pays du monde. Sa population est d'environ 700,000 âmes. Cette photo, prise du transbordeur, nous montre tout au loin, au sommet d'une colline, la célèbre église de Notre-Dame-de-la-Garde.

il lui semblait juste et prudent d'empêcher une phrase maladroite, une missive, évocatrice, de rouvrir au cœur de sa nièce le regret des jours passés, du bonheur perdu... Peu à peu, aussi, elle s'ingérait à créer le vide autour de la jeune fille. Plusieurs invitations pour elle avaient été déclinées par la vieille fille inflexible. Et toujours la même raison était donnée à Micheline, surprise de ces défaites, sans en être vraiment contristée.

— Tu comprends, il ne peut être question de vie mondaine pour toi maintenant ! Il faut te préparer... t'habituer...

Car Mlle Valentine avait aigu, tenace, le sentiment des malheurs qui attendaient sa nièce. Il était impossible que M. Brunot triomphât des événements ! Il ne trouverait pas plus que les autres du pétrole dans un pays où nul jusqu'ici n'avait songé à en chercher.

— Il s'est cru plus malin, le pauvre *petit*, disait-elle au cours de ses attendrissements brefs. Et le voilà puni pour son orgueil !

Et il reviendrait dans un an fatigué, malade, appauvri définitivement... suspect pour certains d'avoir été trop habile, méprisé par d'autres de ne pas l'avoir été assez... honni de tous, obligé de recommencer sa vie lorsque d'autres la finissent.

Souvent, Babette à laquelle se confiait en toute sincérité la vieille demoiselle, voyait dans le pâle regard s'étendre une sorte de buée triste. Tout bas, la voix chevrotante avouait l'ultime préoccupation, le souci constant.

— Et s'il en revient encore... s'il revient ! Mais s'il ne revient pas ?

Mlle Valentine n'avait jamais ressemblé à ce frère qu'elle aimait beaucoup sans parfaitement le comprendre. A l'optimisme volontaire et résolu de son cadet, elle avait toujours opposé un inlassable pessimisme. C'était lui encore qui, maintenant, lui faisait évoquer le terrifiant défilé des malheur qui s'abattraient sur sa nièce et par contre-coup sur elle... Si jamais *il* ne revenait pas !

Et c'était avec le spectre du dénuement, les tracasseries des hommes de loi, les poursuites, le déshonneur désormais sur un nom jusqu'ici sans tache. On lui prendrait tout à cette petite, on la dépouillerait sans vergogne pour le règlement de cette succession fâcheuse : il ne lui resterait que le droit de se cacher, de lutter, de se débattre pour vivre quand même.

— Ah ! elle les verra alors à l'œuvre ses belles amies de Paris. Elle connaîtra la fidélité de ses soupirants de fille riche ! Car je sais que plusieurs déjà avaient demandé sa petite main dorée ! Elle apprendra le monde et c'est dans cette rancœur, dans cette amertume qu'il lui faudra aussi apprendre à travailler, à servir les autres ! Pauvre enfant ! Le ciel l'en préserve ; mais tout au moins moi, j'aurai fait mon devoir. Je l'aurai armée dans la mesure de mes moyens contre cette adversité qui la menace.

Babette écoutait béante d'admiration et elle s'exaltait.

— Vois-tu, dans certaines plaies il faut porter le fer rouge ! C'est cruel mais salutaire. Cette tâche douloureuse m'imcombe. Dès aujourd'hui j'opérerai ma pauvre Micheline de la dernière tumeur...

Et le soir même :

« Mon papa chéri, écrit la plume mensongère qui tremble un peu, tout s'arrange décidément pour le mieux dans ma nouvelle vie. Je vais avoir désormais une distraction fréquente. Ne crains surtout pas que ta petite fille puisse s'ennuyer. Tantine va m'introduire chez une de ses amies... la propriétaire justement de ce Château Rose que je grillais de connaître. »

Micheline s'arrête d'écrire et rejette un peu la tête en arrière pour que la larme qui tremble au bout d'un de ses longs cils ne tombe par sur le papier où elle ferait une tache révélatrice.

Ce qui s'est passé ? Oh ! très simple...

Tante Valentine, ce matin, pendant le déjeuner, a demandé tout à coup de sa voix neutre, sans timbre :

— Dis-moi, petite, si mon frère persiste dans son idée folle de s'appauvrir pour rembourser ses actionnaires, que feras-tu ? Que comptes-tu faire ?

Micheline a levé son beau sourire confiant qui fleurit toujours aux heures de bravade envers le sort :

— Papa ne s'appauvrira pas, tante Valentine. Il reviendra triomphant. Je n'ai jamais vu papa vaincu...

Mais Mlle Valentine est insensible à cette désarmante confiance filiale. Elle hausse une épaule :

— Pauvre *petit* ! il peut se tromper comme un autre cependant ! La preuve en est qu'il parle peu de succès dans ses lettres... Pour moi le pétrole d'Acatama est un mythe ! Ton pauvre père s'est fait voler en achetant ces terrains...

— Ce n'est pas possible ! proteste encore l'enfant confiante.

— Allons donc ! Tu ne sens pas le découragement dans ses lettres ? Il veut te cacher ses soucis... je ne sais par quelle aberration de son affection aveugle : mais moi, je me trouve le devoir de t'éclairer. Prépare-toi au pire, ma pauvre enfant ! Dans quelques mois il te faudra vivre dans le besoin...

Micheline redresse une tête que l'adversité n'abat pas si vite. Elle jette fièrement :

— Eh bien ! je travaillerai, voilà tout ! Je ne serai ni la première, ni la dernière...

— Ah ! oui ! Et à quoi ? Du jour au lendemain comme cela, tu sauras te plier à une discipline, à une règle... à l'obéissance et l'humilité ? Il faut un entraînement, tu sais... Moi, je vais te dire... à ta place, je commencerais maintenant pour m'habituer...

S'habituer, encore ? Mais comment, dans ce trou perdu...

— Ecoute, j'en ai parlé à mon ami le notaire qui de son côté a tâté le terrain chez quelques pratiques...

Et voilà... toute la pauvre vie de Micheline est donnée en pâture aux bonnes langues du canton... quand elle passe, élégante dans ses costumes du bon faiseur, rapide dans sa petite voiture, chacun suppute les jours de liberté qui lui restent, les chances de bonheur...

Implacable, tante Valentine poursuit :

— Moi, ce que je veux, c'est te savoir moins malheureuse dans ta nouvelle condition. Je ne voudrais pas te livrer à des butors...

Micheline a l'impression qu'on la conduit pieds et poings liés dans l'arène pour la livrer aux bêtes, tant Mlle Valentine a mis de vigueur dans ces quelques mots.

— Alors... je crois qu'il faut sauter sur une situation inespérée, positivement inespérée... qui se présente ! Tu es intelligente, cultivée... Tu saurais être aussi, j'en suis certaine, pleine de tact et de discrétion dans tes nouvelles fonctions...

Micheline se voit, ombre grise réfugiée contre les rideaux dans les embrasures lorsque ses « patrons » reçoivent. Institutrice, certes, Mlle Valentine n'a pu trouver mieux ?

Elles charment les hommes après un Cocktail Facial Woodbury

Mlle. Nadine Beardmore

Pour ses débuts, cette jeune fille de Toronto portait une robe de crêpe blanc. Des gardénias fixés dans ses cheveux rehaussaient son teint magnifique encore embelli par le Savon Facial Woodbury.

Déclare CHOLLY KNICKERBOCKER, *célèbre chroniqueuse mondaine*

"L'Amour a ses exigences. Les jeunes filles prennent un Cocktail de Beauté à 5 heures pour accentuer leur charme et séduire l'Amour."

Que les hommes vous admirent ! Un Cocktail Facial Woodbury anime et adoucit admirablement la peau.

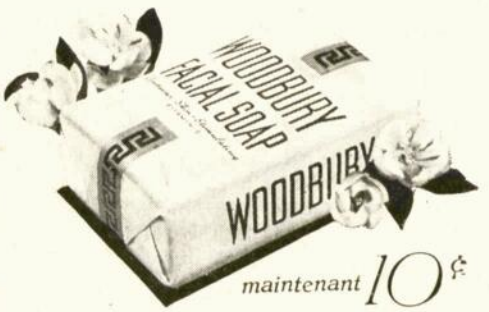
IL EST RIDICULE, disent les jeunes filles, d'avoir une figure fatiguée, tendue, quand on va danser et que l'on veut être vraiment séduisante. Il faut d'abord suivre le conseil des débutantes : donner de la vie au teint, le rafraîchir, le tonifier avec un Cocktail Facial Woodbury.

Faites une mousse abondante du Savon Facial Woodbury, si bien parfumé. Etendez-la sur votre figure et laissez-la en place pendant quelques minutes avant de l'essuyer. Si votre peau est fatiguée elle deviendra aussi fraîche qu'une rose.

Les mères et les grand-mères des jeunes filles d'aujourd'hui employaient le Woodbury.

Pour conserver leur teint exquis, elles se servaient de cette célèbre formule de beauté à base d'huiles émollientes. Il y a maintenant dans le Woodbury une vitamine tonique-pour-la-peau qui aide encore plus à embellir la peau. Au dire d'un éminent dermatologue, cette vitamine accentue la vitalité de la peau.

Dès aujourd'hui, achetez plusieurs pains de Savon Facial Woodbury, en vente partout. Et ce soir, avant le souper, prenez ce bienfaisant Cocktail de Beauté. Prenez aussi ce Cocktail Facial avant de vous coucher. Vous dormirez mieux.



POSSÈDE UNE VITAMINE FORTIFIANT LA PEAU *
* Produite par irradiation d'ultra-violet — Brevet No 1676579

(FABRICATION CANADIENNE)

— Voyons, parlons sérieusement. Tu es licenciée es-lettres, naturellement ?

— Bachelière seulement, tantine. Tu te trompes d'un degré.

— Ah ! c'est curieux ! On m'avait affirmé qu'à Paris toutes les jeunes filles faisaient leur licence . . . ou leur droit !

— Papa n'aime pas trop les pédantes, tu sais, tantine. Et puis j'aime autant les sports que l'étude. Enfin, ça ne s'est pas trouvé, voilà tout ! Si j'avais prévu !

Les bras désolés invoquent le ciel :

— Tu vois ! On doit toujours prévoir ! Enfin, bachelière ça suffira peut-être. si tu sais le grec et le latin . . .

Peste, c'est une institutrice pour élève poussée en graine qu'elle doit fournir tante Valentine ! Dommage, Micheline aimerait mieux une toute petite fille . . .

— Mais il n'est pas question d'être institutrice, ma fille ! Ah ! ça . . . tu me crois donc bien dénuée de bon sens . . . Où cela te mènerait-il une place pareille ? Je te le demande ? Non, non . . . ce qu'il faut c'est non pas un gagne-pain rapide mais une préparation en vue de l'avenir . . . Voilà ce que je t'ai déniché . . . Situation de lectrice, demoiselle de compagnie auprès d'une charmante vieille dame qui a peur pour se promener seule en forêt et à laquelle le docteur recommande la marche. De ce côté, cela rentre tout à fait dans tes aptitudes, n'est-ce pas ?

Micheline hoche la tête, ahurie. Si c'est cela qu'elle appelle préparer l'avenir, tantine, la louer comme entraîneuse de « footing » pour vieille dame peureuse ?

— Mais, écoute bien . . . la vieille dame a de nombreuses relations, elle a même dans sa famille quelqu'un qui, te connaissant et t'appréciant, pourrait soit t'employer comme secrétaire, soit t'introduire dans un monde très intéressant, littéraire et artistique à Paris. Tu me vois venir ? Ta petite sinécure d'été n'est qu'un moyen de préparer, d'amorcer une situation plus intéressante et d'avenir . . . car enfin, je sais bien que tu ne pourras pas éternellement moisir ici . . .

Micgheline bat des mains et s'émerveille tout bas. Comme elle possède un lucide bon sens, cette vieille demoiselle confinée dans sa province étroite, comme elle sait juger et évaluer, décider !

Voici que tout à coup la jeune fille découvre en elle les qualités maîtresses de son père : cette décision, ce sens des réalités, cette prévoyance . . . qualités profondes de la race, de cette vieille souche percheronne qui tient tant de la Normandie pratique, sa voisine.

Chère tantine ! Son inexpérience de la vie ne l'a pas empêchée de trouver d'un seul coup la meilleure façon de tirer d'embarras sa nièce. Secrétaire, c'est déjà mieux qu'institutrice ! Ce serait parfait si vraiment le patron appartenait à cette aristocratie intellectuelle que promet tantine ! Satisfaite du contentement de sa nièce, celle-ci poursuit, et son regard pâli a presque la décision des yeux de son frère, leur inflexible volonté.

— Je pense que tu pourrais peut-être poursuivre tes études tout en occupant une situation qui te laisserait en somme assez libre . . . préparer ton droit, par exemple . . .

— Tantine, tu es géniale !

— Les relations que, de toutes façons, tu te ferais chez Mme Aveline, ma petite . . .

— Comment dis-tu ? Mme Aveline ? Ce n'est pas elle que . . .

— Mais si. — Et le regard pâle sourit derrière les lunettes. — C'est chez elle que tu vas entrer comme demoiselle de compagnie, petite. Voilà le moyen de connaître ton cher Château Rose ! Tous les bonheurs . . .

En vérité, Micheline ne comprendra jamais pourquoi elle s'est redressée en un sursaut farouche, soudain très pâle :

— Oh ! cela, jamais, jamais !

— Qu'est-ce que tu dis ? fait tantine surprise. Tout à l'heure tu semblais enchantée de mon projet. Qu'y a-t-il de changé, voyons ?

— Il y a . . . il y a . . . enfin, je veux bien être institutrice, lectrice, secrétaire, tout ce que tu voudras. mais pas au Château Rose, pas là, pas là !

Comme elle est véhémente, cette enfant ! Tantine la fixe d'un œil perspicace, à travers les lunettes qui tremblent.

— Et pourquoi ? articule lentement la voix froide. Peux-tu me donner une raison, une bonne ?

Ni bonne ni mauvaise. Micheline ne peut en articuler aucune. Elle n'en trouve pas, même vis-à-vis d'elle-même ! Tout ce qu'elle sait, c'est que cette situation subalterne chez ces « gens-là » lui sera plus odieuse que nulle part ailleurs, plus insupportable . . . plus pénible !

— Mais enfin, si tu penses cela, pourquoi ne pas me les faire connaître. Ils ne font pas partie de tes anciennes relations vis-à-vis desquelles je veux bien admettre que tu puisses te sentir vaguement humiliée . . . Enfin, ils sont les seuls qui, dans notre petit pays, puissent t'offrir des possibilités d'avenir . . .

— Mais enfin, si tu penses cela pourquoi ne pas me les faire connaître autrement ? Puisque tu es en relations avec Mme Aveline . . .

Froidement, tantine douche l'emportement de sa nièce :

— Je te l'ai dit, je crois, ma petite. Parce qu'il n'est pas bon désormais de fréquenter sur le pied d'égalité des gens aussi fortunés et qui peuvent dans un avenir prochain prendre figure de supérieurs pour toi . . .

Evidemment. Mais se présenter ainsi à eux sous ce jour d'employée, de salariée . . . Micheline baisse la tête. C'est la première, la pire des humiliations. Pourquoi ? Elle ne saurait toujours pas le dire !

— Réfléchis, dit tranquillement tantine. Je te donne jusqu'à demain matin. Mais je voudrais bien que mes efforts et les démarches de Me Durand, si aimable, ne fussent pas inutiles tout à fait !

Et voilà. Miche a sans doute réfléchi, puisque, sans attendre le lendemain matin, elle écrit à son père qu'elle va entrer en *relations suivies* avec la propriétaire de ce joli Château Rose . . .

Elle dit *la* propriétaire, puisque tout à coup, elle s'est souvenue de l'affirmation de Babette.

— Le jeune monsieur ne reviendra sûrement pas avant les grandes vacances . . .

Les grandes vacances, cela donne encore plus d'un mois de répit. D'ici là . . .

Chapitre VIII

VA t'apprêter, a déclaré tantine sitôt le déjeuner terminé. Et surtout, n'oublie pas de te vêtir selon ta nouvelle condition !

Les lèvres serrées, le regard foncé, Micheline a escaladé ses deux étages.

Nerveuse, elle fouille dans ses valises, dans l'armoire. Que mettre ? Que choisir ? Se vêtir selon sa nouvelle condition : voilà qui est vite dit, et elle a raison, tantine, mais comment décider ce qui est approprié, ce qui ne l'est pas ? Tout cela est trop jeune, trop élégant, trop frais . . .

Il faut s'habituer, n'est-ce pas, s'habituer . . . Elle repousse les robes légères, les tailleurs clairs. Enfin, elle pousse un soupir mi-désolé, mi-satisfait.

Cette petite robe brune, toute simple ! Evidemment, la coupe est parfaite ! Mais si sombre, elle prend presque un air de deuil par ce temps radieux. Et puis, comme elle est d'il y a deux ans, elle est devenue trop étroite et écrase la poitrine, élargit la taille de la jeune fille élancée qu'est devenue Micheline.

Rien que cela transforme une silhouette ! Et puis, on peut même découdre ce volant où une imperceptible broderie de corail met une note de luxe et de gaîté.

Voilà ! Ainsi, avec son encolure remontante, le corsage qui bride imperceptiblement sous le bras prend presque une allure monacale.

Reste la coiffure ? Evidemment, il est difficile de paraître modeste avec des boucles de cet or insolent ! Alors, résolument, Micheline les prend à pleine main, les tord, les aplatit à grand renfort de brillantine, et dans sa rage de s'enlaidir, de s'appauvrir, elle parvient à en faire un petit chignon minable qui pend sur sa nuque avec un air piteux de s'excuser d'être si blond.

Satisfaite, avec pourtant une larme de dépit au coin de l'œil, elle se regarde :

— Voilà, c'est parfait ainsi ! Ah ! elle ne m'accusera pas, cette fois, de ne pas avoir le physique de l'emploi, tante Valentine ! Cela vaut mieux d'ailleurs . . .

Et rentrant avec une rage passionnée la dernière bouclette qui voltige encore sur son front :

— C'est parfait ! Ces gens-là sont beaucoup trop riches pour moi, maintenant ! Ah ! je ne crois pas qu'il pourra me reconnaître comme cela !

Les lunettes qu'elle place sur son petit nez achèvent la transformation. On ne peut pas dire que Micheline ressemble positivement à une institutrice de province ; mais elle donne tout à fait l'impression de ces caricatures qu'en tracent des humoristes incompétents parce qu'ils n'ont jamais mis les pieds hors Paris.

Rieuse soudain, malgré son cœur serré, Micheline se tire la langue dans la glace :

Mais quel succès quand elle arrive en bas !

— Malheureuse ! Pourquoi cet accoutrement ? Quelle invention saugrenue ? Pourquoi te travestir ainsi ?

— Ce n'est pas un déguisement : C'est le costume qui sied à une petite employée qui doit perdre tout souci de plaire . . .

— Tu deviens folle ? Tiens-tu absolument à dégoûter de toi les gens qui t'entoureront dans ta nouvelle vie ?

Les yeux baissés, la voix modeste, Micheline susurre :

— Cela n'a aucune importance ! Je ne puis compter pour eux autrement que comme une machine, un rouage de leur vie ! Mon physique ne peut les intéresser, n'est-ce pas ? Ils sont trop riches pour moi . . . tu l'as dit toi-même . . .

Tante Valentine se mord les lèvres. Elle paraît vexée d'avoir à présenter une nièce aussi peu décorative. Pourquoi ?

Mais Micheline est inflexible. Elle tient à sa tête caricaturale, à sa silhouette déformée. Ah ! on ne pourra pas l'accuser d'être trop coquette, ainsi ! Elle contemple avec une résignation presque monastique ses pieds écrasés dans les souliers de sport les plus plats, les plus lourds qu'elle a pu trouver.

— Tout est bien ainsi. En route, tantine !

Tantine n'ose même plus insinuer que, pour cette première visite, on aurait pu prendre la petite voiture peut-être ? Elle se met à trottiner auprès de cette étrange personne presque sans sexe et sans âge qui lui semble étrangère, qui l'intimide un peu. Et, tout bas, elle murmure, pour elle :

— Je ne comprends plus, je ne comprends plus !

Micheline cligne ses trop beaux yeux derrière les lunettes. Est-ce pour le srendre plus petits ou pour masquer l'émoi qui s'y dévoile lorsqu'elle approche de son fameux Château Rose?

Elle avait tant souhaité venir ici, prendre cette allée de tilleuls, traverser cette grande pelouse ronde qui occupe le centre de ce qui dut être sous Louis XIII la cour d'honneur et que les propriétaires actuels ont transformé en jardin à la française.

Tout au fond, le large perron qui rehausse de quatre marches toute la façade de la maison et sur lequel donnent sept portes-fenêtres doucement arrondies, semble accueillant et aimable avec ses fauteuils, ses tables blanches. On aimerait le gravir d'un bond, en gambadant. Cependant, Micheline s'efforce à serrer les genoux, à faire de petits pas comme tantine.

Là-haut, une charmante vieille dame aux cheveux d'argent, mais délicieusement coiffée, s'est levée spontanément. Elle s'avance au bord des marches avec un sourire d'accueil très encourageant.

— Mademoiselle Brunot, que vous êtes aimable de vous être dérangée pour conduire vous-même cette enfant . . .

— Chère madame, je suis heureuse de vous présenter ma nièce Micheline que vous voulez bien agréer comme...

— Comme une agréable compagne dont j'ai le plus grand besoin, conclut la charmante femme.

Mais ses yeux se sont posés sur Micheline et ils deviennent tout ronds de surprise et d'effarement.

Quoi ? C'est cela ? C'est . . .

Elle balbutie presque en tendant une main hésitante :

— On m'a beaucoup parlé de vous, mad . . .

Et se tournant soudain vers tantine :

— Vous n'avez bien qu'une nièce, n'est-ce pas ?

— Mais . . . mais oui, murmure piteusement Valentine qui perçoit bien la déception de cet accueil.

— Ah ! fait Mme Aveline interdite. Ah !

Allons, il n'y a pas à dire, c'est bien elle, la merveille des merveilles... cette petite bonne femme fagottée, mal chaussée, aux cheveux ternes, à l'œil voilé !

— Eh bien ! mademoiselle, fait-elle avec effort, je suis enchantée, enchantée .. Nous allons beaucoup nous promener ensemble.

— Rien n'est meilleur pour la santé, madame, opine Miche, en tenant toujours baissé son regard de pervenche qui ne serait peut-être pas tout à fait assez modeste pour une demoiselle de compagnie.

Surprise de ce laconisme, tante Valentine aiguille l'entretien vers des sujets plus élevés. Elle questionne Micheline qui répond par monosyllabes, modestement. Et tantine a l'air de plus en plus vexée, Mme Aveline de plus en plus surprise. Visiblement, l'une et l'autre espéraient tout autre chose. Pourquoi ?

Peut-être parce que soudain un pas vif et net retentit derrière elles dans la grande bibliothèque.

Alors, brusquement, Mme Aveline déclare :

— Nous allons espérimenter vos talents de lectrice tout de suite, si vous le voulez bien, Mademoiselle ! Entrez donc dans cette pièce. Vous trouverez sur la table du milieu le roman que j'ai commencé . . .

Docile, les yeux bas et la démarche étriquée, Micheline se dirige vers la bibliothèque.

Quand elle y pénètre, un peu surprise par la douce pénombre qu'y maintiennent les rideaux à demi baissés, elle reste une seconde hésitante.

Il y a trois grandes fenêtres et devant chacune d'elles une petite table, pour travailler sans doute . . . il y a des rayons, couverts de livres, qui courent sur les murs, il y a . . .

— Ah ! mon Dieu ! Il est donc là !

Il y a, dressée devant ces rayons sur lesquels des mains longues cherchent un volume, la haute silhouette souple et élégante que Miche n'a pas vue plus de deux fois, mais qu'elle reconnaîtrait entre mille . . .

Et, naturellement, elle ne voit plus qu'elle !

Au léger bruit de ses pas sur la mosaïque, il s'est retourné. Sans l'avoir bien vue, comme s'il s'attendait à sa venue, il a eu un élan souriant :

— Ah ! vous voici !

Puis, soudain, il s'arrête, comme sidéré par son nouvel aspect.

D'un œil surpris et navré, il examine la silhouette étriquée, la coiffure de pensionnaire, les traits comme momifiés, dépersonnalisés par les lunettes rondes qui cachent le sourire.

— Oh ! fait-il impétueusement d'un ton désespéré. Oh ! ma pauvre enfant ! Que vous est-il arrivé ?

Miche sent à la fois sourdre en son cœur une désespérance infinie, une sorte de contentement rageur et une conscience du ridicule qui la conduit au rire :

— Rien du tout, fait-elle les yeux derrière les verres bombés. J'entre chez Mme votre mère comme demoiselle de compagnie, voilà tout !

— Voilà tout, répète-t-il sur un ton de stupeur incompréhensive. Mais ce n'est pas une raison pour . . . pour revêtir ce déguisement ?

— Ce n'est pas un déguisement, dit Micheline très digne. C'est la tenue décente d'une jeune fille qui n'attend plus rien du monde et ne doit y paraître qu'en modeste satellite !

Il la regarde toujours avec des yeux effarés, apitoyés, puis rieurs.

Malgré lui, il revoit dans une grande salle d'attente parisienne une engan gaie et capricieuse, élégante jusque dans les plus petits détails de son costume et qui joue avec un sac à patins. Il croit entendre le timbre clair de la voix railleuse, sentir le parfum discret et précieux, voir le costume riche et les fourrures fines.

Et il se dit que pour en arriver à un renoncement tel, il a fallu sans doute que cette petite passe par de terribles moments. Et puis, malgré lui, il se met à rire doucement d'un ton apitoyé et attendri.

— Ah ! petite fille ! petite fille ! Comme vous voici jeune dans votre précoce maturité, folle dans votre sagesse voulue ! Quelle révélation d'ingénuité ce costume composé par vous dans un élan d'humilité !

Micheline regimbe, vexée horriblement :

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de risible !

— Ah ! vous ne voyez pas ? fait-il en la conduisant doucement vers une glace. Eh bien ! regardez !

Sans le vouloir, Micheline regarde. Elle aperçoit tout d'abord un visage mâle au teint mat, aux grands yeux impénétrables et moqueurs. Mais il semble que dans cette moquerie entre, aujourd'hui, beaucoup d'indulgence, un peu d'attendrissement et beaucoup, beaucoup d'amusement.

Et puis, elle voit à côté son visage à elle qu'elle ne peut reconnaître, sa coiffure étrange, ses tempes dégarnies, les hublots de ses lunettes.

Et soudain, elle ne peut retenir le rire qui monte à ses lèvres et qui fuse, haut, victorieux, irrésistible.

A côté d'elle un rire plus bas répond en sourdine. Et une voix constate avec stupeur :

— Vous voyez, vous voyez !

Soudain, Micheline prend conscience de l'incorrection qu'il y a pour elle à rire ainsi sans retenue avec son futur « patron ». Elle ne voudrait pas laisser croire qu'elle a voulu se moquer. Et elle explique piteusement :

— Ce n'est pas ma faute ! J'ai voulu me faire la tête de l'emploi . . . Je ne suis qu'une modeste lectrice . . .

— Mais, malheureuse enfant, dit-il toujours souriant, où avez-vous pris votre modèle ? Dans *Poil de Carotte*, ou *Ces Dames aux chapeaux verts* ? Il retarde d'un bon demi-siècle, voyons ! Où avez-vous vu qu'il faille devenir laide parce qu'on est obligée de travailler ? D'ailleurs, vous avez beau faire . . .

Que va-t-il dire ? Miche attend, mais la fin de la phrase ne vient pas. Elle ne viendra jamais. Evidemment.

Il se contente de supplier :

— Mais ôtez ces lunettes, par pitié, ôtez-les !

Non, non . . . Par exemple ! Que penserait d'elle la charmante vieille dame qui l'a accueillie sur le perron tout à l'heure. Miche tient à sa tête.

— Je regrette beaucoup, monsieur, mais ma nouvelle situation . . .

D'un geste méthodique et digne, elle a pris sur la table le livre demandé et elle sort sous le regard surpris, amusé et . . . peut-être un peu admiratif aussi du célèbre avocat parisien.

— Eh bien ! il attendait beaucoup de choses de sa fille, le pauvre Brunot ; mais pas cela, certes, pas cela.

Et les yeux vagues qui revoient par-delà les verres bombés des modestes lunettes, son sourire, il murmure doucement :

— Quelle enfant, Seigneur ! Quelle petite enfant !

Sur la terrasse, Miche a passé son examen de lectrice. A vrai dire, elle à fort mal lu, avalant les mots, bredouillant, tremblant, pensant constamment à autre chose. Mais on dirait que les deux vieille dames, qui ont dû beaucoup bavarder en son absence, pensent aussi à autre chose.

Mme Aveline dodeline de la tête au ronronnement égal de la lecture. Elle serait certes incapable de résumer ce chapitre palpitant. Mais son regard attendri ne quitte guère le profil pur que ne parviennent à enlaidir ni la coiffure disgracieuse, ni la robe monacale. Et soudain, comme conclusion, elle demande :

— Dites-moi, mon enfant, pourquoi vous êtes vêtue d'aussi sombres couleurs pour venir me voir ?

Cette fois, Micheline rougit jusqu'aux yeux.

— Passe encore pour vos lunettes, je les autoriserai pour les instants de lecture si réellement vous avez la vue basse . . .

Il semble à Micheline, de plus en plus empourprée, qu'une ironie légère a glissé sur ces mots.

— Mais, achève Mme Aveline, je vous avais vue dimanche à la messe sous de tout autres couleurs . . . et c'est ainsi que vous m'avez plu ! Vous aviez alors des yeux, des cheveux, une taille . . . Qu'en avez-vous fait ? Je vous serai bien vivement reconnaissante de les retrouver d'ici demain et aussi le gentil costume clair que vous portiez alors !

"Robert, je te défends bien de frapper cet enfant!"

Une mère moderne adopte un moyen moderne pour son enfant

1. Mais, Marie . . j'en ai assez des caprices de cet enfant: il a besoin d'un laxatif et il va le prendre, même si c'est de force!

2. Je te défends bien de faire ça! Il déteste ce remède répugnant et je crois que c'est un crime que de le forcer à en prendre. Attends plutôt que j'appelle le docteur!

3. Oh! je vois! Oui docteur . . . hein? COMMENT! Mais je ne savais pas ça . . . je vais y voir immédiatement! Merci beaucoup, docteur.

4. Il ne faut pas forcer un enfant à prendre un laxatif qui lui répugne, dit le docteur. Il faut donner quelque chose qui a BON GOÛT, mais pas un laxatif pour adultes . . ça pourrait lui faire du mal.

5. Il dit de lui donner un laxatif *moderne*, fait spécialement pour les enfants, MÊME QUANT AU GOÛT. Il recommande donc le Castoria, qui goûte bon, est absolument sûr et ne cause pas de coliques. Je cours en acheter.

6. J'crois bien qu'il ne se fait plus prier pour prendre son laxatif! Grâce au Castoria, il n'y a maintenant plus de désaccord dans la famille!

CASTORIA

Le laxatif moderne—SÛR—fait spécialement et SEULEMENT pour les enfants

ON N'INVITE PLUS MARIE BIEN TRISTE EST SA VIE

Elle ne songe pas que l'odeur de transpiration éloigne les hommes !

Marie est jolie, gaie, jeune — elle *devrait* être aussi populaire que ses amies. Et pourtant les hommes semblent l'éviter. Elle passe les beaux soirs d'été seule chez elle, pendant que ses amies sont invitées partout !

Il est bien regrettable que Marie ne comprenne pas l'insuffisance du bain à protéger contre l'odeur de transpiration des aisselles — et que les aisselles — doivent être traitées *spécialement* pour rester fraîches et agréables, et ne pas incommoder.

Les jeunes filles prévenantes emploient Mum ! Elles savent que le bain enlève la *transpiration passée* et que Mum empêche la transpiration de *se produire*. Pour ne pas risquer d'incommoder vos amis — servez-vous de Mum chaque jour, après chaque bain. Avec Mum, vous serez *sûre* de plaire ; les hommes vous trouveront vraiment *séduisante !*

MUM EST RAPIDE ! Mum est d'emploi facile. Il ne fait pas perdre de temps puisqu'il sèche très rapidement. Il n'y a qu'à en étendre un peu sous les bras ; c'est tout ! Pour que les hommes *aiment* à vous fréquenter, employez Mum chaque jour et après chaque bain.

MUM EST FIABLE ! Vous pouvez appliquer Mum même *après* vous être habillée. Il n'endommage pas les vêtements.

MUM EST SÛR ! Mum n'arrête pas la transpiration naturelle mais *l'odeur seulement !* Mum vous conservera vos amis parce que vous ne les incommoderez pas.

MUM EST DOUX ! Mum est aussi sûr, aussi doux qu'une crème pour les mains. Il n'irrite pas même après le rasage des aisselles.

MUM DURE TOUT LE JOUR ! En appliquant du Mum le matin ou avant une soirée, vous reviendrez chez vous avec des aiselles aussi fraîches qu'avant le départ.

LE BAIN NE SUFFIT PAS — IL FAUT MUM

Pour serviettes hygiéniques —

Pas d'inquiétude ni d'ennui quand vous employez Mum de cette façon. Des milliers de femmes le font parce qu'il est SÛR.

MUM

Fabrication canadienne M14-F

CHASSE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

Sa main se pose affectueuse et douce sur l'épaule ronde :

— J'aime la jeunesse et la beauté, mon enfant, ne l'oubliez jamais et ne me frustez pas de la joie de votre sourire et de vos boucles blondes !

Ah ! la bonne, la charmante, l'aimable femme ! Comme Miche l'aurait volontiers embrassée !

Chapitre IX

PAPA chéri, la vie est belle, la vie est bonne ! Tu reviendras bientôt, heureux et récompensé de tes efforts, cela j'en suis certaine. Quant à ta petite fille, l'épreuve n'aura eu de cruel que notre séparation ! J'ai honte de le constater lorsque je te sais dans ce pays méchant, en butte à toutes les difficultés, à tous les soucis ; mais la vie est heureuse ici pour moi . . .

Oui, elle était heureuse depuis que, chaque après-midi, Miche de son allure rapide et souple se rendait au Château Rose.

De plus en plus, elle s'attachait à Mme Aveline.

La charmante femme possédait un caractère enjoué et délicieusement indulgent qui s'accordait à merveille avec celui de la courageuse enfant.

Tout de suite, elle avait compris ce qu'il y avait de résignation vaillante et de volonté tenace sous le masque souriant de Micheline et elle l'admirait un peu, tout en l'aimant beaucoup ! Son regard se plaisait à se poser sur le joli visage au sourire étincelant. Elle goûtait les causeries très vivantes qu'elles avaient pendant les longues promenades ordonnées par le docteur et au cours desquelles, ensemble, elles apprenaient la forêt et ses beautés.

— Avant vous, petite, je sortais du parc et c'était vraiment dommage ! Nous ne connaissons pas assez les recoins de ces bois magnifiques qui savent concentrer sur quelques hectares les aspects les plus différents. Lorsque Jacques sera revenu pour les vacances, il faudra que nous l'emmenions avec nous ! Comme il se plaira à ces randonnées . . .

Car Jacques Aveline était reparti pour Paris deux jours après l'entrée en fonctions de Micheline. Il avait tout juste eu le temps de la féliciter gentiment lorsqu'il l'avait vu revenir, sur les ordres de Mme Aveline, sous son apparence normale, fraîche, jeune et jolie dans un tailleur simple et clair.

— Croyez-vous que nous n'avons pas plus de plaisir à vous regarder ainsi, mademoiselle Micheline ? Qui donc vous avait raconté que la vertu et le labeur avaient un disgracieux visage ?

Il lui avait peu parlé ce soir-là et avait regagné Paris le soir même.

Mais Miche vivait avec le souvenir de ces quelques mots et l'espoir des vacances . . .

D'ailleurs, la pensée du jeune avocat ne pouvait guère la quitter. Tout le jour évoqué par sa mère admirative et attendrie, il venait encore présider au labeur qui, tous les soirs, la penchait sur des livres délaissés depuis longtemps et qu'elle avait fait venir de Paris.

Ne voulait-elle pas un jour pouvoir devenir la secrétaire de Me Aveline ? Ne fallait-il pas pour cela travailler beaucoup ? Réveiller ses connaissances un peu estompées par les années de plaisir ? En acquérir d'autres . . . beaucoup d'autres ?

Ainsi, à toutes minutes, le regard profond, ironique ou caressant, froid ou moqueur, poursuivait les songeries de Micheline. Elle ne l'oubliait que pour penser à son père . . . pauvre papa dont les lettres ne laissaient guère percer de contentement et d'espérances . . . pauvre papa dont le souvenir glaçait douloureusement les élans juvéniles de son petit cœur vers un avenir qu'elle pressentait heureux !

Et comme elle travaillait, de tout son cœur, de tout son esprit vif et harmonieux, Micheline, afin de conquérir la place désirée, afin de pouvoir collaborer au travail de celui dont tantine, après Mme Aveline chantait religieusement les louanges.

Mignonne, voici l'avril, le soleil revient d'exil . . .

Comme elle est gaie ce matin, Micheline. Toute la vieille maison de la rue d'Alençon est secouée, ébranlée par cette joie jeune et ardente.

Tout les nids sont en querelles . . .

Et c'est vrai, tous les nids semblent chanter, se battre, pépier, roucouler dans la voix de la chanteuse. D'en bas, tantine gronde :

— Plus bas, Micheline, ce n'est pas convenable !

Pas convenable ? Pas convenable d'être heureuse quand la veille au soir Mme Aveline a annoncé l'air triomphant :

— Mon fils arrive demain, petite ! Et, cette fois, ce sont de vraies vacances, il vient pour un mois plein avec tous ses dossiers, ses papiers !

— Me Aveline travaille toujours, mon enfant ! Sa pensée est en continuelle effervescence ; mais il s'enferme chaque jour pendant plusieurs heures dans la bibliothèque avec ses maudites paperasses. Et cela, c'est le travail effectif . . .

Travailler, copier sous sa dictée, traduire des lettres ? Micheline a revu son anglais et son allemand avec tant d'attention ces mois derniers !

Et c'est aujourd'hui qu'il arrive ; c'est tantôt qu'elle va le revoir !

— Tu comprends, tantine, je suis très contente. Notre but, n'est-ce pas, est d'intéresser à moi Me Aveline. Notre espoir, c'est qu'il puisse me prendre comme secrétaire un jour, quand il aura apprécié mes capacités. Voici venue le moment de me faire connaître !

Peut-être tante trouve-t-elle toute cette joie un peu exubérante et folle ; mais elle commence à connaître sa nièce et elle sait que tant de sagesses résignée dort sous cette folie qu'elle ne peut s'empêcher de suspendre l'époussetage soigneux du salon, auquel elle procède tous les matins avec un petit plumeau vert, pour suivre en dodelinant les roulades câlines de la voix qui s'attardent sur le dernier couplet :

Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons et des frêles demoiselles . . .

Micheline le connaît ce chemin-là ! Il grimpe derrière l'église de Saint-Martin vers le rond-point des Sept-Chênes.

Tout accompagné de hautes fougères et de ronces, il longe d'un côté les buttes habillées de bouleaux, de l'autre un ravin au fond duquel coule une source. Chaque soir, quand le soleil tombe net derrière les arbres, que d'ailes y palpitent en palette étincelante !

C'est là qu'il ferait bon retrouver Jacques Aveline aujourd'hui au hasard d'une promenade imprévue. Et la voix s'adoucit, prend un ton de confidence presque amoureuse pour murmurer :

Viens, car tu sais qu'on t'attend,
Sous le bois, près de l'étang . . .
Où vont boire les gazelles !

— Je n'aime pas cet air que tu chantes là, marmonne tantine qui a

(Lire la suite page 37)

Les nôtres au cinéma

KAY SAINT - GERMAIN

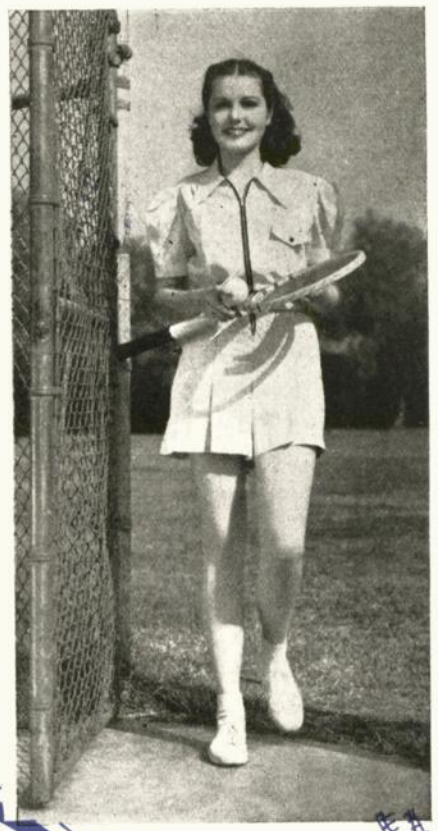
Chanteuse de ballades à la radio et vedette de cinéma, fille, petite-fille et nièce de Canadiens français de Montréal, elle est ici présentée à nos lecteurs et lectrices par notre correspondante à Hollywood, Mme Louise Gilbert-Sauvage. Kay Saint-Germain est la fille de Léopold Saint-Germain, de Montréal et de Portland (Orégon), la petite-fille de Joseph Saint-Germain et de Philomène Gougeon, et la nièce d'une religieuse canadienne-française qui fut la meilleure amie de couvent de notre correspondante. La jolie star de la National Broadcasting Company a vingt-trois ans, mesure cinq pieds cinq pouces et pèse 125 livres. C'est une brunette aux yeux noisette. Notre compatriote n'a jamais pris de leçons de chant.

COIFFURES

POUR LA ville campagne

Ces deux photos Scaioni, de Paris, que nous publions en exclusivité illustrent deux coiffures dont nous n'avons nul besoin d'expliquer toute la grâce et la sobre beauté à nos charmantes lectrices...

LA SANTÉ PAR LE SPORT



La santé par le sport, et aussi la beauté. Les vedettes de cinéma en sont la preuve, elles qui pratiquent tous les ports. Ici : HELEN PARRISH, des New Universal Pictures, au court de tennis et au golf ; au centre, une baigneuse de RKO et, à bicyclette, ANN RUTHERFORD, de la M.-G.-M.

LE CHIC

Photos Scaioni, Paris

Ci-dessus : Robe d'été en crêpe de soie imprimé. Le reste, chapeau, gants, ceintures et accessoires, peut être une harmonie bleu-noir, ou vert-noir, au goût. Ci-contre : Petite robe en soie blanche et brune. Ceinture, boutons et cravate bruns.

EN ÉTÉ

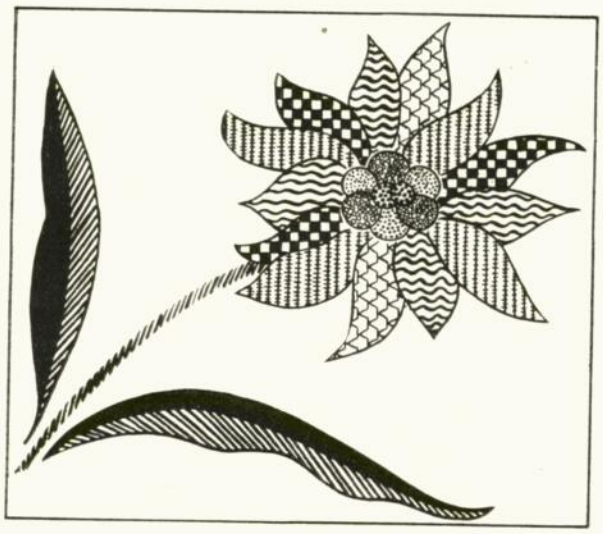
Photos Scaioni, Paris

Ci-dessus : Robe de garden-party en chiffon imprimé bleu et blanc. Le col est du même tissu découpé en franges. Ceinture bleue et chapeau de même ton. Ci-contre : Costume tailleur en jersey de soie blanc. Grosse fleur rouge au revers.

COUSSIN BLEU et CRÈME

MATERIEL REQUIS

15 écheveaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.486, Bleu paon très foncé
3 écheveaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.574, Vert laurier
3 écheveaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.576, Vert laurier foncé
2 échevaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.483, Bleu paon pâle
2 écheveaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.588, Beige pâle
2 écheveaux de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.482, Bleu paon pâle
1 écheveau de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.590, Beige foncé
1 écheveau de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.787, Vert très pâle
1 écheveau de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.789, Vert pâle
1 écheveau de Coton en Brins "Anchor" de Clark, No F.436, Gris olive foncé
½ verge de toile à broder "Old Bleach", crème, 36" de largeur
½ verge de toile à broder "Old Bleach", bleu, 36" de largeur
2½ verges de corde de rembourrage
1 aiguille à broder de Milward, No 5



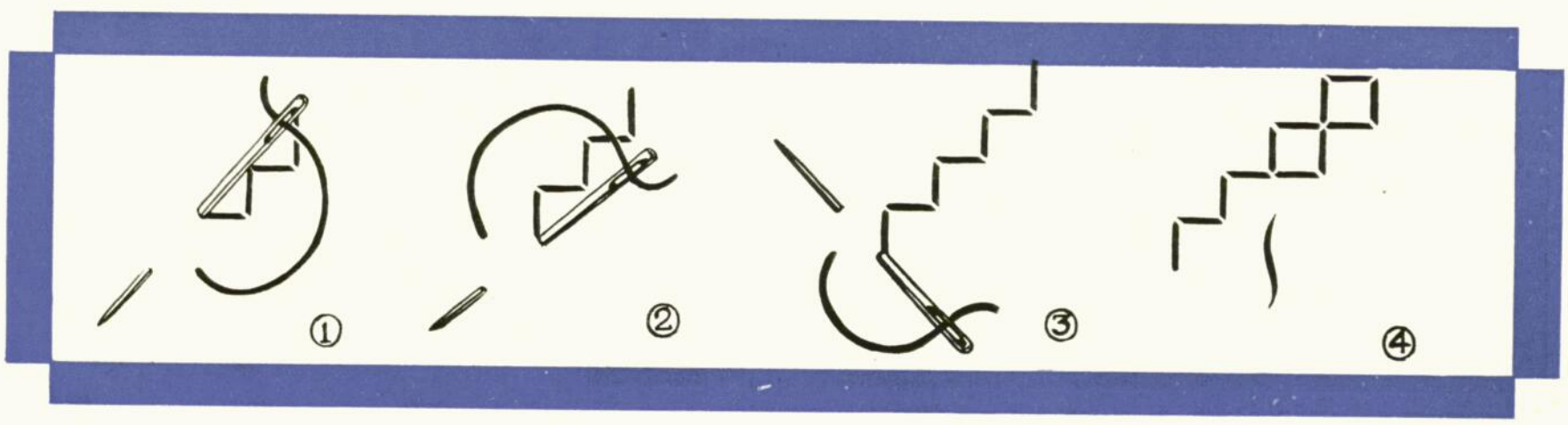
La broderie se fait avec six brins de fil, excepté le milieu des fleurs, qui se fait avec 3 brins.

Patron au fer chaud No P703-D377.

Couper la toile crème 18" x 24". Placer les patrons comme indiqué sur le diagramme, qui donne aussi l'arrangement des couleurs et des points. Les parties indiquées en demi-ton sont des bandes travaillées à jour avec le fil bleu paon très foncé.

Commencer à l'extrémité droite, coin du haut, et suivre les mouvements des points sur le panneau du centre. Travailler point devant et point arrière par-dessus 6 fils de tissu, jusqu'à ce que la bande soit toute remplie.

Couper la toile bleue pour la doublure et couvrir la corde de rembourrage avec des bandes prises dans le reste de la toile. Faire le coussin et insérer la corde entre le dessus et la doublure.



POUR BIEN PROFITER DE L'ÉTÉ

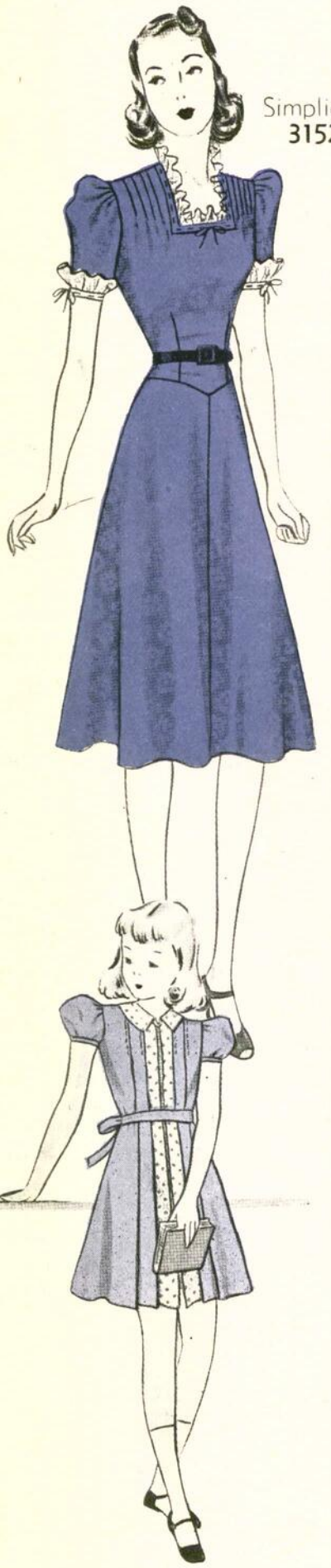
3124 — Robe élégante, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 3⅝ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. ⅛ v. d'organdi de 44″ ou de taffetas de 39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

3132 — Robe d'une belle simplicité, gr. 34 à 46. Pour un 40 : 4¼ v. de 39″ ou 2⅞ v. de 54″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

3147 — Robe de fillette, gr. 8 à 16. Pour un 8 : 2⅜ v. de 35″ ou 2½ v. de plaid de 35″. ¼ v. de contrastant de 35″-44″. Fermeture-éclair de 7″. 15 cents.

3152 — Robe élégante, gr. 12 à 20. Pour un 20 : 3¾ v. de 35″ ou 3¼ v. de 39″. 3½ v. de ruché de 1½″ ; 3⅜ v. de ruban de ¼″. ⅜ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

Simplicity
3080



Simplicity
3152

Simplicity
3151

3151 — Robe et bouffants de fillette, gr. 2 à 8. Pour un 6 : 2 v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. ½ v. de 35″-39″-44″. Fermeture-éclair de 20″. ¾ v. de 35″-39″ pour les bouffants. 15 cents.

3080 — Robe à dos ouvert, avec jaquette, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 6 v. de 35″ ou 5¼ v. de 39″. 25 cents.

Simplicity
3124

Simplicity
3132

Simplicity
3147

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de " La Revue Populaire ", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

POUR LE MOIS DOUX

3070 — Robe jumper et culotte, gr. 12 à 20. Pour un 15 : le jumper, 3¼ v. de 35″-39″. La culotte, 2⅝ v. de 35″ ou 2¼ v. de 39″. 3¼ v. de ruban plié en biais. Fermeture-éclair de 20″. 20 cents.

3122 — Jupe avec bretelles, blouse et boléro pour fillette et jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 12 : la blouse, 1¼ v. de 35″ ou 1⅛ v. de 39″. Fermeture-éclair de 6″ pour la blouse. La jupe et le boléro, 3¼ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. Ruban pour les boucles, 1½ v. de ⅞″. Fermeture-éclair de 9″ pour la jupe. ¼ v. de canevas de 24″ ou de mousseline de 35″. 25 cents.

Simplicity
3070

Simplicity
3070

Simplicity
3139

3135 — Jolie robe de fillette, gr. 6 à 14. Pour un 8 : 2⅜ v. de 35″ ou 2 v. de 39″. 3¼ v. de dentelle de ¾″. Fermeture-éclair de 6″. 15 cents.

3131 — Robe fraîche et légère, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3⅝ v. de 35″, 3½ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. ⅜ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. Fermeture-éclair de 9″. Aussi un patron de jaquette. 25 cents.

3139 — Robe amincissante, gr. 32 à 44. Pour un 38 : 4⅜ v. de 35″, 3⅞ v. de 39″ ou 2⅝ v. de 54″. ⅜ v. de taffetas de 39″ ou d'orgardi de 44″. 25¢.

Simplicity
3131

Simplicity
3135

Simplicity
3122

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de " La Revue Populaire ", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

PETITE SOURCE

(Suite de la page 28)

cependant écouté avec un air de satisfaction intime. C'est... c'est presque inconvenant !

— Oh ! tantine ! *La Sérénade du Passant !*

— Sérénade tant que tu voudras ; mais on dirait que tu donnes pour tout de bon un rendez-vous à quelqu'un...

Peut-être au bonheur ?

Ce n'est pourtant pas dans le chemin des papillons et des frêles demoiselles qu'elle doit revoir Jacques, aujourd'hui, Micheline.

Lorsqu'elle arrive un peu avant deux heures, comme chaque jour, Mme Aveline qui l'a vue monter l'allée de tilleuls lui jette à voix chuchotante de sa fenêtre :

— Attendez-moi, petite. Nous ne sortirons que dans une heure, avec Jacques. J'ai une lettre à finir. Lisez quelque chose en attendant...

Miche a l'habitude. Dans ces cas-là, elle entre dans la grande et somptueuse bibliothèque et elle choisit sur les rayons un de ces livres précieux de reliure et de vieillesse qu'elle aime tant.

Aussi, de son allure vive, rapide, se dirige-t-elle vers celle des portes-fenêtres qui est toujours ouverte sur la terrasse. Mais comme elle va l'atteindre, une jeune forme féminine en surgit, la referme derrière elle, reste debout contre, elle, comme pour la défendre.

Stupéfaite, Micheline s'est immobilisée ; mais la surprise de la jeune inconnue paraît tout aussi grande. Un instant, elles demeurent sieneieuses en face l'une de l'autre, se dévisageant.

L'inconnue, qui semble chez elle, comme Micheline, est plutôt petite, aussi brune que Miche est blonde, avec un regard de feu ardent dans une pâleur mate et méridionale. Les cheveux sont coiffés bas et plats, une robe d'un rouge sombre et magnifique, le vrai rouge Titien, épouse un corps souple jusqu'à l'ondulation serpentine. De la main gauche, elle tient un petit bloc et un crayon, tandis que la droite, qui repose encore sur la clenche ouvragée de la porte, semble l'interdire.

Le silence commence à peser, inusité, surprenant, entre les deux jeunes créatures qui se mesurent, sa jaugeant, cherchent à se deviner d'un regard sans indulgence.

Et c'est l'inconnue qui, la première, murmure d'un ton qui interroge avec assurance :

— Je vous demande pardon, mademoiselle ?

Evidemment elle se demande ce que Micheline fait là. Un peu nerveuse, imperceptiblement hautaine, celle-ci réplique :

— Je suis la lectrice de Mme Aveline et je venais prendre un volume...

Mais d'un geste bref, l'inconnue arrête le mouvement :

— C'est l'heure où Me Aveline travaille ici, dit-elle nettement, d'un ton sans réplique, et il ne veut qu'on le dérange sous aucun prétexte.

Micheline a pâli légèrement. Elle frémit. Qui est-elle donc celle-ci qui parle en maîtresse ici ? Celle qui a le droit de pénétrer auprès de lui et d'en chaser tout le monde ?

Encore une fois, la jeune fille brune enveloppe d'un regard hostile la silhouette fine, la tête blonde, et nette ; froidement, elle révèle le titre qui lui concède tous les droits :

— Je suis sa secrétaire particulière, mademoiselle !

Puis, comme se ravisant, au lieu de s'éloigner, elle se retourne, ouvre la porte interdite et rentre dans la pénombre douce de la grande pièce où *Il* travaille.

Et voilà ! Ce n'est rien, et pourtant il semble à Micheline maintenant qu'il fait moins beau, que le soleil s'est caché, que les oiseaux se taisent, que les fleurs se referment ! Ses beaux yeux font comme elles un court instant. Puis, après la brève minute accordée à la déception, elle redresse le front, secoue ses boucles avec énergie.

Eh bien ! Et puis ? Je ne serai pas la secrétaire de Me Aveline, voilà tout... Il n'en manque pas d'autres.

Bien sûr, il n'en manque pas d'autres ; mais elle s'était dangeureusement habituée à cette idée... et puis, il y a ce regard trop beau, trop profond, trop dur aussi, des grands yeux noirs qui s'est posé sur elle !

— Une ennemie dans la maison ? Comme ce serait pénible ! Bah ! Pourquoi penser cela ? Elle ne me connaît pas ?

Mais elle non plus, Micheline, ne la connaît pas la brune secrétaire, et cependant peut-elle se défendre d'une sourde antipathie contre elle ?

Elle songe à tout cela, assiste sur la terrasse en attendant Mme Aveline et puis, soudain, elle ne songe plus à rien du tout parce qu'une voix chantante, habile, harmonieuse s'exclame derrière elle !

— Comment vous êtes ici, mademoiselle Micheline ? Et qu'attendez-vous seulette ainsi ?

Derrière Jacques Aveline qui s'incline, un sourire de satisfaction au fond de ses yeux froids, la silhouette rouge de la secrétaire se dresse comme une flamme. Rendue à son optimisme confiant, Micheline lance avec légèreté :

— J'attendais de pouvoir pénétrer dans la bibliothèque pour y prendre un livre dont je dois faire la lecture ce soir à Mme ACeline.

Et très vite, elle ajoute, souriante, car elle ne veut plus laisser percer aucune amertume :

— Et j'attendais, avec un plaisir infini, si près de mes chères amies, les fleurs...

Il jette un coup d'œil charmé sur les parterres qui s'étendent au pied de la terrasse.

— Oui, tout fleurit et embaume vraiment ! Comme la roseraie doit être belle ! Je n'ai pas encore eu le temps d'aller la voir depuis ce matin. Voulez-vous que nous descendions lui faire visite ensemble ? Vous me présenterez les nouvelles-nées de cette année, puisque vous les connaissez déjà ?

Et tandis que Miche rougit de plaisir, Jacques Aveline redevient tout à fait « Me Aveline » pour se tourner vers la secrétaire :

— Myrriam, vous finirez le classement du dossier Morand, et vous vous occuperez du courrier. Si on téléphone... je ne serai au bout du fil que demain d'une heure à trois...

Il se tourne vers Micheline et sourit, soudain très jeune, avec un geste vif de la main :

— Le reste du temps, vacances !

Et tandis que, figée, muette, la secrétaire les regarde s'éloigner de son terrible regard de flamme, Miche descend presque en courant l'allée qui s'étend entre les plates-bandes odorantes vers la roseraie, en babillant comme au temps où la joie lui était encore permise.

Penché vers elle de toute sa haute taille inclinée avec gentillesse, presque avec attendrissement, Jacques

Je ne veux pas me vanter... mais

Je fus un vrai boute-en-train

— juste au moment où je m'attendais d'être misérable ! Mais les serviettes hygiéniques Kotex m'ont secourue parce qu'elles sont faites d'épaisseurs de tissu mince et mou. Ces épaisseurs absorbent l'une après l'autre l'humidité qu'elles distribuent *dans toute* la serviette pour éviter l'irritation de bords humides.

Ma meilleure décision

— vous me pardonnerez bien de le dire moi-même — c'est lorsque j'adoptai les serviettes hygiéniques Kotex à bouts pressés brevetés. Je n'avais jamais cru pouvoir me débarrasser de cette insupportable sensation de volume... mais ces bouts pressés spéciaux de Kotex soulagèrent immédiatement mon embarras !

Mes amies m'ont applaudie

— lorsque je leur ai prouvé que cette idée de la même dimension de serviette pour les besoins de différents jours ne tient pas debout ! Car avec les 3 dimensions de serviettes hygiéniques Kotex — Régulière, Junior, Super — il est maintenant facile pour toute femme de répondre à ses besoins individuels de jour en jour.

Les 3 types au même bas prix
Serviettes Sanitaires Kotex*

Vaut mieux dire Kotex c'est mieux pour vous

regarde, écoute vivre cette enfant déconcertante et surprenante.

Qui donc, il y a cinq mois, lorsqu'il la regardait évoluer à Paris, dans l'antichambre de son père, avec le léger agacement que toujours lui cause la frivolité et le sans-gêne des jeunes filles modernes, aurait pu prévoir qu'elle était capable de se montrer si diversement charmeuse, si énergiquement confiante, si gentiment courageuse, si franchement résignée?

Longtemps, le souvenir de ce sourire lumineux, de cette silhouette aux mouvements d'oiseau l'avait hanté. Il y songeait immanquablement lorsque ses affaires en cours, ou seulement le hasard, ramenait à son esprit la résolution de M. Brunot.

Lorsqu'il avait su que celui-ci avait mis son projet à exécution, il avait songé à l'enfant de laquelle il attendait tout : le réconfort et l'espoir. Et il s'était demandé, avec au cœur un apitoiement craintif pour le pauvre père :

— Est-elle partie avec lui ?

Il savait cependant que c'était à peu près impossible ayant mesuré lui-même les dangers d'une expédition à Atacama. Mais quand il l'avait rencontrée par un hasard miraculeux sur la route de Bellême, il avait été figé de stupeur au point de douter un moment de ses yeux, de son souvenir . . . N'était-ce pas autre chose qu'une resssemblance ?

C'était assez pour réveiller le charmant et intrigant fantôme qui piquait sa curiosité. Et il n'avait guère cessé d'y penser jusqu'à la rencontre du marché . . . jusqu'à ce moment auquel il ne pouvait penser sans amusement et qu'il nommait à part lui : « Le jour de la poule ! »

Ce jour-là, il avait compris que le sort bienveillant envoyait justement dans son champ d'observation cette petite créature qui l'intriguait si fort, et il avait résolu de ne pas la laisser échapper à son esprit aigu et fouilleur.

Et, fixé par une brève et discrète enquête, il avait marché d'étonnement en étonnement !

Quoi ? C'était pour une retraite prolongée que cette brillante Parisienne venait se cloîtrer à Bellême pendant l'absence de son père ? Comment ? Elle si mondaine, non seulement, supportait la vie de province, mais encore s'y acclimatait, s'y accoutumait, y prenait ses habitudes modestement, et toujours le sourire aux lèvres ?

Pouvait-il se faire vraiment que la riche héritière de M. Brunot se résigne à travailler, à s'assurer un gagne-pain, sans être absolument certaine d'avoir à s'en servir ? Sa mère lui avait conté l'aventure douloureuse et brave de cette petite déracinée qu'elle-même tenait du notaire de Mlle Brunot et, cette fois, il s'était émerveillé, presque attendri. Et c'était d'un élan irréfléchi, mais partout du fond de son être qu'il s'était écrié :

— Dis-moi, maman, puisqu'elle est décidée à travailler, cette petite, ne pourrait-on lui trouver une sinécure bien gentille ici ? J'ai quelque peu connu son père, bien que je préfère qu'elle n'en sache rien, et je sais combien il serait pénible au pauvre bonhomme de savoir sa fille dans cette situation. Je suis certain que, si elle tente cette chose à la fois si sage et si folle : travailler avec un aussi mince bagage et des habitudes aussi indépendantes . . . C'est tout à fait en cachette de ce père . . Pour lui j'aimerais que ces débuts soient aussi peu pénibles que possible !

Et après avoir un peu cherché, on en était arrivé à créer ce poste sans compétences spéciales et qui ne devait entraver en aucune façon l'existence actuelle de la jeune fille : promeneuse de Mme Aveline.

En vérité, Jacques était certain que Micheline cherchait un emploi de bon cœur, mais serait incapable de le tenir.

Gâtée comme elle l'avait été, habituée à l'existence de luxe et d'oisiveté, sportive et insouciante, elle devait aller au travail comme à un autre jeu et le traiterait comme tel, sûrement.

Il ne pouvait l'imaginer studieuse, immobile, réfléchie.

Promeneuse . . . cela oui, c'était sûrement dans ses cordes ! On ne lui demanderait rien, en somme, que de venir prêter son joli minois, ses manières élégantes, son insouciante gaîté auprès de la plus indulgente des femmes, autrement dit : continuer ses folles randonnées en forêt avec une compagne agréable ! Voilà tout le travail que Jacques jugeait Miche capable de fournir.

Et, aujourd'hui encore, en la regardant évoluer discrètement élégante, en l'écoutant babiller gentiment joyeuse, il se disait que tel était seulement le destin de cette jolie créature toute pétrie de lumière et de gaîté.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises avec une petite bonne femme comme Micheline !

Tout d'abord, il avait eu celle de son arrivée au château, si drôlement, mais si gentiment costumée en demoiselle pauvre, résignée à ne tenir jamais un autre rôle dans le vie désormais !

Pareille abnégation lui avait paru à la fois attendrissante et invraisemblable et lorsqu'il y songeait c'était toujours avec une stupeur admirative.

Et voici que soudain il découvrait sous l'insouciante enfant un nouvel aspect bien fait pour l'étonner !

Tout en dévalant les plates-bandes, il avait demandé en effet, moins par curiosité que pour provoquer sa confiance :

— Quel était donc ce livre que vous vouliez tout à l'heure ?

Elle rougit un peu.

— Il y avait *Le Barrage*, de Bordeaux, que je voulais faire connaître à Mme votre mère, et puis . . .

— *Le Barrage*, répéta-t-il surpris déjà. Oui, c'est un très grand et très beau livre pas assez connu à mon gré. Mais ne craignez-vous pas qu'il rebute un peu l'esprit de Maman ? Vous-même je m'étonne que . . .

Elle haussa ses fins sourcils :

— Mais il n'est ni sévère, ni rebutant ce roman, le plus émouvant, le plus captivant qui se puisse trouver. Je l'ai dévoré en une nuit, moi, tant il me passionnait !

— Ah ! fit-il, interdit d'entendre cette gamine manifester un tel emballement pour une œuvre de cette envergure. Ah ! vous avez des lectures sérieuses, il me semble . . . Est-ce que . . . quels sont . . .

Puis il s'arrêta et se mit à rire doucement, d'un air très jeune et indulgent. Un peu l'air qu'il avait « le jour de la poule »,

— Je ne voudrais pas jouer au petit jeu idiot : « Quels sont vos auteurs préférés » et cependant je serais bien curieux de les connaître.

Elle rit à son tour et haussa une épaule ronde sous la chemisette de souple jersey, bleuté comme ses yeux.

— D'autant plus idiot le jeu qu'on ne préfère pas « un auteur » mais généralement « une œuvre » de cet auteur !

— Ainsi ?

— Ainsi, puisque vous y tenez tant, je déteste les romans de Loti, mais j'adore ses impressions de voyage, Jérusalem, Angkor, et aussi certains souvenirs recueillis dans un volume émouvant dont le titre écarte beaucoup de lecteurs : *Le livre de la pitié et de la mort !*

Il sursauta, la regarda de côté pour s'assurer qu'elle ne se moquait pas de lui . . . Non, l'infatigable regard bleu fixait devant lui, très loin, quelque chose d'invisible et qui devait être à cette minute très beau et très douloureux, il revint vers son compagnon chargé de mystère et de recueillement.

— Il y a notamment, dit-elle la voix basse, une histoire de deux chattes . . . si émouvante !

Et soudain le sourire refleurit, rayonna, irésistible, si enfantin et si pur qu'il semblait le caressant rayon de soleil faisant frissonner les larmes de la rosée à l'aube.

— A propos de chattes, avez-vous vu les enfants de Loly ?

— Ils sont ravissants . . . ces adorables petites boules soyeuses, avec leur grâce lourdaude, m'ont positivement séduit.

Et c'était vrai, le matin il ne pouvait s'arracher du chenil où sa chienne préférée Loly allaitait deux jeunes boules de peluche noire.

— Malheureusement, reprit-il en la regardant de côté, nous ne pourrons conserver les deux . . . il faudra que je trouve une âme charitable pour me débarrasser d'un de ces diablotins . . .

Encore un instant il l'observa en silence, puis, négligemment il proposa :

— Si vous connaissez quelqu'un à qui ce petit chien puisse faire plaisir dans le pays ?

Elle joignit les mains, soudain toute rose de plaisir.

— Oh ! . . . Oh ! moi, je serais si contente !

— Eh bien ! c'est entendu . . . vous choisirez celui que vous préférez.

Elle ne prit pas le temps de réfléchir :

— Mon préféré, c'est Still, le petit . . .

— Tiens, pourquoi ?

Il est un peu chétif, alors sa mère l'aime moins . . . Je serais si heureuse de le choyer un peu !

— Ah ! oui ? fit-il en l'enveloppant du même regard surpris et charmé qu'il avait eu devant le choix de ses lectures. Mais dites-moi, pour revenir aux choses sérieuses. Tout à l'heure, vous m'avez dit : « Je voulais le *Barrage* pour Mme Aveline et puis . . . » Est-ce trop curieux de vous demander qui est cet «Et puis » ?

Elle rosit à nouveau, ce qui la rajeunissait délicieusement.

Cet « Et puis » ce qui concerne un bouquin de droit que Mme votre mère m'a autorisé à emprunter à votre bibliothèque pour mon usage personnel.

— Vraiment ? De droit ? Mais que pensez-vous comprendre à notre charabia professionnel ? dit-il interloqué. Quel intérêt ? . . .

Elle l'interrompit d'un geste :

— Oh ! je suis déjà un peu habituée. J'ai beaucoup travaillé dans ce sens depuis ces derniers mois . . .

— Comment ? vous avez travaillé ? répéta-t-il absolument dérouté. Ici ? Mais vous n'avez pu trouver nul répétiteur . . .

— Evidemment ! Mais je tâche de me débrouiller toute seule en vue de l'avenir . . . je voudrais . . .

Elle acheva comme on avoue une faute avec une de ces rougeurs d'enfant :

— Je voudrais préparer mon droit dès que je serai rentrée à Paris . . .

— Ah ! fit Jacques suffoqué par cette volonté laborieuse qu'il n'attendait guère. Vous voulez devenir avocate ?

Elle secoua une épaule et pleine de bon sens net :

— Ça non ! Je sais fort bien que je n'ai rien pour y arriver . . . Mais si je suis appelée à me créer une situation je ne trouverai rien de bien brillant avec mon modeste bachot entre les mains.

Elle sourit, gentiment crâne :

— On demande beaucoup aux secrétaires, vous savez, aujourd'hui ! Même dans le commerce, dans l'industrie . . .

Touché par l'entrain courageux avec lequel elle envisageait sa situation future, il prit le parti de rire avec elle.

— Naturellement ! Les patrons leur demandent généralement de suppléer aux connaissances qu'eux-mêmes n'ont pas !

— Oui, fit-elle, songeuse et comme malgré elle. Je n'ai jamais engagé de femme de chambre sans être certaine qu'elle cousait et repassait à merveille. J'admirais leur habileté et je les payais très cher !

Elle fit une petite moue et conclut:

— Maintenant . . . je ne les paierai plus aussi cher et je les admirerai moins . . parce que je sais comment il faut s'y prendre . . .

Jacques Aveline la regardait toujours, profondément. Il dit de sa belle voix douce, caressante des instants les plus pathétiques dans ses péroraisons :

— Pardonnez-moi de me montrer indiscret ; mais j'ai entendu parler de . . . l'épreuve que vous traversez et . . .

Elle l'arrêta net :

— L'épreuve ? Mais il n'y a pas d'épreuve pour moi ! Pas assez ! Elle est toute entière pour mon pauvre papa qui se débat dans un pays lointain contre des difficultés sans nombre pendant que je suis trop heureuse ici, dans un pays idéal . . . Franchement, j'ai honte de ma quiétude quand . . je pense à lui !

— Cependant, les quelques mots que nous venons d'échanger m'ont fait comprendre que vous étiez une jeune fille capable d'envisager nettement les riques de la situation, puisque déjà vous songez à y parer. Craindre la ruine n'est pas drôle à votre âge, avec votre éducation . . .

Mais de nouveau le beau sourire confiant s'épanouit :

— Mais je ne la crains pas ! Je suis certaine, vous entendez, certaine du triomphe de papa, de sa réussite ! Jamais je n'ai vu son génie des affaires en défaut. Je ne puis l'imaginer ! Le doute ne m'effleura pas une seconde ! Si j'agis comme je le fais, c'est uniquement par prudence, car je sais que le courage n'exclut pas la prudence ! Il est bon de s'assurer contre un événement néfaste, même s'il paraît improbable, impossible ! Je ne pense pas que tous les gens qui s'assurent contre les accidents soient persuadés qu'il mourront écrasés le lendemain !

Enthousiasmé, il s'exclama : !

— Et vous avez raison ! Toujours raison. O petite Minerve souriante ! C'est à se demander comment tant de sagesse peut tenir dans une si petite tête. Il est vrai, ajouta-t-il plus bas que vos yeux sont assez grands, eux, pour la contenir toute entière.

Plus rose que les fleurs, Miche s'était vivement inclinée pour respirer une rose. Elle feignit de ne pas avoir entendu :

— Voyez, dit-elle. Celle-ci est le chef-d'œuvre de François. La dernière née de son sécateur d'artiste ! Elle n'a donné qu'une fleur au mois de mai, et voici qu'elle a refleuri ce matin pour fêter sans doute votre retour !

En même temps qu'elle, il se pencha sur la rose.

— Ou peut-être notre charmante entente, le pacte d'amitié que, sans rien dire, nous venons de signer tous

les deux ? . . . Mais oui, ne protestez pas, petite fille ! Vous avez pris une large place dans ma vie et dans mon cœur rien qu'en vous montrant vous-même, avec tous les trésors charmants que peut contenir le vôtre ! Et, pardonnez ma fatuité, mais il me semble que pour que vous soyez révélée spontanément avec autant de franchise, il ne faut pas que je vous sois trop antipathique !

Elle se releva et le sourire bleu éclipsa la rougeur des joues. Toute son aisance retrouvée, elle dit, en riant avec bonne humeur, pour chasser ce que les paroles trop caresantes pouvaient créer de gêne :

— Et vous avez raison ! Bon psychologue un avocat se doit de l'être. Pas antipathique du tout, mon cher maître !

•

Le soir elle annonça pendant le dîner à Mlle Valentine :

— Tantine, je ne serai pas la secrétaire de Me Aveline. La place est déjà prise, et par une énigmatique personne qui ne semble pas décidée du tout à l'abandonner, je te t'affirme ! Une créature étrange . . .

— Quel malheur ! Comme c'est dommage ! murmura tantine en joignant ses deux mains sèches sur son corsage.

Mais Micheline, malgré la déception très rude et l'espèce d'inquiétude qu'éveillait en elle obscurément le souvenir de la secrétaire aux yeux ardents, ne trouvait pas la force de se lamenter ce soir.

Quelque chose d'obscur, de mystérieux se débattait en elle qui ne demandait qu'à fleurir en espoir merveilleux et doux.

Chapitre X

Il me semble, petite, qu'il y a bien longtemps que nous est parvenue la dernière lettre de ton père !

Cette phrase, que répète chaque jour tante Valentine après l'heure du courrier, retentit dans le cœur de Miche comme un douloureux bourdon.

Hé oui, il y a bien longtemps ! Un courrier, puis deux, puis trois, venant du Chili, n'ont rien apporté de M. Brunot. Qu'est-ce que cela veut dire ? Micheline ne le sait et n'est pas près de le savoir.

Elle a bien écrit à un ingénieur de la Société là-bas ; mais il faut le temps que sa lettre gagne Atacama et que la réponse en revienne ! Deux mois ! Deux mois . . .

Bouleversée d'inquiétude, elle a câblé à son père ; mais ne sait-elle pas par lui-même que de la plus proche ville, il faut plus de huit jours à cheval pour atteindre les puits d'Atacama, dans la montagne ?

Solitude, isolement tragique, que recèlent-ils d'atroce et de menaçant pour le bonheur de Micheline ?

Car, si cette ombre ne planait sur lui, comme il rayonnerait le bonheur de Miche ! Qu'il lui paraît étincelant et merveilleux ! Si beau que, par moments, il lui faut fermer les yeux devant lui pour ne pas en être éblouie !

— Comme il y a longtemps que nous n'avons eu de lettre de ton père, petite !

Cette phrase, elle se la répète tout bas bien souvent, Micheline ; mais comme elle s'interdit de la prononcer tout haut avec cette superstition, cette espèce de fétichisme qui empêche de concrétiser par des mots les plus redoutables craintes. Ordinairement, elle rejette avec une volontaire bonne humeur optimiste les lamentations de tantine. Ce matin, elle se sent contre l'angoisse les muscles mous et la tête vide. De mauvais rêves, une angoisse obscure.

Allons, la journée commence mal !

Et pourtant il n'y a pas longtemps à attendre avant de retrouver le visage du bonheur, avant de monter au Château Rose ! D'ailleurs, elle n'y va plus souvent seule, maintenant. Sous divers prétextes, presque chaque jour, l'auto des Aveline vient la cueillir soit chez elle, soit à moitié route.

Quelquefois, Mme Aveline ayant quelque emplette ridicule à effectuer se trouve auprès de son fils. Le plus souvent Jacques vient seul.

De très loin, si la voiture est à mi-route, il se penche, se penche pour la voir venir à lui, candide et rayonnante dans le soleil tamisé par les grands arbres et qui semble parsemer des pièces d'or la robe si simple mais si élégante de ligne !

Et quand elle est près de lui, il dit simplement en portant la petite main à ses lèvres :

— J'avais hâte de revoir ma petite source, de me baigner à sa fraîcheur ! Petite source ! Il l'a nommée ainsi un jour que, au hasard d'une longue promenade dont Mme Aveline s'était abstenue, ils ont découvert ensemble une sourcette jaillissant du sol de la forêt à l'ombre des grands chênes inclinés.

L'eau, très pure, très froide, infiniment limpide, sortait brusquement de la terre de fougère noirâtre pour s'écouler en jacassant sur un mince lit de sable doré parsemé de cailloux, polis, minuscules et veinés, comme des pierres précieuses.

C'était le fond d'un ravin sombre et presque tragique. Alonteur des buissons denses, tarabiscotés par une nature de mauvaise humeur, devaient recéler des cadavres d'animaux tapis pour y mourir. L'humidité des sous-bois qui moisissait les troncs et décomposait les épais lits de feuillages, mous sous le pas exhalait une vague, une fine et légère odeur de pourriture stagnante.

Et la fraîcheur de cette petite source jaillissante, sa pureté, sa chanson, sa gaîté jolie qui s'évadait de tant de putréfaction pour courir là-bas, vers les clairières, vers le soleil, vers la lumière était à la fois surprenante, délicieuse et comme animée d'un magnifique espoir !

Jacques le dit avec cette voix chaude qui savait trouver les mots justes pour dépeindre toutes choses. Il s'émerveillait de la naissance de cette eau candide parmi tant de nourriture . . .

Mais Micheline ne s'étonnait jamais devant quelque chose de bon ou de beau. Cela lui semblait à elle, tellement naturel que seule la laideur ou la méchanceté pouvait la surprendre comme des non-sens comme des monstrusités.

Elle dit simplement, en s'agenouillant sur la fange des bords pour tremper ses petits doigts dans l'eau virginale :

— C'est la chanson de la vie, de l'espoir, du renouveau, de la résurrection qu'elle chante, la petite source ! Ecoutez-la, comme elle est insouciante et gaie. Elle sait que passé ce sombre hallier, ces odeurs, ces moisissures, elle trouvera la lumière et les parfums et que de la lente pourriture des feuilles, naît plus loin la splendeur des fleurs !

Jacques dit instinctivement, très vite, sans réfléchir :

— Comme vous lui ressemblez !

Le rire léger de Miche vint ajouter à sa ressemblance avec cette sœur cristalline. Il s'égoutta sous les arbres en perles de fraîcheur et de paix . . .

— Comme vous lui ressemblez ! reprit-il d'un ton émerveillé. Vous avez d'elle cette candeur qui résiste

"Bon Ami ! Savez-vous que depuis plus de 10 ans, je ne me sers pas d'autre chose pour entretenir mon évier ! "

"Bon Ami ! Il n'a pas son pareil pour enlever graisse et saleté . . . et il n'abîme pas les mains ! "

Qu'y a-t-il de mieux pour nettoyer les éviers ?

Lisez pourquoi les ménagères préfèrent ce nettoyeur-polisseur !

"Bon Ami ! Il n'égratigne ni ne ternit un évier . . . et il en faut si peu pour nettoyer ! "

"Bon Ami ! Je ne voudrais pas en employer d'autre . . . il nettoie et polit si bien ! "

"n'a pas encore égratigné!"

Bon Ami

Epargne du temps . . . facilite le travail . . . protège l'émail

(FABRICATION CANADIENNE)

Les mères se réjouissent de plus en plus des

Purées HEINZ

• Cuites à point et parfaitement passées, ces Purées sont—"exactement ce que le médecin a ordonné". Les ingrédients—de première qualité—sont envoyés promptement des jardins aux cuisines Heinz. Ils sont cuits et mis en boîtes dans leurs propres jus naturels, sous atmosphère inerte, et conservent les vitamines qui sont souvent perdues lorsqu'on emploie des méthodes de cuisson ordinaires. Les bébés profitent avec les Purées Heinz—et celles-ci épargnent bien du temps. Commandez-en une provision aujourd'hui.

12 SORTES—Purée de Soupe aux Légumes • Tomates • Pois • Légumes Verts Mélangés • Epinards • Betteraves • Haricots Verts • Carottes • Pruneaux • Abricots et Compote de Pommes • Céréales • Soupe au Boeuf et au Foie.

Demandez la brochure intéressante et gratuite: "*Que Donner à mon Bébé?*" Adressez-vous à H. J. Heinz Company, Dépt. P91, Montréal.

PURÉES Heinz

JE N'AI PLUS LA PEAU GERCÉE!

• Maman disait que c'était les couches qui m'irritaient la peau, mais je n'ai plus maintenant à m'inquiéter de cela depuis que nous employons la "Vaseline". Elle assouplit et imperméabilise ma peau. Comme maman, je crois que la Gelée "Vaseline" est la chose la plus commode à la maison, mais il faut obtenir le produit *authentique*, portant la marque "Vaseline". En pots à 10c, 15c et 25c. En tubes à 25c.

Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE

GELÉE DE PETROLE

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

à toutes les corruptions, à toutes les intoxications . . . cette gaîté courageuse que n'arrêtent nul obstacle, nulle difficulté . . . Vous bondissez comme elle par-dessus les menus cailloux de la route, vous vous insinuez à travers les rochers, les plus lourds, les terrains les plus laids et partout où vous jaillissez vous portez cette merveilleuse fraîcheur, cette limpidité unique de votre regard et de votre rire qui fait fleurir, autour de vous, les roses !

— Poète ! dit gaîment Micheline qui riait avec des tremblements de tourterelle.

— Petite Source ! Ce nom vous va si bien ! Je ne vous en donnerai plus d'autres !

Et le surnom restant, Mme Aveline elle-même le donnait parfois à la jeune fille, trouvant qu'il lui seyait comme nul autre.

Mais lorsqu'on le prononçait devant elle, Myriam, la brune secrétaire, fermait ses trop beaux yeux jusqu'à ne laisser passer entre ses cils qu'un regard mince, aigu et dangereux comme une lame meurtrière

— Ah ! dit-il en la voyant arriver vers lui ce jour-là. Vous avez remis la robe que vous portiez le jour du pacte des roses !

Ils avaient ainsi un calendrier à eux avec des fêtes non carillonnées mais précieuses tout de même, jalonnant leur intimité récente.

Il y avait : le jour des lunettes . . . dont ils ne pouvaient parler tous les deux sans rire.

Il y avait aussi pour Jacques un jour plus lontain qu'il appelait à part lui « le jour d'Antoine ».. . . et qui éclairait pour la première fois sa vie au soleil d'un sourire bleu comme un champ de pervenches. Mais celui-ci était son bien propre, secret, et jamais il n'en avait parlé à Micheline, ayant décidé qu'il valait mieux lui laisser ignorer qu'il était en relations d'affaires avec son père.

Quelquefois, lorsqu'il repensait justement à cette affaire, à cette cause qu'on lui avait confiée, il ressentait comme un obscur malaise. Il se représentait dans quelle situation délicate il se trouverait, porte-parole de ceux qui, doutant de l'intégrité de M. Brunot et de sa sincérité, lui avaient confié la défense de leurs intérêts. Maintenant, à la confiance, à la sympathie instinctive que lui avait inspirées le brasseur d'affaires, s'ajoutait le sentiment encore imprécis et si doux qu'il ressentait pour sa fille. Que ferait-il si M. Brunot échouait dans ses recherches ? S'il revenait les mains vides, s'il fallait le dépouiller pour satisfaire à son honneur ?

Et s'il ne revenait pas ?

Cette question se posait parfois devant lui comme un grand, un terrible point d'interrogation noir.

S'il ne revenait pas ? Si la terre inexorable du désert d'Atacama gardait, avec son pétrole inviolé, le corps du malheureux trop confiant ? Si Jacques ne devait plus trouver devant lui comme adversaire que cette fragile, cette douce enfant dont le regard le désarmait . . . Si c'était contre elle, contre elle seule, qu'il fût chargé par ses clients de poursuivre l'action judiciaire et féroce ?

Lorsqu'il songeait à cela, son imagination voyait Micheline sous les traits d'une de ces douces biches entrevues par hasard au cours de leurs longues promenades, et fuyant devant la meule de ces créations constituée en consortium, se liguant pour mieux la poursuivre, la forcer, la dévorer.

Serait-ce lui le piqueur, le chef de meute ?

Justement le matin, une lettre de celui qui avait mis sur pied cette association de créanciers, qui la présidait, lui avait demandé s'il n'avait aucune nouvelle, aucune précision, aucun espoir, concernant l'affaire des terrains d'Atacama. La lettre précisait que six mois s'étaient déjà écoulés sur l'année de répit accordée à M. Brunot . . .

— Sans vouloir paraître soucieux, il demanda négligemment comme ils arrivaient en vue du château :

— Vous n'avez pas reçu de nouvelles de votre père ?

L'angoisse vacilla un court instant au fond des prunelles bleues ; mais la voix s'affermit pour dire :

— Le courrier venant du Chili est passé il y a déjà trois jours, vous savez. Actuellement, je ne pourrai recevoir qu'un câble et papa peut être empêché de me l'expédier si un travail important dans ses fouilles . . par exemple le forage d'un puits promettant la réussite à bref délai, le retient sur place avec tout son personnel.

Il admira cette résignation mais ne put s'empêcher de s'en étonner un peu.

Cette résignation spartiate le surprenait décidément chez une enfant qu'il eût supposée au cœur tendre. Enfin . . .

Légèrement préoccupée, il fut moins gai pendant la fin du parcours. Comment tout cela finirait-il ? Elle avait bien de la chance, Micheline, de pouvoir ainsi ne pas s'en alarmer !

Ce jour-là, ils avaient décidé d'aller tous deux reconnaître un coin où le guide des environs signalait une pierre druidique. Mme Aveline avait demandé à se reposer tout l'après-midi. Comme il s'agisait d'une excursion à pied, il déposa la jeune fille devant le perron pour aller ensuite conduire l'auto au garage situé tout au fond du parc.

— En m'attendant allez donc prendre votre provision de lecture, dit-il. J'ai préparé sur le coin de mon bureau une pile de bouquins choisis spécialement pour vous.

— Oui !— dit-elle avec son joli sourire heureux. Comme je vous remercie !

Cela lui était presque plus précieux que tout. L'intérêt que Jacques semblait prendre à la culture de son esprit et de sa sensibilité, à l'élévation de ses pensées en lui désignant des lectures triées parmi les plus belles et les meilleures. Cette sollicitude la flattait et l'émouvait à la fois.

Elle se rendit donc joyeusement dans la grande bibliothèque sereine où maintenant Me Aveline ne travaillait plus que le matin et quelques heures à peine, réservant tous ses après-midi à Micheline, à leurs promenades, à leurs causeries, aux leçons qu'il lui donnait.

Et dès son entrée qui semblait apporter tout l'été et le soleil dans la pièce close, les yeux de Micheline tombèrent sur la brune secrétaire dont la tête fine s'inclinait sur de poussiéreux dossiers.

Toujours au hasard des rencontres une antipathie réelle semblait jaillir des sombres prunelles. Il semblait que Myriam ne pût pardonner à Micheline son intrusion dans la maison.

Et, Miche, qui ne cherchait jamais de mobile bas aux actions des autres, se l'expliquait ainsi, avec une certaine pitié :

— J'ai une vie tellement plus agréable qu'elle, ici ! Alors que toute ma besogne consiste à lire à haute voix d'admirables livres ou à me promener avec les maîtres qui sont devenus plutôt de vrais amis pour moi . . alors que je profite de l'air, du soleil, de la liberté dans cette magnifique nature, moi, la demoiselle de compagnie de Mme Aveline ; elle, secrétaire de son fils, reste ici confinée avec tous ses vilains bouquins, sa besogne ingrate, sa tâche immense ! Comment ne m'en voudrait-elle pas un peu ? Cependant, ce n'est pas de ma faute si mon emploi ici est plus agréable que le sien . . . et, si elle voulait changer, ne l'accepterais-je pas avec joie si j'en étais capable, rien que pour le bonheur de « servir » Me Aveline ?

Etait-ce bien de cela, que Myriam en voulait à la jeune fille? N'était-ce pas aussi d'être si jeune, si jolie, si blonde ? Et d'accaparer tout le temps, toutes les pensées du jeune maître ?

Fille des pays d'envoûtement et de vengeance, Myriam avait du premier jour haï chez Micheline tout ce que justement elle avait pressenti, deviné que Jacques aimerait.

Depuis longtemps, obscurément éprise de celui auprès duquel gravitait sa vie, elle avait vu en Micheline l'ennemie, la rivale née, dès le premier regard.

Son cœur inquiet et peut-être aussi l'atavisme de toute une ascendance de gitanes plus ou moins devineresses, l'avaient avertie du péril.

D'où sa haine, forcenée, persévérante, incompréhensible pour un esprit clair et franc comme celui de Micheline.

Mais ce jour-là, une clarté était venue jeter l'espoir dans le cœur ténébreux de Myriam . . . la vengeance, le moyen d'évincer l'enfant blonde, de la désespérer, de reprendre la suprématie sur elle, ne l'avait-elle pas découvert ?

Longtemps, elle n'avait pas attaché d'importance à ce nom de Brunot fort courant. De plus, vivant presque cloîtrée au château, elle ne connaissait pas l'histoire de Micheline. Comment aurait-elle rapproché cette petite lectrice de province du procès qui opposait Me Aveline à un des plus gros brasseurs d'affaires parisiens ?

Brunot . . . Il y avait une affaire Brunot classée dans les dossiers, à vrai dire : un espoir d'affaire Brunot, puisque l'adversaire avait obtenu un sursis avant l'ouverture des hostilités franches. Evidemment, Myriam ne se faisait guère d'illusions sur l'issue de ce répit . . . L'affaire Brunot viendrait en son temps et Me Aveline, qui plaiderait pour les actionnaires frustrés, gagnerait sans peine une des causes les plus retentissantes de sa brillante carrière.

Retentisante surtout par la personnalité du personnage accusé et qui fut pendant vingt ans un des maîtres de la finance et de l'industrie, retentissante aussi par le nombre respectable de millions qui en étaient l'enjeu.

Mais, voici que ce matin, brusquement, elle avait eu l'impression que cette affaire d'Atacama préoccupait Me Aveline plus qu'elle ne l'aurait dû.

C'était lorsqu'elle lui avait transmis la lettre qui réclamait des nouvelles de l'affaire. L'avocat avait eu alors un vrai mouvement d'humeur contre son client.

— Ah ! des nouvelles ? Mais en ai-je moi-même ? Personne n'en a . . . pas même celle que . . .

Se croyant autorisée par sa longue collaboration, Myriam émit son avis comme elle le faisait couramment pour les autres affaires en cours.

— Sans doute, Brunot est-il tombé malade là-bas ? Peut-être mort ? Le climat est affreux . . . J'ai réuni là toute une documentation serrée. On se demande comment il a pu avoir la folie de risquer cela sans y être entraîné . . . De toutes façons ce serait excellent pour nous qui n'aurions plus alors en face de nous que des héritiers sans envergure . . .

Mais elle se tut brusquement devant le visage décomposé de Me Aveline qui se dressait frémissant.

— Assez ! Assez, taisez-vous ! Comment pouvez-vous . . .

Mais brusquement, devant son air interdit et surpris, il se calma, tenta de se reprendre. Passant une main sur son front, il murmura comme excuse :

— Vous ne pouvez savoir . . . mais cette affaire me préoccupe beaucoup plus que vous ne le pensez. Elle m'est extrêmement pénible ! Au point que . . . Oui, au point que je pense devoir bientôt m'en dessaisir.

Il avait parlé instinctivement. Surpris lui-même des mots qu'il prononait. Elle bondit de surprise :

— Oh ! maître ! Abandonner l'affaire Brunot !? Une des plus belles qui se présentent ? Mais pourquoi ?

Leur étroite collaboration jusqu'à ce jour autorisait cette question. Elle fut surprise et peinée du ton dont il y répondit avec sécheresse :

— Mettez que j'ai des raisons personnelles d'agir ainsi et . . . n'en parlons plus, s'il vous plaît !

Mais un instant plus tard, elle remarqua que Jacques, reprenant le dossier Brunot, se plongeait dans la lecture des documents qu'elle avait recueillis sur le climat d'Atacama et les dangers de toutes sortes qu'on y pouvait rencontrer.

Ils étaient nombreux et variés . . . aussi put-elle voir le beau visage mâle, habituellement ironique, s'assombrir peu à peu aux révélations de sa lecture.

Longtemps elle rêva à ses choses qui lui semblaient indéchiffrables. Un secret instinct lui disait soudain que cette affaire se trouvait liée étroitement à la vie de Me Aveline et à la sienne par conséquent. Il suffit d'un mot jeté au hasard par Mme Aveline pendant le déjeuner pour faire jaillir dans son esprit subtil la lumière souhaitée.

— Je suis fatiguée, disait-elle avec cette nuance d'enfant gâtée qu'elle mettait dans ses discours adressés à son grand homme de fils. Tu veux bien me permettre de me reposer tantôt, n'est-ce pas ? Je serais si heureuse de faire une sieste après cet excellent déjeuner ! Tu en seras quitte pour faire seul avec la petite Brunot cette promenade que nous avions projetée . . . et tu ne t'en plaindras pas, je pense ? acheva-t-elle taquine.

Myriam entendit à peine le sermon taquin que, tendrement, Jacques faisait à sa mère :

— Et le régime, maman ? Gare à l'embonpoint si tu te fais l'esclave des digestions paresseuses . . .

Elle n'entendait plus que trois mots :

— La petite Brunot !

Ils passaient devant ses yeux, tintaient dans sa tête. Ce n'était pas sans doute la première fois qu'elle les entendait : mais c'était la première fois qu'elle y attachait le sens réel. Brunot ! C'était vrai, la blonde ennemie s'appelait Micheline Brunot !

Le nom banal prenait soudain pour son esprit aiguisé par les événements du matin un sens de révélation.

Si Me Aveline parlait d'abandonner la poursuite contre Brunot, n'était-ce pas parce que Micheline était de sa famille, peut-être sa fille ? Oui, le dossier parlait d'une fille . . .

Elle ne put finir de déjeuner dans sa hâte de savoir. Quelques fouilles dans le dossier, un coup de téléphone discret à Paris et elle était certaine enfin de ce qu'elle avait deviné !

Un sourire cruel tordit sa belle bouche de gitane. Elle tenait peut-être sa vengeance, le moyen de se débarrasser de la rivale gênante ! Rivale ? Pouvait-elle l'appeler ainsi, elle, à qui Me Aveline n'avait jamais témoigné qu'une confiance amicale ? Mais tant que le cœur sceptique de l'avocat restait libre, ne pouvait-elle pas tout espérer de l'avenir ?

Même si elle devait rester toujours la simple collaboratrice, elle ne pouvait souffrir cette présence absorbante d'une autre auprès de son maître, l'emprise d'un autre cœur qui ne lui appartenait pas.

Chasser Micheline la blonde, l'écarter à jamais . . . Ah ! la belle, la savoureuse vengeance ! Et d'abord la désespérer un peu, la faire souffrir . . .

Profitant après déjeuner de l'absence de Jacques qui était allée au-devant de Micheline, elle sut par quelques mots adroits provoquer les confidences de Mme Aveline. En cinq minutes, elle connut l'aventure de Micheline telle que le notaire d'un côté et Jacques de l'autre, l'avaient confiée à la charmante femme qui se désolait et admirait.

— Une petite fille si crâne et courageuse . . . Ah ! comme nous souhaitons, mon fls et moi, que son épreuve prenne fin ! Comme nous voudrions qu'elle reçoive enfin des nouvelles de ce père bien-aimé pour lequel nos inquiétudes sont grandes. Mais elle, la pauvre mignonne, elle a une telle confiance, un si émouvant espoir dans la réussite, qu'elle ne s'imagine pas qu'un malheur bien plus horrible que la ruine peut la menacer ! Elle ignore sans doute une partie des périls qui guettent là-bas un tempérament aussi peu exercé que celui de son père à ce genre de vie si rude . . . Pauvre petite ! C'est une très émouvante histoire vraiment . . .

Elle ignore sans doute une partie des périls . . .

Elle ricane cruellement, Myriam, elle qui a collectionné toute une documentation minutieuse sur ses périls . . . Il y a peut-être là de quoi éteindre ce sourire insolent de pervenche heureuse ?

Et tandis que Micheline est entrée dans la bibliothèque pour y prendre des livres préparés pour elle par Me Aveline, Myriam doucement, insidieusement, vient placer sous ses yeux toute une liasse de rapports, des livres ouverts sur des articles crayonnés de bleu, où certaines phrases plus menaçantes sont soulignées...

— Mademoiselle Micheline, je viens de trouver dans nos papiers toute une documentation que, peut-être, vous prendrez un certain intérêt à parcourir . . . Vous avez, je crois, un parent . . . votre père si je ne me trompe, au Chili, dans la région d'Atacama ?

— Très innocemment, Micheline répond, surprise de ce subit intérêt, avec une confiance sereine :

— Papa fait actuellement des fouilles, prospecte des terrains très loin, au-dessus d'Antafagasta, dit-elle. Et, bien entendu, je m'intéresse vivement à ce pays perdu sur lequel je sais bien peu de choses . . .

Perfidement, Myriam posa les papiers sur la table devant elle, avança un siège . . .

— Eh bien, si cela peut vous faire plaisir de parcourir ceci ?

Micheline n'eut pas le temps de remercier. Avec la souplesse féline et la rapidité de ses ancêtres gitanes, la brune Myriam était déjà sortie.

Mais derrière elle, invisible et menaçant, elle avait laissé dans la grande pièce le petit serpent de la vengeance et de la haine !

Chapitre XI

AVIDEMENT penchée sur les papiers cruels, Micheline ne pouvait même plus lire d'affilée les phrases de mort.

Les tempes bruissantes, le cœur affolé, les yeux emplis d'horreur, elle

THÉ "SALADA"

Orange Pekoe

1F

LE PETIT MAGAZINE
LE PLUS POPULAIRE

Son roman d'amour complet . . . Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain . . .

Les articles de ses célèbres correspondantes, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mlle Juliette Cabana . . .

Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

Tout cela fait du magazine mensuel

LE FILM

10 CENTS — 52 PAGES — 50 PHOTOS

La publication du genre la plus ancienne et la plus répandue chez nous

▼

Le roman d'août a pour titre :

LISE DE VERTEMARE

▼

par François d'Orgeval

Coupon d'abonnement
LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q., Canada.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

lisait ce qu'elle avait deviné, pressenti, mais qui s'étalait là en toutes lettres, cruellement.

« La sécheresse est telle que les cadavres d'animaux y demeurent des années sans se corrompre... les rivières ne peuvent atteindre la mer :.. les lacs s'évaporent, faisant place à des marais, des salines au climat des plus malsains... Toute végétation manque dans ce pays maudit... par endroits seulement se rencontrent des touffes d'herbes, sans feuilles, raides, desséchées, garnies d'épines résineuses ou visqueuses. La mortalité est très grande chez les mineurs... malgré les richesses minérales la population est très peu nombreuse, car la vie est partout très difficile et par endroits... tout à fait *impossible*... »

Mon Dieu ! Tout cela elle le savait, elle s'en doutait, mais le lire, le lire si cruellement précis et menaçant...

Et la main qui avait souligné de bleu trois fois «impossible» avait plus loin souligné encore :

« La sécheresse est telle dans la région que pour approvisionner Antafagasta d'eau potable il a fallu construire un aqueduc qui n'a pas moins de trois cent quarante milles... Alentour, *rien*. Quelques milles plus loin : le *désert*. »

Micheline ne sait plus très bien ce qu'elle lit. Tout se brouille devant ses yeux.

Dans sa hâte de lire, elle ne s'est pas assise et, soudain, ses jambes se dérobent sous elle, flanchent, en même temps que son cœur affolé.

Son cœur ? Est-ce lui qui fait ce bruit infernal dans ses oreilles... ou bien l'auto qui revient vers la maison ? Ce cœur... on dirait que, tordu mais grossi démesurément par l'horreur qui l'habite, il emplit tout le petit corps, il remonte jusqu'à la gorge étroite pour l'étouffer...

— Papa ! Papa !

C'est un appel de détresse infinie, un aveu de désespoir, de faiblesse... le premier depuis la longue épreuve, depuis la longue attente.

— Papa ! Mon papa !

Elle sanglote, la brave, la courageuse Micheline. Il a fallu, après les mois de séparation, d'angoisse refoulée, de courageuse résignation, le geste d'une main criminelle et avisée pour débrider l'abcès, crever le flot de douleur qui sommeillait, volontairement endormi, derrière le crâne sourire.

Elle sanglote au creux de son bras replié sur la table, comme un enfant qu'elle est encore, et ce désespoir de tout petit, que tous, hommes ou femmes, nous retrouvons devant la mort des êtres qui nous ont bercés, est infiniment respectable et attendrissant.

Elle ne se dit plus : « Je ne veux pas pleurer ! » comme tant de fois elle se l'est répété, raidie contre la veulerie amollissante des larmes.

Elle pleure...

Elle pleure simplement, tragiquement, pitoyablement, comme un petit enfant qu'on arrache à ceux qu'il aime, auquel on prend, après sa mère, le tendre père qui la remplaçait, auquel on prend tout, d'un seul coup, et qui ne peut résister à ce dénuement.

Elle pleure, et le même mot, le même appel tendre et désolé revient scander ses sanglots, ses spasmes :

— Papa ! Mon papa, mon papa...

C'est ainsi que la retrouve Jacques, qui, surpris de ne pas la voir, vient la chercher dans la grande pièce.

Et c'est chose si nouvelle et si inimaginable, ce désespoir de l'enfant courageuse que, brusquement, sans raisonner, sans réfléchir, il suppose qu'elle vient d'être atteinte là par l'aveu de son malheur.

Et un élan irrésistible, irréfléchi, le jette vers la petite désolée, le fait consolateur, attendri, câlin :

— Ma pauvre petite ! Ah ! ma pauvre petite ! fait-il, penché sur les épaules tressautantes.

En sentant l'effleurement léger de sa main sur son bras replié, sur ses cheveux, Miche s'est redressée, montrant un pauvre visage tout inondé de larmes :

— Oh ! pardonnez-moi ! C'est stupide et si lâche... Mais...

Elle désignait d'un geste vague les papiers posés sur la table et que ses larmes avaient tachés.

— Mais... j'ai eu en lisant cela une telle vision de la vie qu'*Il* a dû avoir là-bas...

Droite maintenant, elle s'était remise à pleurer au creux de ses paumes rapprochées.

Surpris, il s'inclina, lut, comprit.

— Ah ! fit-il navré. Pourquoi avoir lu cela, ma pauvre petite enfant ! C'est si cruel !

A travers ses sanglots, elle tentait d'expliquer sa défaillance.

— Oh ! tout cela, je le savais... à peu près, tout au moins, mais, vous comprenez, je m'efforçais de ne pas y penser pour garder mon courage ! Ce n'est guère que la nuit que j'étais sans forces contre ces idées déprimantes...

Bouleversé d'émotion, il comprenait à cette confession tout ce qu'avait pu recéler de courageuse détresse le sourire tant de fois admiré. Comme elle avait souffert, cette enfant, sans le laisser voir, sans que personne le sache !

— Dans le jour, à force de travail et de volonté, je pouvais dominer les terreurs, les chasser ! Papa m'a toujours tellement recommandé de ne jamais rien craindre. Il affirme qu'on appelle les malheurs à force de les redouter. Et que le meilleur moyen de faire la nique au sort, c'est de lui sourire... Je ne voulais pas, vous comprenez, appeler le malheur sur papa...

Le voilà le secret du sourire courageux et tendre... Oh ! combien plus beau et rayonnant de ce mystère éclairci !

Le sourire de l'enfant qui est la préservation du père !

Désolée, elle confie toujours :

— Mais quand j'ai lu... quand soudain les mots ont évoqué toute cette horreur, toute cette rudesse, tous ces dangers...

Elle se remettait à pleurer.

— Je n'ai pas pu, vous comprenez, oublier que, depuis trois courriers je suis sans nouvelles de papa... et j'ai eu soudain l'idée affreuse que... c'était peut-être fini, qu'il était peut-être resté à jamais dans ces pays de fièvre et de soif où la vie est *impossible*, que je ne le reverrai jamais, jamais, et que j'étais seule pour toujours !

Et dans un sanglot qui semble sans fin, elle répète, inlassable et désolée:

— Toute seule... toute seule...

Où sont la sagesse et la fine casuistique de Me Aveline, son éloquence et sa prudente réserve ? Il ne sait que dire et avec quels mots consoler cette enfant et il demeure bouleversé, bien plus ému qu'il ne le fut jamais, devant ce désespoir auquel il n'ose toucher.

Non, il ne sait plus qu'une chose : c'est qu'il ne peut pas la voir pleurer, qu'il ne veut pas..., que pour un peu il pleurerait avec elle et sur elle, lui le froid, sceptique, endurci par la déformation professionnelle !

Ah ! que ne ferait-il pas pour arrêter ces larmes, pour voir reparaître ce sourire d'avril dans les beaux yeux que ne ferait-il pas ?

Et comme elle répète toujours du même ton épouvanté à travers ses larmes :

— Toute seule ! Toute seule !

D'un élan irréfléchi, spontané, il dit en posant sa main sur la petite tête inclinée :

— Non, ma chère petite fille, non, mon enfant chérie ! Pas toute seule... jamais plus toute seule puisque vous avez un ami à présent, un ami sincère, protecteur... Un ami qui sera bientôt votre mari, si vous le voulez bien, Micheline.

Oh ! le sourire émerveillé qui traverse soudain les larmes comme un soleil d'avril les ondées printanières. O l'ineffable, le délicieux sourire retrouvé, reconquis sur la méchanceté du sort !

— Vous ? murmure Micheline stupéfaite et ravie. Vous ?

Elle n'est pas encore assez habituée à sa situation nouvelle, aux menaces qui pèsent sur son avenir pour songer à la disproportion de fortune... Non, elle ne fait que s'émerveiller à l'idée que cet homme qu'elle juge supérieur à tous les autres peut s'intéresser à une petite fille comme elle... la vouloir pour compagne, peut-être... l'aimer ?

— Vous ? répète-t-elle avec son merveilleux sourire d'extase.

Mais comme il va répondre, au moment où sa parole va peut-être libérer dans la grande pièce tout un vol d'oiseaux aux enchantés... les oiseaux du bonheur, une porte s'ouvre brusquement derrière eux.

Une porte qui n'était peut-être pas tout à fait fermée sans qu'il y aient pris garde... et qui livre passage à Myriam la brune, un peu pâlie : mais le regard voilé par ses énormes cils noirs.

Surpris, le charme rompu, ils se sont instinctivement écartés l'un de l'autre :

— Voulez-vous, dit Jacques très doucement, que nous allions visiter la roseraie, comme le jour de mon arrivée ?

Elle devine le désir de retrouver la solitude à deux, de reprendre l'enchantement rompu par la présence de la secrétaire qui, installée à son bureau, ne semble pas en vouloir bouger. Mais elle se croit encore si laide de son proche désespoir, Micheline, qu'elle veut en réparer un peu le désordre avant de présenter son visage à l'implacable soleil.

Elle murmure simplement, et déjà, le beau sourire a presque séché les larmes sur ses joues voloutées :

— Allez en avant un peu, voulez-vous ? Je vous rejoindrai... Le temps seulement de ranger ces livres...

Confiant, Jacques est parti. Que lui importent quelques minutes d'attente ? Son bonheur, il vient de le lire dans le beau sourire retrouvé, dans l'éclat confiant des prunelles bleues... et il va le premier confier son cher et joli secret à ses bonnes amies les roses.

Comme elles sentent bon, ce matin! Il semblent qu'elles se font plus belles et plus embaumées pour fêter leur bonheur.

Mais comme elle tarde à venir, Micheline !

Si elle était là, Jacques lui dirait, à l'entrée de cette roseraie qui a vu leurs premiers tête à tête, de quelle tendresse infinie est fait son désir de la prendre pour compagne, de quel émerveillement...

Mais pourquoi ne vient-elle pas, la chère petite fille ? Il la conduirait devant cette admirable rose qui fut la marraine de leur pacte d'amitié et là, penchés sur sa corolle embaumée, ils échangeraient le premier baiser de leur pacte d'amour...

Mais pourquoi tarde-t-elle tant ? Pourquoi ne vient-elle pas ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

Jacques ne se rend pas bien compte depuis combien de temps il attend là son bonheur. Fut-ce très court ou très long ? Peu lui importe. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne peut plus l'attendre, qu'il lui en faut la certitude immédiate, rayonnante...

Et il remonte vers le château au-devant de Micheline. Il la guette, espérant entrevoir sa robe rose à travers les massifs, ses boucles blondes par-dessus les fleurs.

Mais il ne voit rien. Elle n'était pas sur le chemin. Pourquoi n'est-elle pas venue ?

Et elle n'est pas non plus dans la maison...

Elle n'est plus dans la bibliothèque d'où Myriam aussi a disparu. Elle n'est pas dans le vestibule, dans le salon, ni chez sa mère qui s'affole et s'inquiète devant le visage soudain tragique de Jacques.

Où est-elle ? Où est-elle ?

La question qu'il pose à tous énervé, fiévreux, il la jette à la brune Myriam lorsque soudain, au détour d'une allée il la rencontre dans le jardin potager qui s'étend derrière la maison, juste avant les grands arbres de la forêt voisine.

Mlle Micheline ? fait la secrétaire avec un sourire mystérieux et comme retiré au fond des prunelles dures. Mais elle m'a quittée dès votre départ de la bibliothèque. Elle rentrait chez elle, je pense. Elle paraissait très agitée et elle m'a chargée de vous dire que vous ne l'attendiez pas ce soir, ni demain...

Pas ce soir, ni demain !

Jacques ne comprend pas. Comment pourrait-il comprendre ? Tout cela est si loin, si loin de ce qu'il attendait, de ce qu'il espérait...

Pourquoi est-elle partie ?

Il ne sait que se répéter cela indéfiniment, stupidement. Et, soudain, il éprouve, forcené, le besoin de savoir.

En quelques minutes, il a sorti l'auto, et escaladé la côte de Bellème. Il arrive rue d'Alençon, déçu.

Il avait pensé :

— Si elle remonte chez elle, je la rattraperai en chemin.

Et il n'a vu personne sur la route...

Mais il y a plusieurs routes pour remonter à Bellème... Peut-être est-elle passée par la gare ? Ou encore, faisant un plus grand détour, par Saint-Martin et la route de Mamers ?

La voiture arrêtée en bas de la rue d'Alençon, au carrefour des promenades, par lequel de toutes façons doit passer Micheline pour rentrer chez sa tante, il attend...

Il attend la petite silhouette tant aimée dont il ne peut s'expliquer la disparition.

Mais le temps passe.

— Ce n'est pas possible, songe-t-il désemparé. Peut-être était-elle déjà rentrée quand je suis arrivé.

Résolument, il va sonner chez Mlle Valentine qui s'affole tout de suite.

— Ma nièce ? Mais non, elle n'est pas ici ! Mais elle est partie chez vous après le déjeuner comme d'habitude Pourvu qu'elle ne se soit pas fait écraser, mon Dieu ? Ces autos vont comme des folles sur les routes.

C'est vrai, il y a encore cela ?

— Mademoiselle, dit-il, fiévreux. Votre nièce est bien arrivée au château mais elle en est repartie de façon inexplicable il y a une heure environ... Voulez-vous, quand elle rentrera, lui dire que j'ai besoin de la voir tout de suite, tout de suite...

Et, pris de panique à l'idée évoquée par tantine, il saute dans l'auto, parcourt toutes les routes différen-

tes qu'elle aurait pu prendre . . . Rien, personne . . .

On dirait qu'en s'enfuyant elle a voulu ne pas laisser de traces, qu'elle s'est cachée à ses yeux pour qu'il ne puisse la retrouver . . . Méchante ! Ah ! comme il va lui dire quand elle reviendra . . .

Mais Micheline n'était pas revenue quand il rentra, fourbu, anxieux, au Château Rose. Elle ne revint pas le soir . . . Elle ne devait plus jamais revenir !

Vers le soir, à la nuit tombante, un gamin apporta pour Me Aveline ce petit mot laconique :

« J'aurais dû vous remercier comme le méritait votre geste généreux ; mais je ne m'en suis pas senti le courage. Pardonnez-moi. Mais vous savez que ce que votre conscience vous faisait un devoir de m'offrir . . . la mienne m'interdit de l'accepter jamais ! Il me serait impossible maintenant d'effleurer même votre main. de supporter votre regard . . . Oubliez-moi ! Je n'oublierai pas, moi, que dans votre geste il y avait une réelle grandeur. Adieu ! Dites à Mme Aveline que, connaissant maintenant la cause de ses bontés, je ne veux plus en profiter. Je lui en demeure cependant profondément reconnaissante.

« Micheline. »

Chapitre XII

De la lettre cruelle, Jacques sur le coup n'avait résumé que cette pensée :

— Elle est vivante . . . mais elle est comme morte pour moi, désormais !

Il ne s'attardait pas à chercher d'explication. Il comprenait, il savait. Cette phrase douloureuse entre toutes était entrée en lui comme un fer rouge :

« Il me serait impossible maintenant d'effleurer votre main, de supporter votre regard . . . »

Voilà . . . c'était pour cela qu'elle s'enfuyait ! C'était devant son amour!

Comme il lui faisait horreur, cet amour cependant si respectueux et si doux . . .

« Il me serait impossible *maintenant* . . . »

Oui, elle avait bien voulu se montrer confiante, heureuse auprès de lui lorsqu'elle ne voyait qu'un ami, qu'un camarade . . .

Mais un fiancé . . . dans son amour et dans son orgueil d'homme, il se raidisait dans une rancœur farouche.

N'aurait-il pas dû comprendre cela d'ailleurs dans la façon dont elle avait accueilli son aveu ?

— Vous ? avait-elle seulement répété. Vous ?

Et Jacques oubliait l'enivrement trop doux du regard, le tremblement de la voix.

Il ne se rappelait plus qu'une chose, la phrase qui le figeait dans un sursaut de dignité blessée :

— Il me serait impossible maintenant d'effleurer votre main, de supporter votre regard . . .

Le jour même, bousculant leur vie habituelle, il emmenait sa mère au bord de la mer en Bretagne. Il voulait fuir lui aussi le regard trop bleu, ne pas imposer sa présence !

Avec eux, il emmenait seulement Myriam, sa brune secrétaire, au regard triomphant.

Chapitre XIII

Les premiers mots de Micheline, lorsqu'elle était rentrée chez tante Valentine, épuisée, les yeux fiévreux, la démarche brisée avaient été :

— Je vais partir ! Il faut que je parte . . .

Puis, sans explications, sans un mot de plus, elle s'était couchée, prise d'une fièvre brusque, incapable de prononcer une parole.

Le lendemain soir, lorsqu'elle apprit la nouvelle du départ des châtelains, elle eut un pâle sourire :

— Alors, je vais pouvoir rester . . . J'aime mieux . . .

Et comme tante Valentine, épouvantée, attendrie, se penchait, pour la baiser, sur le petit front douloureux, elle murmura très douce :

— J'aime mieux . . . parce que, si je dois mourir, je préfère que ce soit ici !

Puis elle sombra dans un douloureux délire qui lui arrachait des plaintes, des cris, des mots sans suite . . .

— Papa ! Papa . . . non, ne touche pas à cette plante ! Tu sais bien qu'elle est empoisonnée . . . ils l'ont mise là exprès pour te tuer plus sûrement ! Papa ! Ne pars pas ! Pourquoi es-tu parti ! Ils t'envoient à la mort !

Et soudain, elle se débattait, se reculait, se recroquevillait dans son petit lit comme si elle avait redouté un contact horrifiant.

— Non ! Non ! Ne m'approchez pas, ne me touchez pas ! C'est vous qui l'avez tué ! Je le sais ! Allez-vous-en ! Allez le chercher . . . Ou alors, donnez-lui seulement à boire ! Un peu à boire . . . Ayez pitié !

Parfois encore elle jetait un long appel :

Jacques !

Mais c'était, aussitôt après, le même recul apeuré, horrifié qui la raidissait :

— Non ! Non ! Jamais . . . Je ne veux plus vous voir !

Penchée sur cette agonie qui lui tordait le cœur, Mlle Valentine levait sur Babette, dont le tablier essuyait bien des larmes, un regard désolé :

— Les pauvres enfants ! J'avais pourtant tant fait pour les réunir ! Et ils s'aimaient, j'en ai la conviction . . . Ah ! si la petite n'avait pas été malade tout de suite, si les autres n'étaient pas partis si vite, j'aurais bien fini par éclairer tout cela . . . Mais je ne sais que faire, que penser . . .

Elle posait sa main compatissante sur le front sec, brûlant, et toujours elle répétait, les larmes embuant son doux regard rêveur :

— Tout allait si bien ! Qu'a-t-il pu se passer, mon Dieu, qu'a-t-il pu se passer ?

Ce qui s'était passé ? Oh ! c'était très simple . . . C'était à la fois simple, fatal et cruel comme la vie elle-même.

Restée seule avec Myriam, après le départ de Jacques, la douce et confiante Micheline avait été le jouet de la cruelle fille jalouse.

Derrière la porte, où elle se cachait, Myriam avait surpris, avec une fureur aiguë, le résultat inattendu de son offensive contre Micheline.

Quoi ? C'était elle qui, en voulant se venger de la douce jeune fille, lui donnait le moyen de gagner son bonheur ? Myriam s'était mordu la main à belles dents. Elle les avait solides, saines et aiguës comme celles d'une jeune louve.

Pouvait-on être aussi stupide qu'elle s'était montrée ! Confier ces papiers pour provoquer le désespoir de l'enfant blonde ; mais du même coup provoquer la pitié, l'attendrissement de Jacques . . . précipiter l'aveu qui, sans cette occasion, aurait laissé encore un répit à sa fureur jalouse peut-être ? Vraiment, il y avait de quoi devenir folle . . . et lorsque d'un élan qu'elle n'avait pu réprimer, Myriam était entrée dans la pièce, elle ne savait au juste de quoi elle allait être capable. Le sang bruissait dans ses oreilles, l'étouffait . . .

Des centaines de milliers d'hommes qui le proclamaient *"le meilleur"* vont le trouver *encore amélioré*

Les ingénieurs de SHAVEMASTER ne sont jamais contents. Malgré d'innombrables lettres louangeuses, ils ont passé de nombreux mois à essayer des centaines de peignes et de rasoirs.

C'est pourquoi les *nouveaux peigne et lame " 475 " sont aujourd'hui ce qu'il y a de mieux.*

Avec les nouveaux peigne et lame " 475 " le SHAVEMASTER rase *plus ras* et *plus vite*. Le peigne " 475 " n'a qu'un deux-millième de pouce d'épaisseur. Plus mince qu'un poil. Le " 475 " a 335 trous de plus — 282% plus de bords coupants qu'auparavant.

Derrière ce nouveau peigne extrêmement mince, une nouvelle lame coupante en acier s'agite constamment à l'intérieur du peigne. La lame va et vient avec une rapidité extrême — ce qui la met en contact avec chaque poil quand il passe dans un des 475 trous.

C'est pourquoi le SHAVEMASTER donne un service si parfait qu'il se classe définitivement bien au-dessus des autres rasoirs électriques.

Le peigne et la lame " 475 " s'ajustent à tous les SHAVEMASTER. Seulement $1 chez les dépositaires.

Sunbeam *Parlez-en à votre marchand et essayez le SHAVEMASTER avec les nouveaux peigne et lame "475".*

SHAVEMASTER

Par les fabricants des MIXMASTER, COFFEEMASTER, IRONMASTER, CLIPMASTER, etc.

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale, Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Abonnez-vous dès maintenant à

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-joint $2.00 pour un abonnement de 2 ANS à LA REVUE POPULAIRE.
(Pour le Canada seulement)

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Cependant lorsqu'elle comprit que son arrivée soudaine avait coupé le moment délicieux, avait suspendu l'aveu et la réponse de Micheline, une paix descendit sur son cœur affolé. Tout n'était pas perdu !

Et quand elle se vit seule avec Micheline, l'idée d'une revanche possible, d'une dernière fourberie vengeresse réveilla son énergie, toute sa présence d'esprit. Elle se tourna net vers Micheline et, affectant le plus grand intérêt :

— Voulez-vous un peu de poudre, dit-elle, pour sécher vos pauvres yeux ?

Elle s'était levée, approchée :

— Comme vous avez pleuré, dit-elle très douce, presque caressante. Oh ! je savais que ces papiers provoqueraient ce désespoir. Mais il était utile, croyez-moi . . . il était nécessaire pour provoquer *les paroles qui devaient être dites*, le geste *qu'il fallait accomplir*. La justice le voulait!

Interdite, Micheline suspendit le geste qui remettait en place une boucle dérangée par son proche chagrin:

— Je . . . je ne comprends pas ? murmura-t-elle en regardant bien en face les yeux de flamme.

— Vous ne pouvez pas comprendre, ma pauvre enfant ! Et, pourtant, il vaut mieux . . . Oui il vaut mieux, il me semble, que si vous connaissiez la raison pour laquelle Me Aveline vous a demandé de devenir sa femme ! Vous n'en éprouverez que plus d'admiration et de reconnaissance pour lui, après !

La raison pour laquelle Jacques lui a demandé . . . Il y a une raison ? Quelle peut-elle être si ce n'est la plus belle, la meilleure, l'unique . . .

Insidieuse, Myriam poursuit de son ton doucereux :

— Vous êtes-vous demandé, petite fille, comment il se faisait que Me Aveline collectionne dans un dossier une documentation aussi parfaite sur le sol infertile d'Atacama ? Non ? Eh bien ! vous le comprendrez peut-être en regardant le titre de ce dossier . . .

Elle lui mettait sous les yeux une chemise verte sur laquelle, en grosse ronde, s'étalaient les mots étranges :

— Affaire Brunot ! Pétroles d'Atacama.

— Cela ne vous dit rien ? Vous ne comprenez pas ? Voyons, votre père vous a bien dit peut-être que ses principaux actionnaires, las de voir leur argent ne rapporter nul dividende, avaient constitué une sorte de consortium pour le mettre en démeure de justifier ce placement insensé, de l'expliquer . . . Cette . . . association de créanciers, c'est elle qui a poussé votre père à partir pour Atacama, lui-même, afin de faire la preuve de sa sincérité. C'est elle aussi, qui le poussera à la ruine, si jamais il revient du pays meurtrier sans avoir décelé de pétrole en quantité suffisante dans les fameux terrains . . . Ce sont ces gens qui seront responsables de votre malheur à tous deux, de la ruine ou de la mort de celui que vous aimez . . .

Révoltée, les yeux encore humides, à l'idée des souffrances endurées par ce père chéri sur cette terre hostile et de toutes celles qui l'attendaient encore, Micheline dit, redressée dans un sursaut de rancœur :

— Ah ! qu'elle retombé sur leur tête en malédictions !

Les yeux trop beaux se voilèrent presque complètement derrière les lourdes paupières. Seule un regard mince filtra, aigu comme la lame vengeresse.

— Eh bien ! ma chère petite, vous allez comprendre . . . A ces hommes assemblés comme une meute pour poursuivre votre père, il fallait un porte-parole, un instrument, un conseil juridique et éclairé . . . Ce porte-parole, celui qui signifia à M. Brunot l'ordre de départ, qui lui signifia peut-être plus tard l'ordre de ruine, c'est . . .

— Ah ! cria Micheline. Taisez-vous !

Elle avait compris soudain dans un éclair et se révoltait.

— Pourquoi me taire ? C'est Me Aveline le plus habile, mais aussi le plus dangereux des avocats. Comprenez-vous maintenant ?

Hélas ! pauvre Micheline, elle ne comprenait que trop ! Cet homme qui l'avait accueillie, fêtée, c'était l'ennemi, peut-être l'assassin de son père !

— Comprenez-vous que, vous connaissant ensuite, appréciant du même coup votre détresse et votre valeur morale, Me Aveline, pris d'une sorte de remords, ait voulu réparer le tort qu'il vous avait causé involontairement ? Il y a des avocats qui subissent les exigences de leur métier dans un tel durcissement, qu'ils ne s'aperçoivent même pas des douleurs qu'ils frôlent. Je n'ai jamais vu celui-ci insensible et indifférent à aucune misère, à nulle injustice ! Toujours, il a cherché à réparer dans la mesure de ses moyens les erreurs que sa profession inexorable lui avait fait commettre envers des innocents. Nul sacrifice n'est au-dessus de ses forces pour cela ! Poursuivre votre père, soit, c'est son métier ; mais il lui a été impossible d'assister indifférent et calme à votre désespoir dont il se sent responsable dans une certaine mesure . . . Ce geste, je savais depuis longtemps déjà qu'il le ferait . . . j'y ai aidé de toutes mes forces. Si vous êtes orphelne demain, vous aurez auprès de vous la sollicitude protectrice d'un mari qui . . .

Mais elle fut interrompue net par la protestation qu'elle attendait.

— Jamais ! Je n'accepterai rien de la pitié insolente d'un bourreau de mon père ! Vous pouvez le lui dire si vous voulez et aussi qu'il ne m'attende plus, ni ce soir, ni demain . . . Je ne veux plus le revoir . . .

Ah ! quel sourire aigu dans les grands yeux noirs et avec quel intérêt Myriam avait aidé une fuite que talonnait cette pensée :

Je ne veux plus le revoir !

Attentive, elle l'avait fait passer par une porte discrète donnant sur le derrière de la maison et, tout au bout du potager, elle lui avait ouvert la petite grille qui séparait là le domaine de la forêt.

Quel soupir de soulagement, quand elle avait vu disparaître, entre les arbres et les buissons touffus de mûriers et d'aubépine, la robe rose détestée !

Pauvre petite Micheline ! Quel après-midi elle avait vécu là, dans ces bois, au plus profond desquels elle s'enfuyait pour se terrer, telle une biche blessée. Quelles heures lentes et abominables !

Son horreur, sa révolte, sa haine contre celui qui avait été l'instrument du tourment de son père, s'accroissait encore de sa profonde et douloureuse déception sentimentale.

Ainsi, tout l'intérêt que, depuis le premier jour lui avait témoigné Jacques Aveline n'était inspiré que par la compassion, le regret des torts qu'il lui causait ?

Ce qu'elle avait pris pour de la sympathie, de l'amitié, plus encore . . . ce n'était que le sentiment de la justice et de la séparation !

Pauvre Micheline au cœur tendre! Comme elles sont fanées maintenant les fleurs de ton espérance . . . Comme ils ont perdu tout leur soleil et leur enchantement le jour de la poule, le jour des lunettes, le jour de la source et celui du pacte des roses . . .

Chapitre XIV

MICNELINE survécut cependant à sa **douleur.**

Elle le dut sans doute à cette volonté tenace, obstinée, qui traversait son délire et ses quelques rares moments de lucidité :

— Il faut que je vive ! Il faut que je sois là quand papa reviendra . . .

Vivre ! Le suprême courage des désespérés ! Celui qui, pour certains, est le plus méritoire ! Micheline l'eut jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à l'épuisement . . . Et le Ciel attendri, récompensa cette attente par un miracle.

Malgré les inquiétudes du médecin, malgré la force du mal attaché à sa proie, Micheline sortit un matin de cette longue inconscience et la première chose que les tremblantes mains de tantine mirent sous son regard fut une lettre de son père !

Une bonne et rassurante lettre qui effaçait toutes les angoisses, qui rendait l'espoir de l'attente.

M. Brunot disait qu'il avait été malade, très malade ; mais maintenant, c'était fini. Il était guéri, il reprenait les forces nécessaires pour poursuivre ses recherches qui approchaient, il en était sûr, du succès . . .

« D'ailleurs achevait-il, j'ai maintenant une aide précieuse, un appui matériel et moral qui me permettra de mener à bien ma tâche. J'espère aboutir un peu avant l'expiration du délai fixé par moi . . . »

Le délai expirait au mois de mai. Languissante, Micheline demanda avec curiosité :

— Quel jour sommes-nous, tantine?

— Le 15 octobre, méchante petite aimée. Depuis deux mois je te veille avec angoisse.

15 octobre, 15 août . . . Oui, en effet, il y avait du soleil, tant de soleil le dernier jour dont Micheline se souvenait. Tant de soleil et puis, ensuite, tant d'ombre !

Mais Micheline ne veut pas pleurer son rêve enfui. Elle ne s'en reconnaît pas le droit lorsque son père annonce sa guérison, sa réussite proche. A peine tolère-t-elle une ombre mélancolique sur sa joie ; mais pas de larmes, pas de larmes ! Elles seraient lâches ! Et elle murmure simplement :

— Comme j'ai été longtemps malade !

Et l'automne, puis l'hiver, passèrent sur cette résignation.

Ils apportèrent les lits de feuilles sèches qui craquent sous les pas, tandis que les branches décharnées se tendent vers le ciel en une imploration muette, la neige qui donne à la terre et à la forêt une parure de mariée, la solitude, le recueillement !

— Maintenant, Micheline vivait repliée sur elle-même, dans la quiétude de la petite ville qu'elle avait appris à aimer. Elle s'y plaisait avec une douceur triste. Elle s'intéressait à mille choses, jadis indifférentes. Tous les matins, elle regardait passer sous les fenêtres ces petits ânes chargés de lait, si doucement résignés sous leur charge brinqueballante de pots bien astiqués.

Plus tard, ils redescendaient, tellement plus allègres, leur lourde charge déposée, et les boîtes de fer faisaient alors une musique joyeuse comme pour dire avec les petits ânes que la vie était meilleure et la descente plus agréable que la rude montée !

Il semblait à Micheline que sa vie dût ressembler à la matinée de ces petits ânes. Dure à gravir, elle serait peu-être douce et joyeuse dans la descente ? Son courage, que rien ne rebutait, l'espérait ardemment. Elle en vivait en attendant le retour de son père.

On en parlait beaucoup et souvent maintenant dans les lettres du Chili, de ce retour. Il semblait approcher, se préciser et s'accompagner des meilleures nouvelles.

M. Brunot disait maintenant :

« L'épreuve sera bientôt terminée. Je suis heureux de savoir que tu l'as si vaillamment supportée, ma petite fille. Tu n'as pas déçu mes espérances. A mon tour de couronner les tiennes, toutes les tiennes . . . Je te rapporte dans mes mains rugueuses de nouveau mineur, ma toute petite chérie, une grande provision de bonheur . . . »

Le bonheur ? Sans doute une fortune accrue, le moyen de se passer à nouveau toutes les fantaisies, de vivre largement dans un mouvement de luxe et de plaisirs . . .

Micheline souriait avec mélancolie :

Le bonheur ? Il me semble que c'est ici que je l'ai trouvé, tantine, auprès de toi, dans la charmante et recueillie vieille ville ! Je voudrais pouvoir y rester toujours . . .

Mais en regardant parfois de sa fenêtre les volets du Château Rose toujours fermés, Micheline pensait qu'il lui faudrait bien partir un jour . . . le jour où cette maison, maudite, maintenant, rouvrirait ses yeux morts !

Chapitre XV

PAPA ! Mon papa ! C'est bien toi . . . Quel bonheur ! Est-ce vraiment possible ?

Quelle joie, ce matin-là, au lieu de la lettre attendue par le courrier du Chili, de voir sauter d'auto devant la porte de la vieille maison, la haute silhouette de M. Brunot.

Il n'avait pas annoncé précisément son retour pour une daxe fixe. Micheline savait qu'il fallait qu'il soit revenu pour mai . . . mais on était encore en avril et les dernières violettes fleurissaient à côté du muguet hâtif, et le bois se parsemait de bleu un peu partout où jaillissaient les pervenches.

— Papa ! Et tu n'avais pas prévenu ! Nous serions allées t'attendre à Saint-Nazaire.

— J'ai préféré vous éviter cela, mes deux chéries, dit-il, réunissant Micheline et sa tante dans une même étreinte de ses bras forts. Fatigue inutile ! D'ailleurs, je n'arrivais pas seul . . .

— Tu as ramené l'équipe de tes ingénieurs, papa ?

— Allons donc ! Les ingénieurs, ils sont tous restés là-bas où bientôt il faudra en envoyer d'autres . . . Nous avons des usines à diriger, petite, des . . .

— Alors, papa, les pétroles ? fit-elle pleine d'espoir.

— Les pétroles ? dit-il souriant. Une vaste fumisterie, ma petite ! Pour la première fois de sa vie, ton père s'est laissé « mettre dedans » comme on dit dans notre métier. Pas plus de pétrole que dans ma main . . .

— Mais, alors ? murmura Mlle Valentine inquiète.

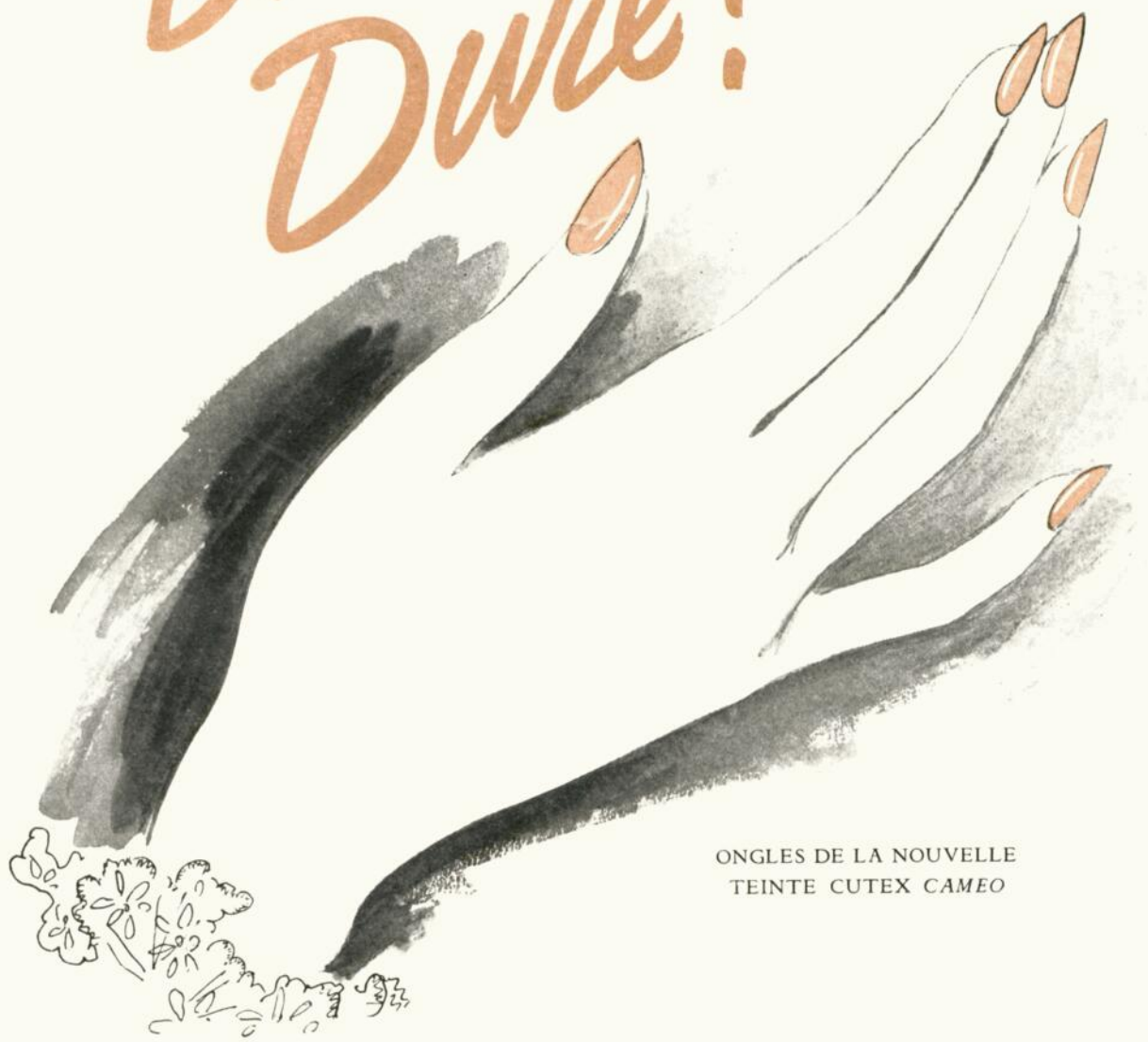
— Alors, pas de pétrole; mais du nitrate, mes enfants ! Du nitrate pour engraisser la terre entière ! Ah ! ils ne se plaindront pas les actionnaires d'Atacama. Leurs valeurs leur rapporetront des dividendes rondelets dès le premier exercice de cette année !

— C'est merveilleux ! s'exclama Micheline en battant des mains. Alors, personne n'est ruiné, ni les autres, ni toi, papa ? Tout le monde est content ?

— Tout le monde est comblé ! Les pétroles d'Atacama se convertissent tout simplement et deviennent « Les Nitrate d'Atacama ». C'est chose faite et je puis revendiquer l'estime de tous

(Lire la suite page 47)

Dure! Dure! Dure!



ONGLES DE LA NOUVELLE TEINTE CUTEX *CAMEO*

Le Poli Cutex est dix fois plus employé que toute autre marque

CHOISISSEZ la teinte de Poli Cutex que vous préférez. Appliquez-le et faites-en l'épreuve ! Vous aurez plaisir à constater qu'il ne se décolore pas, qu'il ne se pèle ni ne se fendille . . . et qu'il reste brillant pendant plusieurs jours !

Le nouveau Poli Cutex Type Salon est le fruit d'un quart de siècle de recherches dans le but de découvrir le poli à ongles le plus durable que puisse offrir la science moderne. Nous sommes maintenant heureux de l'avoir: vous serez heureuse vous aussi de le porter. Fabriqué d'après de nouvelles données, moins fluide que le Poli Crème Cutex ordinaire, il dure beaucoup plus longtemps.

Essayez les trois plus nouvelles teintes Cutex recommandées par quatre grands couturiers parisiens — Lanvin, Schiaparelli, Lelong et Alix ! ORCHID — un rose fuchsia foncé . . . CEDARWOOD — un joli rose teinté de mauve . . . CAMEO — un délicat rose lavande.

Allez voir la gamme des nouvelles teintes de Poli Cutex — 15 en tout ! Vous admettrez volontiers que le nouveau Poli Cutex Type Salon a, pour longtemps, battu tous les records !

NORTHAM WARREN, Montréal, New-York, Londres, Paris

Fabrication canadienne

Il dure longtemps sans se décolorer, ni se peler, ni se fendiller

LA SEMAINE D'UNE FEMME TRÈS OCCUPÉE

DIMANCHE :

Je me manucurai avec ce merveilleux nouveau Poli Cutex Type Salon.

LUNDI :

Je me rendis au thé de Jeannette. Mon joli manucure Cutex y fit sensation !

MARDI :

Au bridge, elles ont toutes admiré le brillant de mon nouveau Poli Cutex.

MERCREDI :

En jouant au golf, je craignais de briser mon poli : mais il est resté indemne.

JEUDI :

Je donnai un dîner. J'ai lavé la vaisselle durant 5 jours et mon poli est encore beau.

VENDREDI :

Je n'eus pas besoin de me manucurer pour aller au théâtre : le poli était encore comme neuf !

SAMEDI :

Ce Poli Cutex Type Salon est encore très brillant !

Sept autres nouvelles teintes Cutex offertes à votre choix

OLD ROSE : Rose vif, avec un soupçon de rouge violacé.

HEATHER : Rose plus foncé, avec cette même touche imperceptible de rouge violacé.

LAUREL : Rose délicat, opalin, à jolis reflets mauves.

CLOVER : Un rouge vin foncé, très chic.

THISTLE : Rouille et rose en un mélange subtil.

TULIP : Rouge cramoisi adouci.

ROBIN RED : Rouge franc atténué.

Northam Warren Limited, Dépt. 9-A-8,
Case postale 427, Montréal, P.Q.

Ci-inclus, 35¢ pour frais d'emballage et d'expédition d'un Assortiment Cutex comprenant Poli Cutex Salon, Enlève-Poli, Enlève-Cuticule oléagineux, coton, bâton d'oranger et 2 petites planchettes à l'émeri. (Indiquez la teinte désirée) ☐ ORCHID ☐ CEDARWOOD ☐ CAMEO.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

Nouveau Poli **CUTEX** *Type Salon*

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

TROIS REVUES QUI S'IMPOSENT

Par l'abondance et la bonne tenue de leurs articles

- la diversité de leurs chroniques et la valeur de leurs collaborateurs
- la richesse de leur documentation et l'attention qu'elles apportent à toutes les questions d'actualité
- l'intérêt et la grande variété de leurs romans
- leur typographie soignée et la beauté de leurs illustrations
- leur caractère résolument canadien-français, et dans leur présentation et dans leur direction.

L'abonnement à $5, pour LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, est une véritable aubaine. Au bout de l'année, la collection de ces trois magazines constitue une véritable bibliothèque choisie : plus de 75 romans, des centaines d'articles sur les sujets les plus divers, un grand nombre de recettes de cuisine pour toutes les saisons et toutes les circonstances, une véritable mine de renseignements pour toute la famille . . .

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can

(Suite de la page 44)

mes concitoyens, sans compter leur reconnaissance !

— Oui, car sans ton voyage là-bas, papa, on ne se serait peut-être pas avisé de cette nouvelle richesse minérale des terrains.

— Hélas ! dit-il avec un sourire, pas si vite ! L'idée n'en revient ni à moi ni à mes ingénieurs, certes ! C'est à ce précieux auxiliaire dont je t'ai parlé dans mes dernières lettres que je dois la réussite de mon voyage. C'est lui qui, plans en main, a signalé les gisements... C'est lui surtout qui a facilité la conversion, la transformation de l'affaire d'Atacama. J'étais las, découragé, malade... Sans ses conseils, sans l'impulsion qu'il a su donner à la nouvelle affaire, tout était perdu !

— Je voudrais, dit avec ferveur Micheline, les yeux pleins de larmes, pouvoir le remercier.

— Tu en auras l'occasion, va, petite. Tu penses bien que je ne vais pas oublier mon sauveur !

— Il faut, dit sérieusement la jeune fille, lui donner toute notre part de bénéfice dans ces mines... il l'a bien méritée.

— Hé ! comme tu y vas... toute notre part ! Mais sois tranquille, va, la sienne sera la plus belle. Et nous voici tous millionnaires, même toi, ma chère vieille, acheva-t-il gaiement en passant son bras droit autour des épaules de sa sœur. Car je t'ai réservé un gros paquet d'actions !

Mais Mlle Valentine protestait déjà avec de pauvres gestes effarés.

— Non, non... pas de cette fortune-là. Tu sais bien, voyons, mon petit, que je n'en veux pas. Elle me fait peur ! La seule dont je puisse jouir sans remords, sans inquiétude, c'est celle de nos parents dont tu me laisses si généreusement la jouissance. Je ne revendique que celle-là, avec la tâche obscure d'être ici la gardienne du foyer familial !

— Et c'est la plus belle et la plus noble, dit Micheline en venant embrasser sa tante. Sais-tu bien, tantine, que j'ai grande envie de m'en contenter comme toi, auprès de toi, jusqu'à la fin de mes jours ?

— Non, non, dit doucement Mlle Valentine en secouant sa fine tête blanche, car après toi tu n'aurais pas une nièce pour reprendre la flamme sacrée... et le foyer resterait sans vestale ! Ce qu'il faut, c'est te marier, avoir des enfants, petite, pour assurer la tradition de notre race : avoir toujours à Bellème une Brunot qui veille sur la vieille demeure tandis que les autres bataillent au loin.

Tendrement, avec un respect très doux, M. Brunot embrassa la tempe ridée. Puis se tournant vers sa fille :

— C'est égal ! fit-il avec bonne humeur. Retrouver une Micheline avec des instincts de Chartreuse... je ne m'y attendais guère ! Mais ne t'inquiète pas, Valentine, je m'entends à soigner cela. Dans quelques jours, toutes ces velléités de cloître seront bien envolées !

Il riait tandis que Micheline laissait errer sur ses lèvres roses un sourire que teintait toujours maintenant une mélancolie résignée.

Puis, tendrement, il prit son enfant par les deux épaules l'amena près de la fenêtre...

— Ah ! que je te trouve changée, chérie, dit-il avec une tendresse émue. Ta maladie t'a affinée, pâlie ! Et puis, ton insouciance, ta gaîté vaillante, sont comme effacées, estompées par je ne sais quelle mélancolie qui erre dans ton regard. On dirait... qu'il a plu sur mes pervenches !

Et, brusquement, avec un entrain joyeux, comme s'il voulait chasser toues les mélancolies de se revoir :

— En fait de pervenches, toute la forêt doit en être pleine, dites-moi ? Ah ! je sais un coin où les « tâles » sont innombrables... J'ai hâte de les retrouver en fleurs ! Viens avec moi, mon Michou, nous avons le temps avant le déjeuner de faire un saut jusque-là. On prendra l'auto jusqu'à la Charmille... Te souviens-tu, Vava, des parties que nous faisions par là quand nous avions dix ans ? Moi, j'ai gardé un tel souvenir de ce coin béni, que c'est là que j'ai donné rendez-vous au bonheur !

En riant toujours, il poussa, sur ces énigmatiques paroles, Micheline dans l'auto. Il fallait à peine quelques minutes pour atteindre le petit bourg Saint-Martin. Ils y laissèrent la voiture au carrefour du Calvaire et prirent bras desus, bras dessous, le chemin aux talus embaumés de violettes qui conduit à la ferme de Mon Poirier, la plus pittoresque de la région avec ses bâtiments qui s'allongent contre les premiers arbres de la forêt, tapis dans son ombre majestueuse et protectrice.

Le soleil de dix heures touchait doucement les champs et les prés allongés mollement en avant de la ferme. Des moutons paîssaient l'herbe grasse et luisante.

D'un geste, M. Brunot enveloppa le paysage et dit à sa fille :

— Regarde et souris, petit ! Il faut être heureux aujourd'hui, il faut être heureux toujours ! C'est l'enseignement même de notre doux pays ! Crois-moi, les collines ne seraient pas si molles, les routes si blondes, la verdure si fraîche, si la vie ne pouvait être bonne !

Elle dit avec ferveur :

—Je suis heureuse, papa, auprès de toi !

— Et tu seras heureuse partout, toujours, ma mignonne. Tu l'as bien gagné !

Ils pénétraient maintenant sous la charmille, l'endroit le plus touffu, le prémice verdoyant de la forêt... une fraîcheur, une pénombre reposante, y régnaient. En haut, les grands arbres joignaient leurs têtes comme pour se conter d'immenses secrets à l'oreille. Les feuilles toutes nouvelles, petites, et d'un vert attendrissant, jasaient. Au loin, dans le silence, le coucou chanta trois fois.

— Ecoute ! dit M. Brunot. Le coucou a salué notre venue. Sais-tu ce que dit un proverbe percheron ? « Quand le coucou chante trois fois, mon Dieu, le bonheur donnez-moi ! » Et les bonnes âmes affirment qu'il suffit alors de prononcer un vœu pour qu'il soit exaucé. Fais un vœu, Micheline chérie !

— Aujourd'hui s'est accompli le seul désir de mon cœur, papa, te voir revenir ! Je n'en ai pas d'autre à formuler.

— Si, dit-il gravement en s'arrêtant soudain pour la regarder au fond des yeux ! Si ! Tu peux, tu dois formuler le désir que celui que tu as aimé soit digne de cet amour !

Bouleversée, elle pâlit jusqu'aux lèvres :

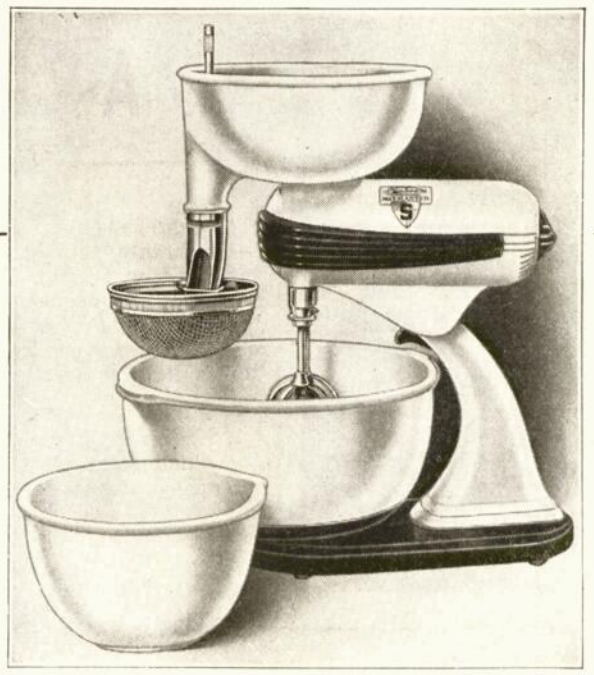
— Papa, qui t'a dit ? Tantine a été indiscrète ! fit-elle dans un désarroi infini.

— Qui que ce soit, que t'importe si je t'affirme moi qu'il en est digne, que jamais, jamais il n'a eu les mobiles qu'une intrigante lui a prêtés !

— Papa, fit-elle affolée, ne dis plus rien. Il me suffit que cet homme ait été l'artisan de ce départ si cruel, pour le haïr à jamais.

— Folle ! dit doucement M. Brunot en posant sa main sur les cheveux d'or. Folle, comme il faut que tu l'aimes encore pour déraisonner ainsi ! Ecoute-moi. Oui, Me Aveline a

(Lire la suite page 54)



Sunbeam

MIXMASTER

(Marque déposée)

Le Mixmaster a pour but d'aider la ménagère — de lui rendre plus facile la préparation des repas — de lui permettre de composer certains mets qui, sans le MIXMASTER, seraient très difficiles.

Le Mixmaster vous libère plus vite de la cuisine — parce qu'il accomplit tout le travail fatigant. Il mélange, écrase, brasse, fouette, etc. mieux et plus UNIFORMEMENT qu'à la main.

Les batteurs du MIXMASTER tournent toujours à la vitesse requise, quelle que soit la consistance des aliments. Les bols tournent automatiquement pour que tous les ingrédients soient mélangés.

Il est toujours prêt. Le presse-purée s'ajuste sur le dessus ; on l'enlève ou on le laisse en place, à volonté. Moteur et batteurs peuvent se démonter de sur la base pour s'en servir au poêle, à l'évier, n'importe où.

Deux assortiments de couleurs : ivoire et vert, noir et blanc.

Si vous achetez un malaxeur d'aliments, soyez sûr que c'est un MIXMASTER. Vérifiez la marque de commerce. Allez voir chez le marchand le MIXMASTER et les autres appareils électriques Sunbeam.

PEPTO-FER du Dr JAILLET

Tonique, Digestif et Reconstituant

DANS TOUS LES CAS D'ANÉMIE

Demandez à votre docteur — il le connaît de longue date.

Aussi agréable au goût qu'une liqueur

Fabricants : Société du PEPTO-FER DU DOCTEUR JAILLET
13, rue Pavée, Paris, France

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée,** et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau.**

NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et **Le Film** sont édités par **Poirier, Bessette & Cie.** Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

PARLONS DE TEMPÉRATURE

La température est un sujet de constante actualité ; vous gagnerez donc en prestige si vous pouvez en parler pertinemment. Pour contrôler votre opinion sur les affirmations ci-dessous, voyez les réponses qui font suite à ce questionnaire.

•

1. En hiver, la température est ordinairement plus froide à l'époque des jours les plus courts.

Oui ..... Non .....

•

2. Une lune entourée d'un halo annonce de la pluie ou de la neige.

Oui ..... Non .....

•

3. Quand le baromètre est à la hausse, on peut s'attendre à avoir du beau temps.

Oui ..... Non .....

•

4. La neige n'est que de la pluie gelée.

Oui ..... Non .....

•

5. Les jardins des vallées reçoivent les gelées d'automne plus tôt que les jardins situés sur les collines.

Oui ..... Non .....

•

6. Durant les tempêtes électriques il est dangereux de laisser les fenêtres ouvertes.

Oui ..... Non .....

•

7. L'humidité est plus incommodante que la chaleur.

Oui ..... Non .....

•

8. La grêle tombe rarement en hiver.

Oui ..... Non .....

•

9. Les changements de lune modifient l'état de la température.

Oui ..... Non .....

•

10. Il n'y a pas deux flocons de neige semblables.

Oui ..... Non .....

•

11. On peut dire : « Le serein tombe le soir ».

Oui ..... Non .....

•

12. Il y a toujours, dans le monde entier, près de 2000 tempêtes électriques.

Oui ..... Non .....

•

13. Parfois la température est trop froide pour qu'il neige.

Oui ..... Non .....

•

14. Il fait plus chaud en été qu'en hiver parce que la Terre est plus proche du Soleil.

Oui ..... Non .....

•

15. Le tonnerre fait surir le lait.

Oui ..... Non .....

•

16. C'est en été qu'il y a le plus de statique à la radio.

Oui ..... Non .....

On peut étudier l'action éventuelle de la foudre sur un avion en faisant passer entre deux électrodes une étincelle électrique de différence de potentiel connue au travers d'une maquette de dimensions déterminées.

17. Des arcs-en-ciel peuvent se former pendant la nuit.

Oui ..... Non .....

•

18. Le tonnerre est inoffensif.

Oui ..... Non .....

•

19. Le givre est de la rosée gelée.

Oui ..... Non .....

•

20. Il est dangereux de se refugier sous un arbre isolé pendant une tempête électrique.

Oui ..... Non .....

•

21. Au Canada, tempêtes et beaux temps voyagent habituellement de l'Ouest à l'Est.

Oui ..... Non .....

22. Quand le soleil se couche bien rouge, on aura une tempête le le lendemain.

Oui ..... Non .....

•

23. Beaucoup de rosée annonce du beau temps.

Oui ..... Non .....

•

Voici les Réponses au Questionnaire :

1. *Non.* Les jours les plus courts sont les 21, 22 et 23 décembre. Jusqu'à la fin de janvier, la Terre émet plus de chaleur qu'elle n'en reçoit du Soleil, ce qui réchauffe l'atmosphère. Ensuite viennent les températures les plus froides de l'hiver.

•

2. *Oui.* Le halo de la lune est formé par des nuages très élevés, les cirrus, composés de cristaux de neige, qui passent devant la lune. Ils présagent ordinairement du mauvais temps.

•

3. *Oui.* Il ne s'agit pas de savoir si le baromètre indique une haute ou une basse pression atmosphérique. Ce qui importe, c'est de remarquer si cette pression a tendance à baisser ou à monter ; si elle est à la hausse, le beau temps viendra.

•

4. *Non.* C'est le grésil qui est de la pluie gelée. La neige se forme dans les nuages : l'humidité se condense et se congèle à une température très basse.

•

5. *Oui.* L'air froid s'accumule dans les dépressions de terrain parce qu'il est plus pesant que l'air chaud.

•

6. *Non.* Ce fait n'est nullement prouvé.

•

7. *Oui.* Par temps humide, l'air est saturé d'eau et n'absorbe que très peu l'humidité corporelle.

•

8. *Oui.* La grêle ne se forme que durant une tempête électrique ; c'est pourquoi on en voit très peu souvent en hiver.

•

9. *Non.* C'est là l'une des fausses tés les plus répandues. Il est prouvé que les variations de pression atmosphérique — qui sont cause des changements de température — ne subissent nullement l'influence de la lune.

10. *Oui.* On n'a jamais trouvé deux flocons de neige exactement semblables.

•

11. *Non.* Le serein ne tombe pas. Quand l'air humide vient en contact avec un corps froid il se produit une condensation ; c'est ce qu'on appelle le serein (le soir) et la rosée (le matin).

•

12. *Oui.* En compilant les statistiques des bureaux météorologiques, on a constaté qu'il y avait constamment, sur la surface de la Terre, une moyenne de 1800 tempêtes électriques.

•

13. *Non.* Quand il fait très froid, l'air est sec, ce qui empêche la formation de gros nuages de neige ; mais on ne peut dire qu'il ne peut jamais neiger lorsque la température est très basse. On a enregistré une chute de neige de 2 pouces alors que le thermomètre était à 24 sous zéro.

•

14. *Non.* C'est le 2 janvier que la Terre est le plus rapprochée du Soleil. Mais nous avons moins de chaleur solaire parce que les jours sont plus courts, que les rayons solaires frappent la Terre obliquement, et qu'une forte partie de cette chaleur frappe la couche neigeuse et retourne dans l'atmosphère.

•

15. *Non.* Ce n'est pas le tonnerre qui fait surir le lait. Quand la température est chaude et humide, il se produit plus de tempêtes électriques ; une telle température stimule aussi l'activité des bactéries qui font surir le lait.

•

16. *Oui.* La statique est due à des perturbations atmosphériques. Les tempêtes électriques étant fréquentes en été, il s'ensuit que les postes radiophoniques subissent, plus souvent qu'en hiver, l'influence des variations électriques de l'atmosphère.

•

17. *Oui.* En général, les arcs-en-ciel se forment quand des rayons lumineux traversent des gouttelettes en suspension dans l'air. Les rayons lunaires peuvent donc en produire.

•

18. *Oui.* Comme tout autre bruit violent ; c'est l'éclair seul qui est dangereux.

•

19. *Oui.* L'humidité atmosphérique peut se condenser sur des objets si froids qu'elle gèle aussitôt ; c'est ce qu'on appelle le givre.

•

20. *Oui.* La foudre frappe plus facilement un arbre isolé qu'un arbre de la forêt.

•

21. *Oui.* Les changements de température se font habituellement, au Canada et aux Etats-Unis, de l'Ouest à l'Est.

•

22. *Non.* Un soleil rouge annonce un temps clair et sec, du moins en Amérique du Nord : quand il fait beau, l'atmosphère est sèche et laisse mieux passer les rayons rouges du Soleil.

•

23. *Oui.* Quand le ciel est sans nuage pendant la nuit, la Terre perd beaucoup plus de sa chaleur ; la rosée est donc plus abondante. Si le ciel est clair, il n'y a pas de pluie prochaine.

CONSEILS PRATIQUES

Pour rafraîchir un pantalon

Découpez le pli intérieurement. Reprisez la partie usée si nécessaire et repassez bien pour effacer la trace du pli inférieur. Faites glisser la partie supérieure du pli d'un demi-pouce. Repliez pour reformer le pli à la hauteur voulue et cousez en dedans. La partie usagée se trouvera dissimulé intérieurement ; un bon coup de fer, si vous avez la précaution de placer un linge humide sur votre étouffe, redonnera au bas du pantalon un aspect neuf, cela sans beaucoup de peine.

•

Taches de vin

Le vin répandu sur la nappe ne causera pas un dommage irréparable si vous faites tremper, pendant quelques heures, la partie tachée dans du lait tiède. On frotte le tissu entre les doigts de temps à autre. L'ombre qui subsiste après ce traitement disparaîtra au blanchissage, surtout si l'on a eu soin de frotter la tache avec une tranche de citron. Plus la tache est traitée fraîchement, mieux elle partira.

Pour délustrer n'importe quel tissu, interposez, avant de le repasser, entre le linge humide et le vêtement, un morceau du même tissu : le résultat est toujours parfait.

Les taches des cambouis ne sont pas difficiles à enlever. Un peu de beurre posé sur la tache, l'absorbe entièrement. Il suffit alors d'enlever la trace du beurre avec de la benzine. Ce procédé donne toujours satisfaction quand on nettoie des lainages ou de solides vêtements d'hommes. Mais, si l'on a taché un tissu fragile, il est plus prudent de s'adresser au teinturier qui dispose de moyens perfectionnés pour traiter les étoffes.

•

Les napperons et les serviettes de papier sont utiles et souvent très jolis dans la salle à manger, mais n'en abusez pas, il y a encore bien des gens qui aiment la toile et à qui les serviettes et les essuie-mains de papier déplaisent.

$525
EN PRIX

GRAND CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE DE "LA REVUE POPULAIRE"

Vieilles maisons de ville ou de campagne
Monastères
Eglises
Edifices publics
Manoirs
Couvents et collèges
etc., etc.

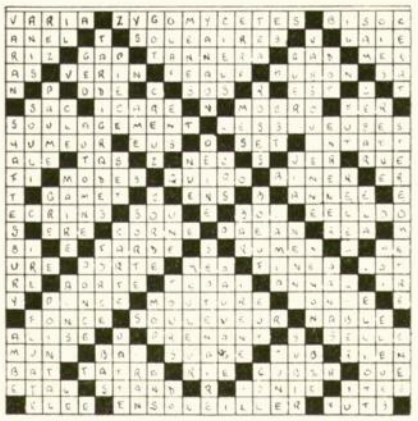
— PAS D'ABONNEMENT EXIGE
— TOUT LE MONDE PEUT Y PARTICIPER

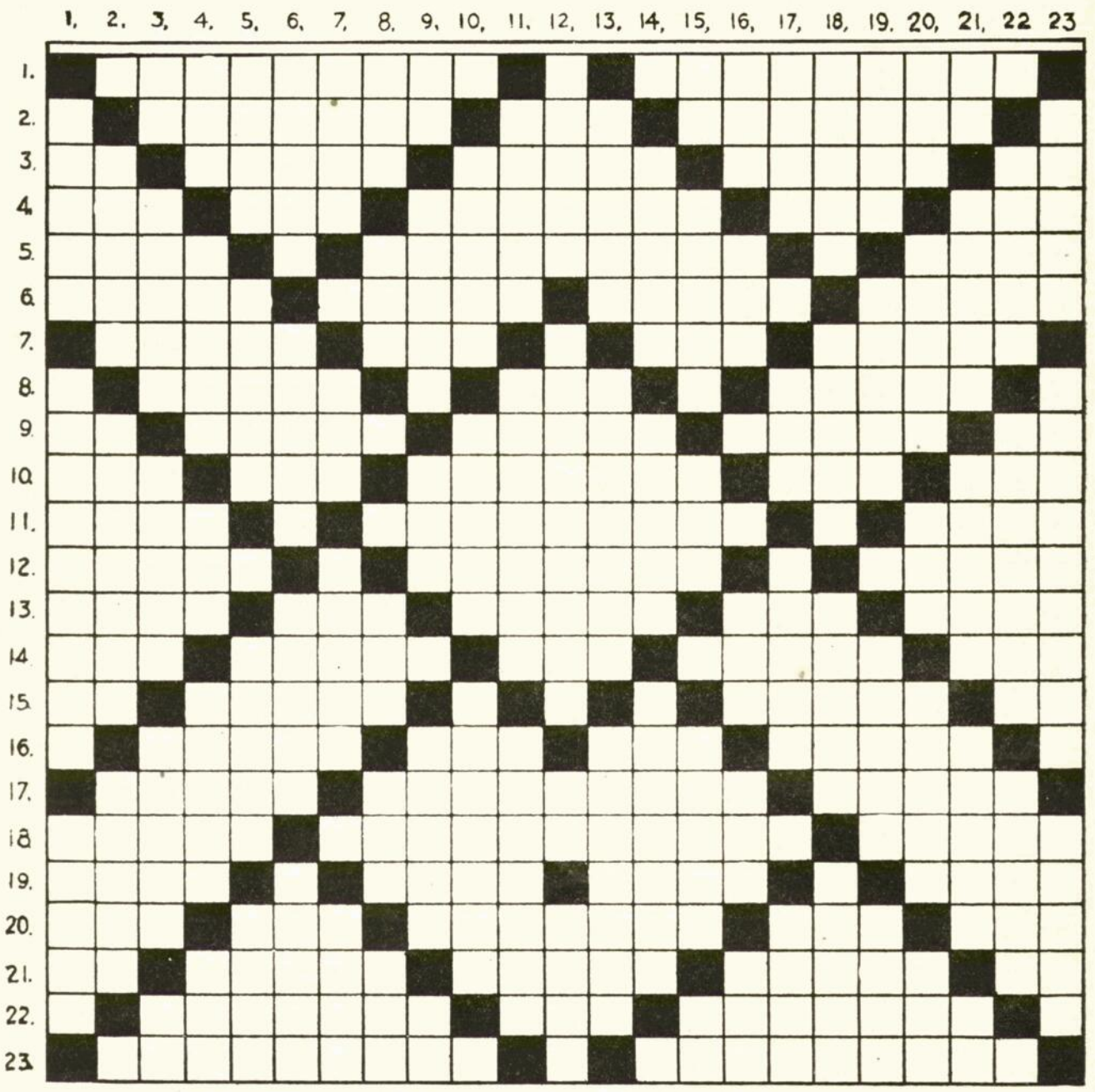
Pour les conditions de ce Grand Concours, ne manquez pas de lire l'annonce en page 4

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 34

Solution du problème du mois dernier.





HORIZONTALEMENT

1. Qui est en forme de soie. — Recueil de poèmes espagnols.
2. Globule rouge de sang. — Face d'un corps polyédrique. — Ane sauvage de l'Asie occidentale.
3. Arbre vert. — Spirituels et piquants (fig.). — Assujettir avec des cales. — Perpendiculaire (géom.). — Fleuve d'Italie.
4. Poli, sans tache. — Objet qui forme une enceinte. — Ustensiles qui servent à soutenir des rideaux. — D'un goût acide. — Femme du fils.
5. Séparé. — Motif conducteur. — Interjection.
6. Point cardinal. — Nom scientifique du salpêtre. — Elément gazeux. — Incinéré.
7. Fit reposer sur (fig.). — Patriarche hébreux. — Existai. — Passereau dentirostre.
8. Genre de chénopodées. — Verso, revers. — Intrigue (fig.).
9. Particule provençale. — Ch.-l. de c. arr. de Meaux. — Ville de la Lituanie. — Titre d'honneur attribué aux hauts dignitaires de la monarchie anglaise. — Note.
10. Ville forte du Wurtemberg. — Liquide transparent. — Tournée en sens contraires. — Première femme. — Vase demi-sphérique.
11. Genre d'oiseaux gallinacées. — Faute contre la syntaxe. — Premier roi des Hébreux.
12. Troublés par les passions (fig.). — Petites membranes en caoutchouc. — Pierre précieuse.
13. Dont l'effet ne se produit que progressivement. — Une des Cyclades. — Apres au toucher. — Jovial. — Verre coloré en bleu.
14. Fleuve côtier de la Vendée. — Voiture sans caisse et à deux roues. — Possessif. — Qui a peu d'éclat. — Gros perroquet.
15. Adverbe. — Maison de campagne élégante. — Grosse et courte. — Pronom.
16. Conclut à la hâte. — Petite prairie. — Perdit son plumage. — Coloris du visage.
17. Jaillit en éclaboussant. — Vase à goulot étroit. — Cannelure avec listel.
18. Qui possède de grands biens. — Jeune bergère. — Esclave syrien, tué en 133 av. J.-C.
19. Forêt en Champagne. — Ile et comm. de l'arr. de Quimper. — Pris prépositivement. — Exister.
20. Peintre anglais né à Barnstaple. — Partie d'un mur. — Musulman orthodoxe. — Massif montagneux du Sahara. — Du verbe avoir.
21. Term. — Période qui règle le retour des éclipses. — Du verbe qui signifie perdre son activité. — Ville d'Allemagne. — Tellement.
22. Trou, cavité dans la terre. — Partie d'une voile (mar.). — Stance faisant partie d'une chanson.
23. Menue monnaie d'argent des anciens Romains. — Appareil de gymnastique.

VERTICALEMENT

1. Fleuve de l'Espagne. — Petit toupet. — Petit rôle.
2. Prise d'une passion violente. — Pierre taillée en forme de coin. — Loger.
3. Interjection. — A toi. — Homme politique français né à Paris (1811-1865). — Femelle du cerf. — Toi.
4. Possessif. — Ancienne épée longue et étroite. — Sans surcharge. — Femelle du taureau. — Poss.
5. Ministre mahométan. — Jeune vache. — Poids de six grammes chez les Hébreux. — Partage.
6. Dépôt d'origine marine employé comme engrais. — Perfection suprême. — Aucune. — Trait de plume.
7. Enlever. — Ancien bouclier. — Assemblage d'un grand nombre de maisons. — Sombre, obscur.
8. Thymus du veau. — Genre de linacées. — Rivière de la Russie. — Inférieur. — Aride.
9. Pronom. — Petit pied. — Bien qu'une femme apporte en mariage. — Attitudes. — Note.
10. Capitale de l'Egypte. — Mélanger. — Partie de la Grande-Grèce dans l'ancienne Italie.
11. Meubles de l'écu. — Dégarnis d'habits. — Ebranler, lézarder.
12. Ville des Etats-Unis. — Meurtrier d'un être humain (pl.). — Du verbe avoir. — Obscurité en général.
13. Empereur romain (54 à 68). — Petits oiseaux chanteurs (fém.). — Surfaces qui réfléchissent l'image des objets.
14. Difficile à persuader (fig.). — Fais tort. — Genre de mollusques lamellibranches.
15. Interjection. — Placé dans un certain endroit. — Bourg de Prusse. — Passage étroit. — Cela.
16. A moi. — Possessif. — Pic des Pyrénées. — Lettres de sel. — Juridiction.
17. Liés d'affection. — Arbrisseau de la Chine. — Poète français né à Cahors (1495-1544). — Mouvement circulaire.
18. Roi légendaire de l'Assyrie. — Marqué de petite vérole. — Que nous apportons en naissant (pl.). — Squelette du poignet.
19. Nom donné aux sièges supérieurs de justice. — Fier et décidé. — Publié. — Ancien nom de Christiana.
20. Ville d'Autriche. — Toute violation très grave de la loi. — Ville de Belgique. — Large sillon. — Semblable.
21. Note. — Courte, concise. — Roi d'Israël (942-928 av. J.-C.). — Soutient avec des tins. — Règle double.
22. Grand bateau à fond plat. — Blessure d'un membre écrasé. — Vent de l'est, chez les Grecs.
23. Gros orteil. — Ouvrière qui s'occupe dans une papeterie de diverses manipulations. — Ch.-l. d'arr. (dép. de Constantine) près de l'oued Bou-Sellam.

NOS VIEILLES FAMILLES CANADIENNES

par EMILE FALARDEAU

MIGNERON-DIT-LAJEUNESSE

M. B. L., Joliette, P.Q.

L'ancêtre de votre famille est :

Jean Migneron-dit-Lajeunesse qui naquit vers 1636. Il était le fils de Pierre Migneron et de Marie Guillemet, demeurant dans l'ancienne province du Poitou, en France.

Par greffe d'Audouart, le 19 août 1657, il épousait Marie Pavie. Celle-ci était la fille de Christophe Pavie et de Madeleine Nadeau de Saint-Pierre, Ile d'Oléron, diocèse de LaRochelle, en ancienne province de l'Aunis, France.

Le mariage religieux dut être célébré vers la même époque, mais les registres ont disparu.

•

DESLAURIERS

M. G. E. G., « Belle-Isle », North Sydney, N.E.

Le nom de Deslauriers est le surnom attaché à un grand nombre de colons qui, tous, ont fait souche en ce pays.

D'aucuns ont délaissé le nom principal pour le surnom pour des raisons connues des membres des familles intéressées au changement.

Ci-dessous la liste des colons qui avaient le surnom de Deslauriers : Basset-dit-Deslauriers, Bonin, Cavelier, Cordeau, Cotineau, Dauphèse, Delorme, Dion, Ducheron, Eschappe, Faure, Favreau, Guyon, Jacques, Lapance, Legault, Malard, Normandeau, Papineau, Renard, Renaud, Soreau, Tinon.

•

LEMAITRE-AUGER

M. S. A., Trois-Rivières, P.Q.

L'ancêtre des familles Lemaître-Auger l'est aussi d'un grand nombre de familles des noms suivants : Lamorille, Duhaime et de Lottinville.

Votre premier ancêtre s'appelait François Lemaître dit Lamorille. Né vers 1631, il était originaire de la Picardie et épousa le 6 mai 1657, aux Trois-Rivières, mademoiselle Judith Rigault, originaire de Saint-Jean d'Angely, en ancienne province de la Saintonge. Certains prêtres ne se sont pas conformés aux instructions du roi de France dans la transcription des actes de l'état-civil. Voilà ce qui explique pourquoi l'acte de mariage ne vous renseigne pas mieux.

Voici la copie de son acte de sépulture :

« Anno Domini 1666 14 Jannuiari « sepultus est in coemeteris Lugus « ecclesiae Franciscus Lemaître in « communione matris ecclesiae, annos « ratus cerciter 35 Miserabiliter tru- « cidatus et sine ulla voca interdiit. »

P.S. Vous avez toutefois la satisfaction de savoir que vous descendez d'un colon arrivé au Canada vers 1657.

•

RENOIS

Mlle T. R., Ottawa, Ont.

En effet ce nom n'est pas commun. Votre nom était originairement inscrit : Renouer, par la suite Renouard et enfin Renois.

Votre ancêtre arriva au Canada durant les dernières années de la domination française.

Né vers 1725, François Renouer était le fils de Joseph Renouer et de Victoire Vincennes, de la paroisse de Saint-Pierre de Perthuis, diocèse d'Aix-en-Provence.

Le 30 avril 1753, à Saint-Nicolas, comté de Lévis, il épousait Marie Guignard. Celle-ci était la fille de Pierre Guignard et de Marie-Josette Paré.

•

FREGEAU

Mme Nap. F., Québec.

Il n'y eut qu'un seul ancêtre du nom de Frégeot qui ait fait souche au Canada et celui-ci est :

Daniel Frégeot-dit-Laplanche, né vers 1676 du mariage de Daniel Frégeot et de Marie Mergot, du diocèse de Poitiers.

11 mai 1693, à Saint-Thomas de Montmagny, il épousait Marie-Anne Pozé (nom actuel Pauzé). Celle-ci était la fille de Jacques Pozé et de Jeanne Jobidon.

Daniel Frégeot fut inhumé à St-François du Sud le 11 mai 1750. Son épouse Marie-Anne Pozé fut inhumée au même endroit le 12 octobre 1757.

CHAUVIN

M. J. C., Montréal, P.Q.

Durant la période de la Domination Française (1608-1759) il y eut environ vingt colons du nom de Chauvn. Presque tous ont fait souche. L'ancêtre des familles Chauvin ayant vécu à Terrebonne vers 1680 est :

Jean Chauvin, baptisé le 28 juillet 1664 à Fresquienne, paroisse située à environ vingt milles à vol d'oiseau de la ville de Rouen, en Normandie (département de la Seine-Inférieure). Il était le fils de François Chauvin et de Marie Duval. A son contrat de mariage passé le 15 avril 1696 par devant le notaire royal Morault il est mentionné : maître-charpentier. Cette mention expliquerait qu'il contractait pour son compte personnel.

Jean Chauvin s'est marié deux fois à Boucherville. Son premier mariage dura à peine deux ans.

De son premier mariage, célébré le 29 avril 1696, avec Marie Fauconnet, il n'eut qu'une fille. Marie Fauconnet était la fille de Jean Fauconnet et de Marie Hattenville demeurant dans la paroisse de la Pointe-aux-Trembles, proche Québec.

Son second mariage fut célébré le 26 novembre 1702. Il épousa Marie-Madeleine Courtois. Celle-ci était la fille de Jean Courtois et de Marthe Daniel, (elle était âgée de 26 ans.)

•

CHAUVIN

Familles de la Louisiane

M. A. V. Terrebonne, Louisiane.

Les fondateurs des familles Chauvin de la Louisiane étaient des Canadiens de Montréal.

Ils étaient les fils de Pierre Chauvin, né en France vers 1631, de René Chauvin et de Dame Catherine Avard, de la ville de Solesme.

Pierre Chauvin à son arrivée au Canada s'établit à Ville-Marie (Montréal) où il épousa Marie-Marthe Autreuil.

Les fondateurs de la famille Chauvin de la Louisiane étaient de grands voyageurs. Ils accompagnaient les découvreurs dans leurs expéditions. M. Pierre de Bienville, fondateur de la Louisiane, leur concéda de grandes superficies de terrain. Au recencement de 1715, ces derniers avaient des centaines d'esclaves à leur service.

EN VOYAGE

SUR LE VISAGE : Ne mettez surtout pas de crème trop grasse sur laquelle s'appliquerait fâcheusement la poussière de la route ou des trains, mais une crème transparente, qui tiendra tout de même très bien la poudre. Ayez soin le soir, d'enduire, après le nettoyage, votre visage d'une crème nourrissante que vous conserverez un bon quart d'heure.

•

UN COUSSIN : Pendant une excursion, courte ou longue, pendant un voyage, ou simplement sur une plage ou dans un jardin, on aimerait souvent avoir un coussin pour se reposer. Il est très facile d'en fabriquer un soi-même en tissu suédé. Sur l'un de ses côtés, grâce à la fermeture éclair, on peut l'ouvrir entièrement et sortir le petit oreiller intérieur ; en voyage, on a ainsi un oreiller toujours frais, protégé par l'enveloppe. Celle-ci fermée, on peut s'asseoir ou poser les pieds sur le coussin. La poignée, en cuir ou toile cirée avec piqûres, assortie au gland de la fermeture éclair, permet de le transporter facilement.

Pour les coussins de plage ou de jardin, on emploie la cretonne imprimée ou la toile de couleur vive, de préférence au tissu suédé. Pour le sport, les coussins de peau, de daim, de cuir ou de toile cirée, ont beaucoup de chic.

A L'ÉTAPE, SURVEILLEZ VOTRE MENU : Abstenez-vous des déjeuners trop plantureux, qui vous feront les joues trop rouges. Evitez les potages, les hors-d'œuvre trop compliqués, les sauces, le pain, la charcurterie, la crème fraîche. Mangez des viandes grillées, des hors-d'œuvre simples et crus, radis, concombres, tomates, etc., des légumes verts, des fruits crus, en particulier des oranges, des pêches ou des raisins.

Que les vins soient pris en très faible proportion et que l'alcool soit banni. Si vous vous êtes laissé tenter par un menu trop succulent, ne croyez pas que le café soit le meilleur digestif et qu'il vous empêche de sommeiller au départ. Une tasse de thé ou une infusion de menthe très chaude fera beaucoup mieux votre affaire.

DES CABINETS PROPRES PROTÈGENT LA SANTÉ

PRENEZ GARDE à la contagion. SANI-FLUSH a été créé pour nettoyer les cabinets. Et cela sans nettoyage ni récurage.

Saupoudrez tout simplement dans le bol un peu de cette poudre inodore. (Mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau. SANI-FLUSH enlève les taches et il nettoie même les endroits inaccessibles. Il empêche toute odeur de se dégager. SANI-FLUSH ne peut endommager la plomberie. Il nettoie aussi les radiateurs d'autos (mode d'emploi sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacier, quincailleries et bazars — 30 cents et 15 cents. Fabrication canadienne. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.

Sani-Flush

NETTOIE SANS RECURAGE LES BOLS DE CABINETS

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25c.

20 VERGES D'ÉTOFFES A ROBES $2.98

40 verges, $5.79. Crêpe rugueux, luxueux ; imprimé ; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueurs de 4 verges ; nouveaux dessins, nuances d'été. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centins pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 54 MONTREAL

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

La Revue Populaire 15

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à *La Revue Populaire.*

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

POUR S'AMUSER EN SOCIÉTÉ

QUESTIONS

1. — Le corail est-il une pierre comparable à toutes les autres, plus ou moins précieuses, que nous connaissons ?

Oui..... Non.....

•

2. — Robinson Crusoé, le héros célèbre d'un livre bien connu est-il un personnage purement imaginaire?

Oui..... Non.....

•

3. — L'or est-il réellement le métal le plus précieux ?

Oui..... Non.....

•

4. — La terre, sur laquelle nous vivons, a-t-elle toujours le même poids que dans l'antiquité ou même depuis l'année dernière ?

Oui..... Non.....

•

5. — Si la terre était parfaitement ronde, sans montagnes ni vallées, est-ce que l'eau des océans suffirait à la recouvrir entièrement ?

Oui..... Non.....

•

6. — Existe-t-il des plantes carnivores, c'est-à-dire se nourrissant d'êtres vivants ?

Oui..... Non.....

•

7. — Peut-on, par ses propres moyens, c'est-à-dire avec ses seules jambes, se déplacer plus vite qu'un train rapide en marche ?

Oui..... Non.....

8. — Si un homme armé d'un fusil tire sur vous d'un point éloigné, aurez-vous la chance d'éviter la balle en vous masquant rapidement derrière un abri quand vous entendez le coup?

Oui..... Non.....

•

9. — Les sourcils sont-ils un simple ornement des yeux sans utilité spéciale ?

Oui..... Non.....

•

10. — Sait-on qui a inventé l'alphabet ?

Oui..... Non.....

RÉPONSES

1. — Non ; il est formé par les squelettes de milliards de minuscules animaux vivant dans les mers chaudes en quantités prodigieuses.

•

2. — Daniel de Foe, l'auteur du fameux livre, s'est inspiré de l'aventure authentique d'un marin anglais qui s'appelait Alexandre Selkirk.

•

3. — Non, c'est le fer sans lequel les outils, les machines et la construction moderne n'existeraient pas.

•

4. — La chute ininterrompue de poussières cosmiques et de bolides augmente son poids de cinquante mille tonnes par vingt-quatre heures; ce chiffre est néanmoins tout à fait négligeable comparativement à la masse totale de notre globe.

5. — Oui, et elle formerait même une mer ininterrompue, sans aucune île et allant d'un pôle à l'autre avec une profondeur moyenne de trois mille pieds.

•

6. — Oui, la cardène, la sarracénia et le nepenthès entre autres, sont de véritables pièces à insectes que ces plantes digèrent après les avoir capturés.

•

7. — Oui, et même très facilement. Il suffit, pour cela, de parcourir le wagon dans lequel on est, d'arrière en avant pendant la marche du train. La vitesse de marche que l'on a s'ajoute ainsi forcément et logiquement à celle du train.

•

8. — Non, car la balle d'un fusil moderne voyage beaucoup plus vite que le son ; alors, si vous entendez la détonation, la balle est déjà passée et le danger aussi.

•

9. — Ils ont une très grande utilité, ne serait-ce que celle de s'opposer à ce que la poussière atteigne facilement les yeux auxquels elle serait fort nuisible.

•

10. — Personne n'a inventé l'alphabet, ou plutôt les divers alphabets qui ont commencé par de vagues dessins continuellement modifiés au cours des siècles. C'est ainsi que l'on en est arrivé aux signes que nous connaissons.

LE MOZART CANADIEN

QUEL temps fut jamais plus fertile en miracles ? Après la petite pianiste espagnole de six ans, voici un jeune compositeur canadien qui, à neuf ans, nous présente une « rétrospective » de ses œuvres en commençant par les partitions qu'il écrivit à l'âge de quatre ans ! Et, dans ce cas, comme dans le précédent, il ne s'agit pas de l'exhibition plus ou moins truquée d'un phénomène forain, mais de la révélation d'un artiste authentique magnifiquement doué par la nature.

Le petit André Mathieu, déjà célèbre dans le Nouveau-Monde, où il a triomphé au cours de brillantes tournées, est venu travailler en France pour apprendre méthodiquement un « métier » dont son instinct lui avait déjà révélé les secrets essentiels. Bien avant de connaître ses notes, de soupçonner le solfège et d'avoir eu la moindre notion d'harmonie, il composait déjà avec une correction parfaite en obéissant aux seuls conseils de son oreille infaillible. Que dis-je, au cours de cette « exposition » de ses travaux — de ses « œuvres de jeunesse » ! — on a pu observer que c'est dans la période de son ingénuité absolue, lorsqu'il n'écoutait que son goût personnel, qu'il a écrit ses pages les plus parfaites.

Pour ma part, j'estime que le grand miracle réside dans ses « Trois études » (sur les touches blanches, sur les touches noires, sur les touches noires et blanches) composées à quatre ans. Elles révèlent, en effet, une sûreté de main aussi complète que ses dernières réalisations, mais elles ne contiennent ni allusions, ni réminiscences, ni coquetteries, ni roublardises.

Pas une erreur harmonique, pas une faute d'orthographe et une ingéniosité prodigieuse dans le domaine vierge de la musique pure. A six ans, à huit ans, au contraire, il a déjà entendu du Chopin, du Beethoven, du Debussy. Il tient compte de leurs indications. Il décrit, il analyse, il peint avec des rythmes les abeilles, les cloches, les locomotives, les mouettes, les éléphants. Il fait de la musique de film, il rejoint naïvement Ketelbey. Il dédie un pastiche à la mémoire de Mozart. C'est un jeune étudiant en musique pour qui les traités de Reber et Dubois n'ont déjà plus de mystère. Mais je donnerais volontiers toutes ces compositions conformistes pour une quatrième « Etude » écrite aussi « généralement » que les trois premières !

Et cependant, il faut bien que cet enfant entende les œuvres des maîtres et étudie ses classiques. Sans doute, mais pour un tempérament aussi exceptionnel on rêve de je ne sais quel glorieux isolement qui déterminerait peut-être une floraison inattendue. Car je ne sais pas encore si le petit André Mathieu deviendra un plus grand musicien que Mozart, mais j'affirme qu'à son âge Mozart n'avait rien créé de comparable à ce que nous a exécuté, avec un brio étourdissant, ce miraculeux garçonnet.

EMILE VUILLERMOZ

(Excelsior)

La Société des Ecrivains Canadiens

par Thérèse Fournier

Le 31 mars 1936, la Société des Ecrivains Canadiens obtenait ses lettres patentes du lieutenant-gouverneur en conseil. Un an plus tard, elle tenait sa première assemblée au Cercle Universitaire et, le même jour, avait lieu, dans le cabinet de direction de Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, la première séance de son conseil de direction. La Société des Ecrivains Canadiens compte actuellement 120 membres. Elle a aussi des membres d'honneur qui sont : Lady Tweedsmuir, la comtesse de Dampierre, Mlle Marie LeFranc et M. Bernard Fay.

Cette association est la première qui ait réussi à grouper, à quelques exceptions près, tous les auteurs canadiens de langue française. Elle a été fondée dans le but de vulgariser le livre, de défendre et d'épurer la langue. Voici les principaux moyens qu'elle a jusqu'à présent mis en œuvre pour remplir ce programme :

La Société des Ecrivains Canadiens a créé un Office de linguistique qui rend à nos compatriotes de précieux services. Il fournit aux compagnies et aux particuliers les corrections et les renseignements dont ils ont besoin. Il s'est chargé de reproduire et de distribuer à toute la presse canadienne les corrections faites par l'Office de la langue française de Paris. Signalons aussi la publication de vocabulaires normalisés, dans *La Revue Technique* de janvier dernier, et la publication annuelle d'un Bulletin bibliographique de nos auteurs. Ce Bulletin est adressé aux bibliothèques et aux maisons d'éducation. En ce moment, Mlle Marie-Claire Daveluy est à préparer un Bulletin bibliographique extraordinaire sur toute l'œuvre des membres de l'association.

Le premier congrès des Ecrivains Canadiens a eu lieu à Sherbrooke qui célébrait cet été-là son centenaire. C'est alors que fut décidée la création de l'Office de linguistique dont nous venons de parler. En outre, on adopta une résolution par laquelle la Société s'engageait à recevoir des écrivains étrangers de passage à Montréal. Jusqu'à présent, MM. Bernard Fay, Henri Ghéon, Max Fischer et le docteur Destouches (Céline) ont bénéficié de ce privilège. Et nous ajoutons que ce fut aussi le tour de M. Maurice Genevoix. Tout récemment, quelques-uns des nôtres ont eu le même honneur. Ce furent : le Révérend Père Georges Simard, O.M.I., lauréat de l'Académie française, M. Léo-Paul DesRosiers, lauréat du prix de littérature de la province de Québec et l'abbé F.-X. Savard, auteur de *Menaud, maître draveur*.

Un deuxième congrès avait lieu à Montréal, en janvier 1938. La Société des Ecrivains Canadiens en profitait pour présenter un programme cohérent en vue de la préparation du troisième centenaire de notre ville.

Il ne conviendrait pas d'oublier dans ce bref résumé le gala de Poésie qui eut lieu à l'auditorium du Plateau, à l'occasion du deuxième congrès de la langue française au Canada. L'entrée était libre, mais on fit au cours de la soirée une collecte dont le montant fut envoyé, à titre de souscription, au congrès de la langue française. Mentionnons aussi le Salon du Livre qui était, si je ne me trompe, une innovation chez les auteurs canadiens-français. Le premier Salon fut tenu à l'École Technique, du 4 au 20 décembre 1937. La Société offrit alors au public montréalais deux soirées dramatiques au cours desquelles on joua quelques pièces des sociétaires. Le 19 novembre dernier, l'Hon. Albiny Paquette, secrétaire de la province, inaugurait le deuxième Salon du Livre. Durant cette exposition, le public fut admis à visiter les divers éventaires de livres canadiens et étrangers, disposés dans des kiosques aménagés par l'Ecole du Meuble. Le section de la reliure, confié à M. Philippe Beaudoin, retenait particulièrement l'attention des visiteurs. Des causeries, qui avaient pour sujets des livres récents, furent données chaque jour par des membres de l'association.

Rappelons en terminant que la Société des Ecrivains Canadiens fait partie de l'Association internationale des Ecrivains de langue française et qu'elle a réussi, par l'expédition de livres canadiens, à établir des contacts avec les pays étrangers.

Le comité de la Société des Ecrivains Canadiens est actuellement composé de la manière suivante : M. Victor Barbeau, président ; le Père Georges Simard, O.M.I. et M. Jean Bruchési, vice-présidents ; Mme Françoise Gaudet-Smet, secrétaire ; M. Claude Melançon, trésorier ; Mgr Olivier Maurault, Mgr Camille Roy, M. l'abbé Rodolphe Dubé, M. l'abbé Albert Tessier, Mme E.-P. Benoît, MM. Harry Bernard et J.-Adolphe Brassard, directeurs régionaux.

Mme Germaine Guèvremont, chef du secrétariat de la Société, à l'obligeance de laquelle je dois la meilleure part de ces renseignements, me signale le fait, assez remarquable puisque le propre des auteurs est d'être chatouilleux, de l'excellente camaraderie qui existe entre les nôtres, toujours prêts, paraît-il, à s'entr'aider. Je me permettrai d'ajouter : jusqu'à l'aide financière exclusivement, car au pays de Québec les lettres n'ont jamais enrichi personne.

Maison Fleurie par Denise Le Moyne

Une maison sans fleurs est un corps sans âme, a dit un poète. Sachez donner une âme à votre maison et disposez à profusion des fleurs : fleurs champêtres, fleurs de jardin, fleurs de serre, autant que vous le pourrez. Vous prendrez ce que la nature vous offre selon la saison : des branches bourgeonnées, des chatons de noisetiers ou de châtaigniers, de l'aubépine ou du prunier sauvage au printemps ; des graminées et toute l'infinie gamme des fleurs en été ; des feuillages dorés, des fougères, quelques rares épis oubliés sur les champs moissonnés en automne.

Mais il est un art que vous devez apprendre si vous ne l'avez pas reçu en don : celui de disposer les bouquets et de soigner les fleurs pour qu'elles restent la joie des yeux et la parure de votre maison le plus longtemps possible.

La propreté des vases est indispensable à la conservation des fleurs : Avant d'y déposer les fleurs fraîchement coupées, nettoyez soigneusement chaque récipient avec du gros sel marin ou du charbon de bois réduit en poudre. Versez l'eau, bouchez l'orifice du vase avec la main ou avec une assiette si l'orifice est trop grand et secouez énergiquement. Recommencez jusqu'à ce que le vase soit parfaitement propre. S'il a contenu de l'eau croupie, nettoyez-le avec de l'eau chaude additionnée de lessive. Rincez à l'eau claire.

Choisissez le vase selon les fleurs : Si vos fleurs ont une longue tige et une seule fleur, prenez un vase assez haut et étroit, disposez trois ou quatre branches seulement. Ainsi seront posés les œillets, les roses, les pivoines, les tulipes. Dans un vase à large encolure, rond ou carré, vous placerez en assez grand nombre : lilas, pivoines, tulipes, chrysanthèmes, dahlias, boules de neige. Certaines de ces fleurs supporteront d'être placées dans des vases de verre à col étranglé : les pivoines, les boules de neige, les dahlias, dont la fleur assez lourde et le feuillage abondant ne sont pas écrasés par la masse de verre. Dans les coupes basses, groupez les bouquets ronds : pâquerettes, soucis, zinias, violettes, pervenches petits œillets et muguets.

Comment disposer les fleurs : Sauf pour les bouquets ronds qui doivent être compacts, ne mettez jamais trop de fleurs dans les vases. Ne coupez pas les queues à hauteurs égales. Evitez de placer les branches trop régulièrement, tâchez d'obtenir un joli ensemble. Placez les fleurs une à une dans le vase et jamais en masse, vous les disposerez mieux. Si les tiges sont trpo flexibles, soutenez-les par des branches de verdure, jamais par un corselet de fil de fer.

Pour les conserver longtemps : Coupez les queues en biseau, soit avec un sécateur, soit avec des ciseaux, mais pas avec un couteau. Dépouillez de ses feuilles la partie de la tige qui trempera dans l'eau : elles corrompent le liquide très rapidement. Renouvelez l'eau chaque matin en maniant les fleurs délicatement et déposez dans le fond du vase un morceau de charbon de bois. Ne laissez pas les fleurs au grand soleil et mettez-les sur la fenêtre pour la nuit, ou dans une pièce dont vous aurez ouvert les fenêtres.

Voici un autre bon moyen donné par un fleuriste pour conserver longtemps les fleurs en pots et les fleurs coupées : réunissez tous les vases et pots de fleurs sur le sol de votre cuisine, aspergez légèrement d'eau et placez sur les fleurs un grand papier de soie humide les recouvrant entièrement. Recommencez chaque nuit la même opération.

Vous n'aurez plus maintenant aucune excuse si vous ne fleurissez pas abondamment votre maison, depuis la table des repas jusqu'à l'entrée ou le hall de l'escalier.

Le Bleu à Laver Whitex Wonder restaure la blancheur originelle des soieries et lainages

Le bleu a laver whitex wonder est d'emploi aussi simple que le bleu ordinaire. N'endommage pas les tissus. Restaure la blancheur des tissus jaunis et conserve blancs les tissus blancs. Achetez whitex dans le paquet rouge, blanc et bleu chez votre pharmacien ou dans les magasins à rayons.

BLEU A LAVER
Whitex

Fait par les fabricants de TINTEX — Les teintes et teintures qui se vendent le mieux au monde

Le rôle de la femme n'est pas de souffrir, mais d'être

HEUREUSE...

Le rôle de la femme est d'être heureuse de répandre du bonheur autour d'elle. Rien n'empoisonne autant l'existence que la souffrance *inutile*. Combien de femmes, esclaves des malaises particuliers à leur sexe, sont nerveuses, irritables, incapables de remplir sereinement leur mission ? . . . Savent-elles que FEMOL leur apporterait sans doute l'aide dont elles ont besoin pour franchir en souriant l'épreuve mensuelle et les étapes pénibles de leur vie ?

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal trouve la source du mal, tonifie les organes, les replace, les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL aide la nature sans la contraindre. Chaque boîte de FEMOL suffit pour un traitement d'environ un mois et renferme une brochure médicale que *toutes* les femmes devraient lire. Depuis un quart de siècle, des milliers et des milliers de femmes y ont recours avec gratitude. Pourquoi pas *vous* ?

2 M

★

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement. soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher

Montréal, P. Q.

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Avez-vous des cadeaux à faire . . .

★ Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

L'Industrie des Bas de Soie

LA FABRICATION des bas de soie met en relief toute la merveille de l'industrie et incite à remercier mentalement le jeune vicaire anglais William Lee d'avoir inventé, il y a quelque trois siècles, la première machine à tricoter parce que les aiguilles de sa femme finissaient par l'obséder. Le moulin moderne comprend trois grandes divisions : la section de tordage, où les écheveaux de soie brute de teinte ivoire sont analysés, trempés et tordus ; l'atelier de tricotage, où les fils sont tricotés et façonnés ; l'atelier de teinture et de finissage, qui donne aux bas façonnés, encore grèges, des nuances riches et uniformes, et leur impose ensuite leur forme définitive et les presse avant les dernières phases de l'inspection, la séparation, par paires et finalement l'empaquetage. Une précision scientifique et un examen fréquent sont de rigueur, dans les moulins ensoleillés du Canada, où la lumière éclaire un produit presque aussi parfait qu'en peuvent donner le soin et l'ingéniosité modernes.

Les premières épreuves déterminent l'uniformité, la propreté et la « nature » — soient la force de résistance et l'élasticité — de la soie, avant son classement ; quand on sait que chaque livre contient à peu près 256,000 verges de soie, ou environ deux douzaines de paire de bas, on comprend à quels étalons minuscules il faut recourir pour juger cette soie. La soie brute trempe d'abord dans un bain d'ingrédients chimiques doux, contenant des savons et des huiles, et reçoit en même temps une teinte d'identification indiquant le genre de bas à confectionner : à trois ou à cinq brins, tordus lâche ou serrés. Le tordage, dont on entend fort parler au moulin, est une amélioration assez récente qui résout en bonne partie le problème de faire durer les bas d'une légèreté arachnéenne. On combinait autrefois six fils ou davantage en un filé lâche, tandis qu'on peut maintenant combiner et tordre deux ou trois fils seulement, de trente à soixante fois au pouce, pour obtenir un filament plus ténu, aussi fort, plus léger et plus élastique que l'ancien. De l'assemblage et du tordage des fils dépendent les diverses pesanteurs de bas offertes sur le marché.

Le tricotage s'effectue en de longues salles, sur les machines dont les innombrables aiguilles transforment les filés multicolores en bas entièrement façonnés, à raison de 24 à la fois. Les bas sont tricotés à plat, sauf s'ils n'ont pas de couture — en quel cas ils sont tricotés sur une barre à aiguilles ronde — et humides, à moins qu'ils ne soient en crêpe. Une machine façonne la jambe jusqu'au cou-de-pied, un autre fait le pied, et le transport d'une série de machines à l'autre constitue une délicate opération. Chaque maille du rang — et il y en a 34 au pouce dans un bas de jauge 51 — doit être enfilée sur les aiguilles de la barre de transposition en forme de peigne, mais les ouvrières n'hésitent jamais et ne manquent pas une maille. La plus récente invention est la tricoteuse «universelle» qui tricote tout un bas de chiffon à elle seule et produit ainsi le bas de soie supposé parfait. On obtient le bas « sans reflet » en employant trois bobines de soie dont les filés se placent en rotation ; aucun rang n'étant tricoté avec la même soie que le précédent, le manque possible d'uniformité des filés se répartit également et ne peut paraître. L'assemblage de la jambe avec le pied et la couture en hauteur complètent le bas qui reçoit ensuite, à l'atelier de teinture et de finissage, son dernier traitement de beauté.

Parés de leur couleur, qui est aux bas ce que sont à la robe le modèle et la coupe, les bas passent à une autre salle où ils se façonnent, se pressent et s'adoucissent sur des cadres d'acier, et où ils sèchent sur des appareils à air chaud. Après la mise en paires, l'inspection, l'étampage de la pointure, de la marque de commerce, etc., on les enveloppe dans la brillante « Cellophane » qui protège et rehausse à la fois le produit terminé.

On voit, à la salle d'expédition, des boîtes portant l'adresse de clients habitant des pays lointains : Ceylan, Palestine, Angleterre, Bermudes et Amérique du Sud, tandis que des milliers d'autres douzaines de paires vont à l'est et à l'ouest du Canada ajouter aux jambes féminines un charme sans doute hors de proportion avec leur légèreté, mais qui n'en dépend pas moins directement de la qualité et du soin ayant servi à leur fabrication.

Petite Source

(Suite de la page 47)

été chargé de mission auprès de moi par le consortium de mes créanciers ; mais nos relations ont été toutes amicales et courtoises. Loin de me pousser à ce voyage, il a tout tenté pour me retenir. Des lettres, que je conserve, et où il m'énumérait les risques de mon entreprise, en font foi ! Il a été l'adversaire, mais l'adversaire le plus loyal et le plus désintéressé . . . Il n'avait rien à réparer envers toi et cette idée-là ne l'a pas effleuré un instant quand il t'a demandé de devenir sa femme . . .

Doucement, elle secoua la tête :

— N'importe papa ! . . . Je n'aurais pas préféré être épousée par pitié, tu sais . . .

Mais une lumière revenait à son regard. M. Brunot dit joyeusement :

— Mais comme tu es heureuse de ne plus le haïr, n'est-ce pas ? Voici mon doux soleil d'avril revenu dans tes chers yeux, finie la pluie.

Il désigna le talus du chemin, tout bleu de clochettes :

— Assieds-toi là, et écoute la plus belle histoire d'amour qu'on t'ait jamais contée. Il y avait une fois . . . un jeune avocat qui entrevit au hasard d'une visite la fille d'un de ses adversaires. Elle était toute blonde dans un tailleur de velours noir . . . elle jouait avec un sac à patins, elle avait l'air d'une gamine futile et désœuvrée ; mais elle avait un sourire de pervenche !

— Quoi, papa, c'était lui, le visiteur si chic ? dit Micheline se souvenant soudain de ce jour lointain.

— C'était lui qui ne t'oublia jamais. Comment le hasard vous rejoignit à Bellême . . . impossible de l'expliquer; mais comment, plus tard, tu finis par entrer chez sa mère comme lectrice,

cela j'en sais le secret qui était l'horreur qu'il éprouvait à songer que tu pourrais travailler pour d'autres et le désir passionné déjà de te revoir, de t'approcher, de te connaître ! Comment, tu te captivais définitivement ? Toi seule le sais, petite sorcière, et tes grands yeux que tu peux bien baisser à présent ! Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'une haine surveillait votre idylle dans l'ombre ! La secrétaire de Jacques Aveline avait jeté son dévolu sur un maître aussi séduisant que riche et célèbre. La rage de te voir choisie lui fit employer contre toi les armes qu'elle savait sûres de réussir. Elle t'a menti en te disant que Jacques voulait t'épouser par remords, quand il ne songeait à t'épouser que par amour !

Eperdue, partagée entre un grand bonheur et un désespoir infini, elle cacha son visage entre ses mains.

— Mon Dieu ! Et je l'ai crue !

— On croit toujours à son malheur . . . Le bonheur lui, vous étonne et vous laisse un moment sceptique. Tu es passée à côté de lui sans le voir. Tu as repoussé, désespéré le meilleur des êtres, le plus généreux, le plus vaillant ! Heureusement, que les fées se sont penchées sur ton berceau et ont voulu raccommoder ce que tu avais brisé.

Suspendue aux lèvres de son père, Miche joignait des mains tremblantes. Il lui semblait assister au miracle de sa vie ressuscitée. Jacques n'était pas responsable des malheurs de son père . . . Jacques l'avait aimée vraiment . . . tous les jours noirs disparaissaient, s'envolaient dans l'enchantement d'une aube radieuse, celle du bonheur qui revenait à l'appel du coucou . . .

— Tu penses bien, ma petite, reprit M. Brunot, souriant, que, si désespéré fût-il, un avocat de l'espèce de Jacques Aveline ne reste pas pantois devant un mystère dans le genre de celui qui accompagnait ta fuite soudaine et ta lettre incompréhensible. Venir t'en demander la raison, il y avait songé ; mais il apprit alors par tante Valentine que tu étais malade, bien malade . . . Et la pauvre chère sainte qui n'a pas connu le bonheur pour elle le souhaitait tellement pour toi qu'elle a osé être indiscrète, un peu . . . beaucoup . . .

Palpitante, Miche rosit violemment :

— Elle lui a dit . . .

— Tout ce qu'elle avait cru deviner et aussi ce qu'elle avait entendu. On parle beaucoup dans la fièvre, chérie ! Nanti de ces renseignements précieux, notre subtil avocat a eu vite fait de discerner la part qu'avait eue sa secrétaire dans ton désespoir. Il sut lui faire avouer sa félonie à la suite d'un interrogatoire serré. Au fait, je crois qu'elle a cru habile de la lui dévoiler comme une preuve d'amour, pensant ainsi le toucher et pouvoir le consoler de ton abandon qu'elle croyait bien définitif. Ou encore, était-elle lasse de lutter ? Mais sans doute l'habileté de Me Aveline arriva seule à ce résultat magnifique : l'aveu de cette inconsciente devant les preuves qu'il accumulait contre elle !

Miche ne put retenir le cri de son cœur :

— Ah que n'est-il revenu alors ?

— Tu oublies que tu aurais cru à une manœuvre pour t'apaiser. Il fallait qu'il puisse te prouver tout d'abord qu'il n'était en rien responsable de mon départ . . . et ensuite qu'il ne voulait pas t'épouser par pitié ! C'est alors qu'il a eu cette idée magnifique . . . transformer l'affaire d'Atamaca, exploiter les gisements de nitrate qui ne pouvaient manquer dans ces terrains puisque dans toute la région ils abondent. Dans mon acharnement à trouver du pétrole, je n'y avais pas songé . . . J'étais malade, las, découragé. Quand la première lettre d'Aveline m'est arrivée avec ses plans, ses propositions concrètes du groupe d'actionnaires, ses conseils et . . . tout à la fin, modestement, l'aveu de son amour pour toi, cela a été comme une bouffée d'air frais . . . comme un sourire de ma chère Normandie, qui venait rafraîchir mon front fiévreux. Du coup, j'ai repris courage, j'ai lutté contre la maladie et le doute. J'ai opté pour les nitrates . . . Mais toujours dans les difficultés de cette nouvelle affaire les lettres de Jacques m'ont aidé, soutenu, guidé. Et sais-tu ce qu'il m'écrivait tandis qu'inlassablement, il travaillait à notre prospérité ? « Ah ! je voudrais, qu'elle fût riche ! Plus riche que nulle autre au monde parce que . . . »

— Parce que, dit derrière eux une voix caressante et chaude que Micheline sentit tomber sur elle comme un rayon de soleil, parce que, ainsi, elle pourrait être bien certaine que ce n'est pas par pitié que je lui demande d'être ma femme bien-aimée !

Micheline s'était dressée d'un élan. Une seconde, elle demeura éperdue, avec un regard palpitant qui allait de son père souriant à Jacques très pâle, très ému, puis elle cria en jetant les mains en avant, le même mot qu'elle avait déjà dit jadis :

— Vous ! C'est vous !

Mais cette fois, Jacques ne devait plus se tromper sur le tendre consentement du regard lumineux. Il murmura en saisissant les petites mains tendues et en s'inclinant pour les baiser :

— Oui, moi, qui ne pouvais plus vivre sans ma Petite Source, et qui suis revenu la supplier de m'accorder à jamais sa chanson et sa fraîcheur . . .

FIN

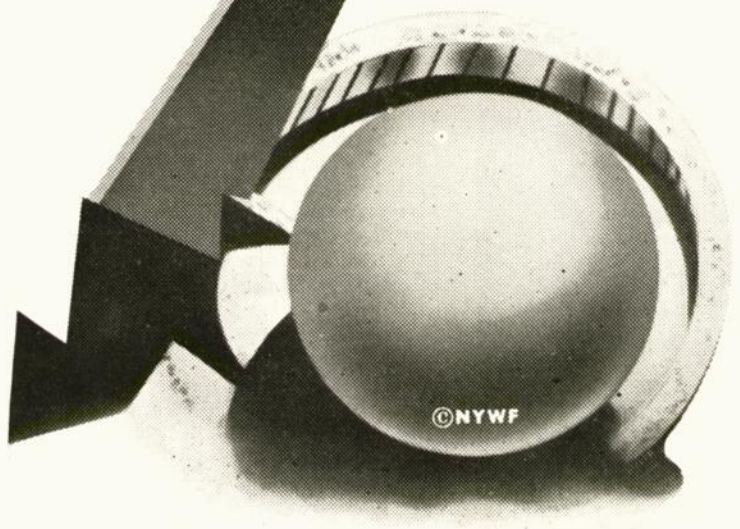
Le roman du mois prochain

Je ne suis rien devant l'amour

par Edouard de Keyser

Une grande nouveauté. — Un roman que vous lirez et relirez.

FÉLICITATIONS!



Aux GAGNANTS du Concours de L'EXPOSITION DE NEW-YORK organisé par la Poudre à Pâte "Magic"!

Félicitations aux heureux gagnants dont les réponses ont été choisies parmi des milliers comme les meilleures du récent Concours de la Poudre à Pâte "Magic" ! Remerciements à vous tous qui avez participé à ce concours en nous exposant les raisons pour lesquelles la "Magic" est la poudre à pâte préférée de 3 ménagères canadiennes sur 4. Tous les gagnants ont été prévenus par la poste. Nous en donnons ci-dessous les noms :

GAGNANTS DES 10 PREMIERS PRIX

Un voyage gratuit à l'Exposition Universelle de New-York pour 2 personnes ou une somme en argent de $225.00.

Mrs. B. Miller, General Delivery, Bralorne, B.C.; R. A. Meeks, Mannville, Alta; Mrs. A. F. Haney, Box 3, Carberry, Man.; Mrs. W. R. Patterson, Box 421, Indian Head, Sask.; Mrs. T. A. Strong, 63 Celebration St., Saint John, N.B.; Mrs. William Gillis, Gillisville, C.B., N.S.; Annie I. Hume, Lot 61, Brooklyn, P.E.I.; Mrs. J. Harvey Smith, St. George's, Nfld.; Mrs. A. Griffiths, 481 N. Mark St., Fort William, Ont.; Mrs. Elie Lapointe, 2061 rue Dorion, Montreal, Que.

GAGNANTS DES 115 récompenses de $5.00

NEWFOUNDLAND—Mrs. Ambrose English, Branch, via Placentia; Mrs. John Duff, Carbonear; Mrs. J. D. Geraghty, Box 22, Deer Lake; Mrs. Arthur Wiseman, Shoal Harbour; Miss K. E. Ball, P.O. Box 520, St. John's. **PRINCE EDWARD ISLAND**—Mrs. John Westaway, Lot 59, Albion Bay; Mrs. Archie McEachern, Cornwall; Mrs. Harold Laird, Kelvin Grove; Mrs. W. H. Mann, Kensington. **NOVA SCOTIA**—Mrs. M. E. Biggs, Box 75, Amherst; Mrs. Claude Dennis, Barney's River, Pictou Co.; Miss E. M. Roy, Bedford; Miss Bessie MacNeil, Big Pond Centre, C.B.; Mrs. H. Price, R.R. 2, Canning; Mrs. Ellen A. Hird, Garland, Kings Co.; Hilda B. Dockrill, 11 Liverpool St., Halifax; Miss Gladys G. Salter, Hantsport, Hants Co.; Annie McDougall, Lewis Bay West, Mira, C.B.; Mrs. Minnie Lowrey, Louisdale; Mrs. (Capt.) E. C. Glawson, Port Medway, Queens Co.; Mrs. Allen Jess, Port Williams, Kings Co. **NEW BRUNSWICK**—Edith M. McMillan, R.R. 2, Chamcook; Mr. Archie Huntington, Glen Levit; Mrs. W. Steadman Smith, Marysville; Mrs. Charles Burgess, Church St., Millitown; F. M. Wheatley, c/o Dr. E. B. Ungar, Box 338, Moncton; Mrs. R. J. McDonald Walsh, River Charlo. **QUEBEC**—Mrs. M. B. Boucher, R.M.D. 1, Bishopton; Dorothy D. Parker, Box 157, Buckingham; Annie L. F. Maxwell, Chateauguay Basin; Mrs. Michael Rooney, Douglastown, Gaspe Co.; Mr. Jack Heyes, 9 York St., East Angus; Mrs. Frank McCullough, Foster; Elsie McRae, Haldimand East, Gaspé; W. Holdam, Cadillac Gold Mines Ltd., Kewagama; Mrs. Florence McAnnery, Lytton; Mrs. Mary Thomson, R.R. 1, Ramsay Rd., St. Félix de Valois; Miss Elizabeth Morin, St. Ludger, Rivière du Loup; Mrs. Sidney Prangley, Stanstead; Miss Lucienne Poulin, Beauceville Ouest, Beauce Co.; Miss Marcelle Brisson, 7 rue Frontenac, Berthierville; Miss Marie-Anna Dupont, Bureau Casteneau, L'Islet Co.; Mad. Odina Plante, 89 rue St. Joseph, Bienville, Lévis; Miss Mariette Bourdon, Chateauguay, Chateauguay Co.; Mr. Louis Roy, Estcourt, Temis. Co.; Mr. L. C. Rioux, Chief Cook, Franquelin, Côte Nord; Mrs. L. Clairoux, 24 Caron Ave., Hull; Léonne Viens, Marieville, Rouville Co.; Jacqueline Moquin, Mont Laurier, Labelle Co.; Mrs. Eugène Matteau, Notre Dame du Bon Conseil, Drummond Co.; Mrs. L. Beaulieu, 106 Crémazie, Quebec; Miss Lucienne Vézina, 66 Ave. Moncton, Quebec; Mrs. John Poulin, Casier 24, St. Ludger, Frontenac Co.; Mlle. M. Anna Falardeau, 84 rue Girouard, St Hyacinthe; Miss Marcelle Pinard, 23 rue St. Paul, Taschereau, Abitibi. **ONTARIO**—Mrs. Joseph Sheffield, Arnprior; Mrs. M. S. Row, 48 George St., Brockville; Mrs. Kenneth Cartledge, Box 58, Chippawa; Mrs. Harry Fisher, Cookstown; Mrs. Wm. Riddell, Desboro; Miss Opal Finley, Dunsford; Mrs. John Tobin, Durham; Mrs. Caroline I. Manning, 33 Homewood Ave., Hamilton; Mrs. W. Moody, Ilderton P.O.; Mrs. Frank Saunders, R.R. 3, Jarvis; Mrs. George H. Thompson, 9th Concession of Arthur, Kenilworth; Mrs. C. G. Cookson, 58 Linwood St., London; Mrs. M. C. Patterson, R.R. 2, Longwood; Mrs. John Moore, 472 McIntyre St. E., North Bay; Mrs. Ken. Fowlie, R.R. 4, Merrickville; Sister Mildred, Convent of Mary Immaculate, Box 27, Pembroke; Miss Alice Coles, 417 Stewart St., Peterboro; Mrs. R. McCualg, 477 John St., Port Arthur; Mrs. Glenn G. Ailin, Ramore; Mrs. R. Taylor Milne, 153 Kohler St., Sault Ste. Marie; Mrs. Fred J. Bell, Box 162, Sioux Lookout; Mrs. Charles Kukkee, Stanley; Mrs. W. George Brown, Stella, Amherst Island; Mrs. J. G. Vining, R.R. 4, Thamesford; Geo. Sweet, Tlonaga; Norris S. Heinbuck, 5 Roseneath Gdns., Toronto; F. M. Naylor, 45 Rosemount Ave., Toronto; Mrs. Elmer J. Robb, Troy; Mrs. George Pickett, R.R. 4, Uxbridge; Mrs. J. H. Knight, 84 Donwood Drive, York Mills. **MANITOBA**—Mrs. M. E. Child, Box 49, Durban; Miss S. Rampton, Box 34, Morden; Miss M. Leifer, Box 272, Russell; Miss N. L. Meads, Stonewall; Mrs. Ed. Vander Graaf, R.R. 5, Winnipeg. **SASKATCHEWAN**—Mrs. A. Macdonald, Edgeley; Mrs. A. B. Gray, Nipawin; Mrs. W. V. Holt, Pontelx; Mrs. Jack Lockhart, 403-25th St. W., Saskatoon; Susan Belcher, Shellbrook; Mrs. L. Robertson, Strasbourg; Mrs. Robert J. Johnston, Box 28, Tisdale. **ALBERTA**—Mrs. R. C. Mead, Clandonald; Mrs. Robert H. Liggett, Coronation; Mrs. Mary Millar, Box 62, Crossfield; Dorothy Patterson, Grande Prairie; Mrs. E. C. Acorn, Peers; Mrs. Margaret D. Champion, Priddis; Mrs. H. B. Jackem, Warner; Mrs. R. H. Grant, R.R. 2, Westlock; Mrs. Geo. J. Welbourn, Winterburn. **BRITISH COLUMBIA**—Lawrence Payne, Coughlan; Mrs. Ralph Hardy, Box 87, Cranbrook; Mrs. A. H. Mudie, R.R. 3, Kelowna; Ernest Poignant, Matsqui; Mrs. E. C. Johnson, Box 22, Nakusp; Mrs. Frank Drinkwater, Box 655, Penticton; Mrs. Ralph L. Clarke, Refuge Cove, Sidney Inlet P.O., West Coast, Vancouver Is.; Mrs. E. Stride, 4984 Chester St., Vancouver; Mrs. G. R. Hunter, Mt. Tolmie P.O., Victoria.

DES MILLIERS de femmes PRÉFÈRENT la POUDRE À PÂTE "MAGIC" parce que —

- **Elle donne des gâteaux légers et tendres !**
- **Assure des résultats *certains* !**
- **On peut toujours s'y fier !**
- **Elle est économique, coûtant moins de 1¢ la cuisson.**

Fait au Canada

LA BEAUTE PHYSIQUE
C'EST LA JOIE
DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit Sano «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom .....

Votre adresse .....

ECONOMIQUE
ATTRAYANT
DURABLE
PROPRE
Noms Tissés Cash
POUR
MARQUER
LE LINGE
AUX MAGAZINS OU DE
J.& J. CASH, INC
479 GRIER STREET
BELLEVILLE, ONT

NOS AMIS, LES ARBRES

(Suite de la page 10)

l'arbre a souvent la forme d'un immense cône arrondi au sommet.

Les régions dites des «Bois francs» connaissent la magnificence des voûtes de verdure formées par ces arbres splendides qui bordent les routes du paradis de l'Erable à sucre.

Sa feuille est une grande feuille palmée, à lobes élargis séparés par des angles dont les sommets sont remarquablement arrondis.

C'est là la différence caractéristique et suffisante qui ne permet pas de confondre cette feuille avec la feuille de l'Erable argenté.

•

« Nos beaux Ormes » sont certainement les plus beaux arbres de la Laurentie.

On les reconnaît, à distance, par la force et la majesté de leur port, la courbure harmonieuse de leurs rameaux.

Quelquefois l'arbre s'élève tout entier vers la nue et l'on a comparé sa haute tête feuillue à un grand parasol déployé sous les rayons du soleil. D'autres fois, il se ramifie à une certaine hauteur du sol, se divise en rameaux qui s'écartent un moment du tronc principal, se recourbent et gardent ensuite la ligne verticale. L'Orme ressemble alors à d'immenses amphores disséminées dans la campagne et portant leur feuillage décombant comme des gerbes gracieuses.

Le fruit de l'Orme est une samare: une graine ailée sur tout son pourtour.

Sa feuille longue d'environ quatre pouces, large de deux est acuminée au sommet, et est remarquable surtout par la dissymétrie des deux motiés séparées par la nervure centrale. Elle est rugeuse et dentée en scie. Les nervures secondaires sont régulières et nettement marquées, surtout sur la face inférieure de la feuille.

Il y a trois sortes d'Ormes en Laurentie. L'Orme d'Amérique appelé aussi l'Orme blanc, l'Orme à grappes, et l'Orme rouge. Les deux derniers sont propres à certaines régions du Sud et de l'Ouest de la Province. Ils n'ont pas le port caractéristique que nous décrivons plus haut. Mais l'Orme d'Amérique est très répandu chez nous.

Pour peu que l'on sache regarder on voit dans tous les paysages, les ormes profiler sur notre ciel leurs têtes d'aïeuls car les Ormes sont de vieux personnages respectés par la hache des colons.

Ecoutons notre grand botaniste canadien-français, le Frère Marie-Victorin, nous dire « comme ils sont merveilleux à voir, du sommet des collines, promener au rythme lent du soleil sur le feutre vert des prés, sur le tapis fauve des champs moissonnés, de grands disques d'ombre, rousselés par le pelage des vaches à la sieste. »

•

Nous les aimons les grands Peupliers qui frissonnent sous la caresse du soleil, l'haleine tiède de nos soirs d'été, ou s'agitent convulsivement dans la rafale qui souffle du Nord-est.

Ce sont des arbres qui atteignent tous une grande hauteur. Ils sont caractérisés par le comportement de leurs rameaux plus ou moins dressés et qui leur donnent l'aspect de fûts élancés.

La mobilité constante des feuilles est due à l'aplatissement du pétiole dans le sens de la longueur.

Les différentes espèces se déterminent par la forme de la feuille.

Lâchement festonnée chez le Peuplier blanc, qu'on a beaucoup planté autrefois, elle possède une dentelure grossière chez le Peuplier à grandes dents. Le Tremble qui croît spontanément partout, même dans les sols les plus pauvres, pourvu qu'il ait sa place au soleil, a une feuille arrondie à crêtes fines sur le pourtour.

Le Peuplier baumier et le Peuplier noir ont des feuilles triangulaires à sommet très acuminé chez l'un, moins chez l'autre, et à base tronquée, pendant que la feuille du Peuplier tacamahacca, est beaucoup plus étroite que celle de ses congénères . . .

Le plus beau Peuplier est sans contredit le Peuplier baumier ou le Liard. Il croît spontanément sur le bord des rivières, mais il est confiné à l'ouest et au sud du Québec.

Les Peupliers qu'on voit partout le long de nos rues, dans nos parcs, ceux qui bordent les allées de nos parterres, marquent les limites de nos propriétés, sont le plus souvent des hybrides du Peuplier baumier et du Peuplier noir et qu'on appelle Peupliers de la Caroline ou Carolins.

On trouve aussi dans la Province de nombreux et magnifiques Peupliers noirs, aussi nommés Peupliers d'Italie ou Peupliers de Lombardie. Ce sont des arbres exotiques introduits chez nous, et qui se multiplient par mode végétatif seulement, car tous nos Peupliers noirs sont des arbres mâles.

Il est impossible de confondre cette espèce avec aucune autre. Ses rameaux secondaires accolés étroitement contre le tronc principal lui donnent un port unique au monde.

Plantés sur les fermes près des habitations, ces arbres ont l'aspect rigide de sentinelles géantes veillant sur les générations.

•

Nos vieux Saules sont aussi des personnages qui ont leur originalité propre.

Leur tronc massif est ramifié dès la base, à trois ou quatre pieds du sol. Les rameaux secondaires puissants et inclinés vers le sol, supportent un feuillage clair et léger : On dirait une fine mousseline verte accrochée à de grands bras noirs levés vers la nue et prêts à retomber.

Les Saules donnent par leur apparence une note mélancolique aux paysages : ils semblent porter péniblement le poids des années qu'ils ont traversées. Dans le frémissement de leurs feuilles pendantes, on perçoit des plaintes douces comme des caresses. Les vieux cœurs des Saules pleurent-ils lorsqu'ils racontent à la brise le souvenir des faits dont ils ont été les témoins muets et sympathiques ?

Les lieux humides sont les endroits de prédilection des Saules. Ils croissent donc spontanément le long du fleuve, sur la berge des rivières, des ruisseaux, dans les terrains bas.

Cependant, plantés même dans les lieux secs, ils s'adaptent facilement et croissent avec une grande rapidité. Ils se multiplient facilement par bouturage.

Une branche de saule cassée et plantée produit des racines.

Les feuilles de Saule sont des feuilles étroites dont la longueur et la largeur, de même que la denticulation varient selon les espèces.

Il existe dans la province quatre espèces de grands Saules, et de multiples espèces de Saules arbustifs qui peuplent les marécages et les tourbières.

Les grands Saules les plus généralement répandus sont le Saule blanc et le Saule fragile.

Le Saule à feuilles de Pêcher et le Saule noir sont propres à l'Ouest du Québec.

Parmi les nombreuses espèces de Saules arbustifs, le Saule discolore est peut-être le mieux connu. On cueille au printemps les rameaux qui portent les chatons soyeux pour en faire les gerbes qui décorent nos appartements.

L'apparition hâtive de ces chatons qu'on appelle les « petits chats » est un des signes précurseurs du printemps.

« Plus on connaît, plus on aime » a-t-on dit. Pour mieux aimer nos grands amis les arbres, désirons de les connaître davantage. Apprenons à mieux regarder toutes choses autour de nous, c'est une saine curiosité qui procure une grande joie, la joie que Pierre Termier, un grand géologue appelait, «la joie de connaître». Car c'en est une que de chercher à percer les mystères de la nature, les secrets de la terre et des eaux. Chacun peut éprouver en raccourci l'éblouissement qui inonde le chercheur lorsqu'il découvre une loi, un phénomène qui révolutionnera la science.

Sachons nous procurer le bonheur facile et sûr « des découvertes ». Nos petites découvertes à nous sont bien ravissantes quelquefois . . .

Valdombre et la Radio

(Suite de la page 5)

— Bravo ! Je ne doute pas que le récit du long martyre et de la mort de Donalda, cette belle fleur paysanne, victime de la cupidité infernale de Séraphin Poudrier, son mari, n'intéresse vivement le public canadien. Nous entendrons donc de nouveau ce parler si savoureux des paysans laurentiens, desquels vous avez une si profonde connaissance.

— Il faut vous dire que je connais des milliers de canadianismes. Il faut recueillir ces expressions de chez nous sur les lèvres mêmes des paysans, car nous n'avons pas de dictionnaire canadien. Il faut donc beaucoup observer et surtout vivre à la campagne. Toujours.

— Vous accomplissez là œuvre nationale, et nous devons une reconnaissance certaine, à vous et à vos émules, de nous conserver toutes ces riches expressions, lesquelles, autrement, seraient perdues pour la postérité ! Avant de vous quitter je ne souhaite qu'une chose : qu'en dépit de toutes vos occupations, vous trouviez le temps d'écrire un livre sur la langue canadienne, avec toutes les expressions vivantes et pittoresques que vous avez recueillies . . .

LA "MAISON DU CANADA"

(Suite de la page 7)

donc autour d'elle pour voir à qui elle pourrait continuer à être le plus utile. C'est alors que le sort des étudiants des colonies britanniques à Londres attira son attention charitable ; elle pressentit leur isolement, s'apitoya — et fonda son club d'étudiants d'outre-mer.

Il faut avoir vécu seul à Londres par un de ces hivers maussades et déprimants, dans ces horribles petites chambres de pension, qu'en argot on appelle si justement « diggs », pour apprécier la bienfaisante influence d'un « home » où, qui que vous soyez, riche, pauvre, jeune, vieux, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique-Sud, du Canada, vous êtes chaudement accueilli dans la grande famille de l'Empire, traité non pas en visiteur de passage, mais en cousine ou cousin très rapproché et longuement attendu.

Tous les jours de la semaine, sauf le samedi, lady Francis Ryder reçoit à l'heure du thé dans son « flat » de Cadogan Gardens, Sloane Square. Les étudiants des colonies connaissent aussi bien le chemin de ce « flat » que celui de leurs universités ou écoles respectives. Ils y viennent une fois par semaine, le jour qui leur convient le mieux.

A quatre heures, quantités de tables garnies de choses appétissantes sont disposées dans le grand *drawing room*. A chacune préside une des hôtesses que s'adjoint lady Francis Ryder et à l'aide desquelles elle réussit à maintenir un contact surprenant avec cette multitude de jeunes gens qui viennent, arrivent, repartent et dont les noms doivent souvent sembler barbares aux oreilles anglaises.

Ces hôtesses sont charmantes ; on les aime toutes, mais chacune pour une raison différente. L'une parce qu'elle obtient les invitations à déjeuner, à dîner, les vacances à la campagne, l'autre parce qu'elle a toujours dans sa poche, des billets de théâtre, de concert. Que voulez-vous? On garde longtemps sa mentalité de petit . . .

L'œuvre de lady Francis Ryder, comme on le voit, ne consiste pas seulement à grouper les étudiants chez elle, à leur ouvrir une salle de ping-pong ou de badmington, tout ça gratis, absolument gratis, et qui serait déjà plus que généreux, mais encore, grâce à une chaîne d'hôtesses dans la campagne, à leur procurer ici et là des séjours dont ils garderont longtemps le souvenir, car ce sera le plus souvent chez ce que la société anglaise compte de plus distingué, de plus affable et de plus hospitalier.

Ces vacances dans les comtés de Devon, de Cornwall, de Monmouth, en Irlande, en Ecosse, soit dans les charmants cottages, soit dans les manoirs du village, sont toute une éducation en soi. Bienheureux celui ou celle qui est parti avec sa petite valise, le cœur battant et quelque peu effrayé d'avoir à se présenter à un hôte absolument étranger, car alors il connaîtra la douceur d'une hospitalité extraordinaire, je dirais presque déconcertante.

Beaucoup laissent ainsi derrière eux des amis pour la vie. Je me rappellerai toujours ce mot d'une hôtesse chez qui je passai deux semaines près de Bridgeport, sur la mer. Un jour, nous premenant en automobile, elle cessa de me détailler le paysage et me dit : « Tiens, j'y pense, vous êtes ma quatrième brebis cette année. »

Nous roulions justement entre champs peuplés de moutons. Je crus naturellement qu'elle voulait s'amuser à mes dépens. Je riai avec elle, un peu, pas trop.

Elle s'aperçut de mon étonnement.

« Ah ! mais, c'est vrai, vous ne pouvez pas savoir ; ce sont mes petites de lady Francis Ryder que j'appelle ainsi, *My Lambs.* »

« Mais vous, quand vous partirez d'ici, » ajouta-t-elle, « vous passerez au rang des nièces. Les plus sages, les plus gentilles entrent dans la famille. »

Et bonne tante, elle embrassa sa nouvelle nièce.

Il n'est pas étonnant que le nom de lady Francis Ryder soit béni par tous ceux qui ont joui de pareilles vacances grâce à son intervention. Pour certains qui ont bénéficié de tous les avantages du club, l'auteur même du mouvement, cependant, est restée une espèce de figure légendaire, un mythe ; car énormement occupée, lady Francis n'est pas fréquemment visible, bien que sa générosité ne cesse pas pour cela de s'exercer.

Pour l'avoir vue une fois, cependant, on n'oublie pas de sitôt sa solide poignée de main, sa bonne et forte carrure anglaise, ses mots si simples venant du cœur et traduisant l'amitié.

L'esprit d'unité que règne entre ses protégés et qui contribuera si fortement à les retenir pour toujours attachés à l'Empire n'est pas près de faiblir tant que persistera le souvenir de sa belle œuvre et de sa personnalité attirante.

CONSEILS PRATIQUES

NETTOYAGE D'UN GLOBE OU D'UN VASE D'ALBÂTRE ÉGRATIGNÉ

Frottez chaque égratignure avec le bout du pouce et une pâte faite d'oxyde d'étain ou de potée d'étain. Si les égratignures sont tenaces, employez de la térébenthine avec la potée d'étain. Lavez ensuite l'objet en question avec de l'eau tiède adoucie de borax. Rincez à l'eau froide mêlée de borax dans la proportion de deux onces par gallon d'eau, asséchez et brossez avec une brosse imprégnée de blanc d'Espagne.

•

La lessive est une corvée fatigante ou coûteuse pour la ménagère ; il y a de nos jours des moyens pratiques de la diminuer. La boîte à mouchoirs en papier cellulose, précieux pour les rhumes, est indispensable dans une chambre de bains, si vous ne voulez pas que vos essuie-mains soient tachés de rouge et de noir par vos invités.

•

HUILE PARFUMÉE : Vous avez certainement l'occasion d'employer de l'huile, soit pour le massage du corps, soit pour le démaquillage. L'inconvénient est que, souvent, l'huile d'amandes, d'olive, de paraffine, ne sent pas bon ; vous lui donnerez un délicieux parfum en y ajoutant quelques gouttes d'essence de lavande.

Maintenant, plus que jamais, cette protection contre l'"O.T." (Odeur de Transpiration) est essentielle

DES JOURNÉES ACCABLANTES! Des chaleurs suffocantes, écrasantes! Pourquoi vous sentir à bout? Pourquoi vous demander si vous blessez ou pas? *Soyez sûr de vous!* Une douche ou un bain au Lifebuoy chaque jour vous gardera frais comme tout — *ultra propre!* Car le Lifebuoy contient un ingrédient purifiant spécial qu'aucun autre savon de toilette populaire n'a. Il est si rafraîchissant! Partout des millions aiment sa douce mousse abondante!

Maintenant, plus que jamais, c'est le moment de jouir du Lifebuoy! Essayez-le pour votre teint également; il le gardera clair et radieux!

UN PRODUIT *LEVER*

enraye l'O.T. (Odeur de Transpiration)

Approuvé par le "Good Housekeeping Bureau"

EXCELLENT
pour les épidermes tendres

L'EPIDERME ravissant des bébés . . . aussi tendre et délicat qu'un pétale . . . exige l'effet rafraîchissant et purifiant du savon Baby's Own pour conserver sa beauté. Depuis des générations, les mères canadiennes ont recours à ce savon pur et fin pour conserver aux bébés cet héritage précieux : elles sont heureuses de payer quelques sous de plus pour obtenir cette protection qu'il donne.

SAVON
BABY'S OWN

Pour chasser les douleurs cuisantes de l'EXEMA

de nombreuses personnes souffrant de cette maladie, après avoir essayé maints traitements, ont trouvé le soulagement dans un traitement de la TISANE des CHARTREUX de DURBON.

A base de plantes des Alpes Françaises, cette TISANE des CHARTREUX de DURBON tend à rendre à l'intestin son fonctionnement normal et à éliminer les toxines qui infectent le sang et à supprimer les malaises qui abattent notre énergie.

Suivez donc sans tarder un traitement de cette préparation qui a bénéficié à tant d'autres. Malgré les désappointements que vous avez pu subir, ayez confiance et faites cet essai.

TISANE des CHARTREUX de DURBON

Votre pharmacien vous procurera cette préparation dont la renommée est répandue dans bien des pays.

Demandez la TISANE des CHARTREUX de DURBON et insistez qu'on vous donne la véritable.

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

A la page 53, notre collaboratrice Mme Jules Fournier consacre un article à la *Société des Ecrivains canadiens* qui devait être illustré de deux photos. Ces deux photos ayant été omises, nous les passons ici. Ci-dessus, Mme Germaine Guèvremont, chef du secrétariat de la Société et journaliste très avantageusement connue.

Littérature canadienne

Histoire des Patriotes
tome II

par Gérard Filteau

LE NATIONALISME CONTRE LE COLONIALISME

Sans parti pris, soucieux d'exprimer des faits dont l'authenticité est reconnue, M. Filteau continue dans le tome II de son *Histoire des Patriotes*, le récit émouvant de l'épopée de 37. En lisant ces lignes qui décrivent, tout simplement, et font passer sous nos yeux les événements de cette époque orageuse, l'on envisage les causes avec plus de calme. On y retrouve les portraits aux caractères saillants de ceux qui ont combattu âprement pour leurs idées et leurs droits, pour leur idéal. Cette longue période d'agitation, d'émeutes, de rébellion y est relatée avec une sérénité étonnante. L'auteur nous convie, semble-t-il, à une exposition de tableaux racontant, dans leurs détails, les péripéties de ces luttes ardentes, soutenues par les « Patriotes », avec un courage et une énergie indomptables.

Papineau, Viger, Morin, Duvernay, Rodier, Perrault, tant d'autres qui pensent, agissent, vivent, et combien ardemment ! sous nos yeux. L'action de la presse ne fut pas la moindre dans ces manifestations, les deux partis, patriote et bureaucrate, usaient largement de leurs journaux respectifs, attaquant, déchirant, se défendant avec vigueur. L'auteur a su, dans sa calme impartialité, donner à son récit une verve et une allure pleines d'entrain. Chaque page, chaque ligne, fixe l'attention, éveille l'intérêt. Sans un instant de défaillance, M. Filteau nous dirige avec sûreté dans les milieux canadiens, français et anglais, de ces années mémorables. Il nous fait toucher du doigt l'enthousiasme des uns et l'angoisse des autres car, ne l'oublions pas, la cause canadienne-française ralliait les sympathies, non seulement chez les Américains et chez les Français, mais aussi celles du peuple anglais. Il ne faut pas croire que toute l'Angleterre désirait et demandait à grands cris l'asservissement des Canadiens français. Les injustices et les représailles que leur faisaient subir le despotisme et l'égoïsme d'un petit groupe, révoltaient les cœurs généreux et les esprits droits, à quelque milieu ou à quelque pays qu'ils appartinssent.

Voilà ce que l'historien nous démontre clairement sans vouloir excuser ou amoindrir les torts des coupables. M. Filteau a donné à son récit, une ampleur, une précision et, disons-le, une chaleur remarquable.

En vente chez l'éditeur : la Librairie d'Action Canadienne-Française, Ltée, 1206 est, rue Craig, Montréal. Prix : $1.00.

•

L'Avenir de notre Bourgeoisie

par MM. Minville, Barbeau & Groulx

La bourgeoisie a, de tous temps, rempli un rôle d'une très grande importance dans tous les pays qui ont rayonné sur le monde. Mais il importe, cela va de soi, qu'elle ait conscience de ses responsabilités. Aussi est-ce un geste très significatif que celui des futurs bourgeois de la Jeunesse Indépendante Catholique qui ont demandé des directives à trois de nos chefs de file : Monsieur Esdras Minville, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, M. Victor Barbeau, président de la Société des Ecrivains, et Monsieur l'abbé Lionel Groulx, l'historien national. On sait quel retentissement ont obtenu les séances du Congrès de la J.I.C. au *Plateau*, en février dernier.

M. Minville a voulu étudier le problème de la bourgeoisie devant l'économique. Puisque son rôle en est un de direction, la bourgeoisie a d'abord le devoir de se renseigner sur l'économie nationale, afin de la développer suivant un plan logique et coordonné. Le laisser-aller, l'improvisation peuvent avoir sur le plan social de profondes et douloureuses répercusions. Il importe donc à nos bourgeois d'envisager l'avenir en équilibrant leurs efforts pour que le commerce, l'industrie, l'agriculture concourent harmonieusement à faire en sorte que notre province soit riche et prospère. Cela ne saurait être sans l'utilisation rationnelle des ressources de la science et sans la compréhension parfaite de nos aspirations et de nos aptitudes, puisque nous ne saurions réussir par une imitation servile des méthodes étrangères.

M. Victor Barbeau examine les causes de notre infériorité intellectuelle et montre le rôle essentiel de l'éducateur à qui reviendra le soin de vivifier notre culture par une éducation mieux adaptée à nos besoins. Lorsque la bourgeoisie aura bien conscience de ses devoirs culturels, lorsqu'un climat favorable aura aidé à l'éclosion d'une littérature nationale et d'un art national, c'est seulement là que nous pourrons espérer voir le Canada français sur la carte du monde. Car devant un peuple trop enclin à ne tenir compte que des valeurs matérielles, M. Barbeau a cru bon de rappeler que « la matière est une base trop fragile pour vouloir y asseoir les nations. »

M. l'abbé Lionel Groulx apporte les conclusions du Congrès en envisageant le problème national, dans ses rapports avec la bourgeoisie. Il sait qu'en dépit des snobs, des défaitistes, des indifférents, notre peuple possède assez de forces pour remonter le courant. Sans doute la bourgeoisie est asservie par les liens économiques qui l'attachent à l'étranger ; sans doute est-elle prisonnière des partis, mais M. Groulx affirme, que si pénible que soit la situation, elle justifie cependant la confiance en l'avenir.

Il faut donc féliciter la Jeunesse Indépendante Catholique d'avoir eu l'heureuse idée de conserver pour le public ces textes importants, qui répandront partout les bienfaisants enseignements du Congrès et contribueront à parfaire la tâche de rénovation totale qu'elle a amorcée.

L'Avenir de la Bourgeoisie, par MM. Esdras Minville, Victor Barbeau et M. l'abbé Lionel Groulx, se trouve en vente aux Editions Bernard Valiquette, 4371, rue Saint-André, Montréal, aux Editions de l'ACF, 1206 est, rue Craig, Montréal, ainsi qu'à l'ACJC et dans les librairies bien assorties. Prix 75¢ l'unité.

•

Le Spectre de la Tuberculose

par le Dr Paul Dufaut

La province de Québec détient un bien triste record : la plus haute mortalité par la tuberculose de tout le Canada. Quand on réfléchit que la terrible maladie tue trois mille personnes par année, on a vite fait d'approuver la campagne que le gouvernement provincial mène en ce moment contre la tuberculose, après avoir mis sur pied un comité de défense antituberculeuse.

Cette campagne a inspiré au Dr Paul Dufaut, chef du service médical

Mme FRANÇOISE GAUDET-SMET, secrétaire du comité de la *Société des Ecrivains canadiens* et directrice de *Paysana*. — (Photo Harvey Rivard, Trois-Rivières.)

du Rutland State Sanatorium, un livre intitulé *Le Spectre de la Tuberculose*, œuvre de vulgarisation scientifique et médicale destinée à éclairer la population sur le terrible mal qui décime nos familles.

Ce livre présente d'abord l'historique de la terrible phtisie, dit ce qu'elle est et en indique les symptômes, s'at-

GENEVOIX ET RINGUET. Un romancier du terroir français et un romancier du terroir canadien se retrouvèrent dernièrement devant un micro de Radio-Canada, au poste CBF de Montréal. C'est là que les surprit le photographe de *La Revue Populaire*. A gauche, Maurice Genevoix, le grand écrivain français, qui fit dernièrement une randonnée de 2,000 milles dans la province de Québec, accompagné de M. l'abbé Albert Tessier, et parcourut ensuite le Canada tout entier. Lors de son passage à Montréal, M. Maurice Genevoix a prononcé plusieurs conférences, à la Société des Ecrivains canadiens, à l'Alliance Française, à la radio, etc.

tarde aux traitements actifs et passifs qui s'y appliquent, insiste sur la nécessité du sanatorium pour sa guérison, possible dans la plupart des cas, et non pas impossible comme on le croit dans de trop nombreux milieux.

Un chapitre particulièrement vigoureux met en garde contre les charlatans de tout acabit qui se dressent au côté de la profession médicale et prétendent guérir la maladie avec des remèdes de bonne femme. Le Dr Dufaut connaît, pour cause, le sujet traité de son livre est appelé à jeter de fortes lumières sur un sujet resté assez mystérieux jusqu'ici dans les familles même qui lui doivent tant de pertes. Plusieurs illustrations éclairent le texte et aident à le comprendre mieux.

Le Spectre de la Tuberculose par le Dr Paul Dufaut, se trouve en vente chez le dépositaire général, les Editions Bernard Valiquette, 4371, rue St-André, Montréal, et dans toutes les librairies, au prix de $1.00 l'unité.

La *Société des Ecrivains canadiens* a aussi reçu, — ce qui est rare chez nous, — un écrivain de l'Amérique du Sud, M. Enrique Amorim, romancier, conteur, poète et journaliste argentin. Un de ses livres vient d'être traduit en français, sous le titre de *Présentation de Buenos-Aires*. Cette photo a été prise par le photographe de *La Revue Populaire* chez M. Victor Barbeau, président de la Société des Ecrivains canadiens.

plaisant

comme une

sweet caporal

• Les Sweet Caps ont pour but de vous aider à passer le temps plaisamment. C'est le mélange soigneux de plusieurs types de feuilles virginiennes de choix, vieillies et mûries par le temps, qui les rend odorantes et douces comme une paisible journée au grand air — les cigarettes favorites du Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

RECETTE ORIGINALE DE LA "PONCE":
- Le jus d'un citron
- Sucre au goût *
- Eau bien chaude
- Une pincée de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

*Le GIN DE KUYPER ne contient pas de sucre.

Une seule qualité: la meilleure

Trois flacons plats: les plus pratiques

10 onces 26 onces 40 onces
90c $2.00 $2.80

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

GIN de KUYPER

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

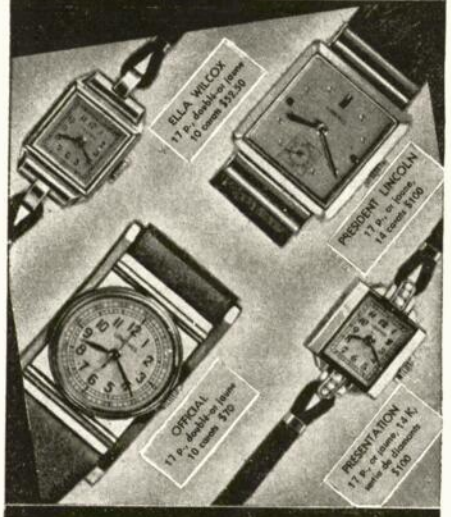
En vente partout 10 cents

LONGINES
La Montre d'une Renommée Mondiale
EST LA
MONTRE OFFICIELLE des

NATIONAL AERONAUTICAL ASSOCIATION
UNITED AIRLINES
AMERICAN AUTOMOBILE ASSOCIATION
AMERICAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY
INTERNATIONAL POLO ASSOCIATION
NATIONAL HORSE SHOW ASSOCIATION
BENDIX NATIONAL AIR RACES
GOLD CUP INT'L MOTOR BOAT RACES

Quand il faut que les records mondiaux soient acceptés par tout l'univers, alors les officiers responsables choisissent les Montres Longines. Quand les grandes compagnies aéronautiques tel que United Air Lines sont en quête de montres d'aviation véritables, encore une fois elles choisissent Longines. Depuis 1866, tout messieurs et dames à la recherche d'une montre perfectionnée, ont choisi Longines. De $35 jusqu'à $4000, les montres Longines sont en vente chez les bijoutiers autorisés par Longines. Ecrivez pour dépliant illustré gratuit.

A L'EXPOSITION MONDIALE DE N.Y. visitez le grand édifice Longines-Wittnauer "Espace Temps", montrant le spectacle émouvant "Temps et Espace" créé par Le MUSÉE AMÉRICAIN D'HISTOIRE NATURELLE.



LONGINES
La Montre d'une Renommée Mondiale
GAGNANTE DE 28 MÉDAILLES D'OR
10 GRANDS PRIX D'EXPOSITIONS MONDIALES

Les Conseils Pratiques de Francine

TACHES DE PEINTURE À L'HUILE SUR LES VÊTEMENTS : Elles s'enlèvent assez facilement quand elles sont fraîches. On emploie à cet effet: la benzine, l'essence de térébenthine, le tétrachlorure de carbone, l'acétate d'anyle, etc. Si les taches sont anciennes, il est beaucoup plus difficile de les enlever. Les recouvrir de saindoux, laisser en contact toute une journée, puis les frotter et les imprégner d'essence de térébenthine.

•

POUR RECONNAÎTRE LA QUALITÉ DU CHOCOLAT : Beaucoup de consommateurs, après avoir constaté que le chocolat est d'aspect dur, lisse, sans trous, que sa cassure est nette, pensent être certains de la pureté dudit chocolat. Il y a mieux et l'on peut s'assurer de cette pureté en faisant tomber sur une pelle rougie une pincée de chocolat râpé ; si des cendres rougeâtres s'exhale une odeur balsamique, c'est que le chocolat contient de l'oxyde de fer et est de qualité douteuse ; par contre, cette qualité est de premier ordre lorsque les cendres sont jaunâtres ou blanchâtres. L'emploi de la teinture d'iode sert également à dépister les falsifications du chocolat : délayez une tablette de chocolat fondue dans une peinte d'eau que vous filtrez et à laquelle vous ajoutez une cuillerée à café de teinture l'idole. L'eau devient-elle bleuâtre ou violacée ? Elle contient de la fécule. Demeure-t-elle vert clair ? Le chocolat n'est point falsifié.

•

UNE NOUVELLE BLOUSE : Une de mes amies avait une blouse de gros tulle, ornée d'un jabot devant. Elle était lasse de la porter ainsi. Je lui ai conseillé de supprimer le jabot et de garnir le devant de velours étroits ou de biais de satin posés en forme de plastron. Au bas des manches, quatre petites bandes formant des nœuds rappellent ce plastron. Petit nœud également à l'encolure.

•

POUR LE SOIR : Le marabout, si longtemps oublié, a réapparu : on en fait de charmantes petites vestes, et j'ai même remarqué un long manteau de marabout blanc. Une touffe de cyclamens fermait à la taille. C'est une parure d'une extrême féminité, douillette et légère à la fois, et qui se fait dans les coloris les plus délicats.

•

CASSEROLES : Quelles ménagères ne se sont désolées de voir leurs casseroles marquées par une couche de calcaire, qui ne peut s'enlever par les moyens du nettoyage habituels ? Pourtant, rien de plus simple. Passez ces casserolles ou bouilloires à l'eau vinaigrée. Laissez le vinaigre travailler pendant deux jours ; ensuite, les morceaux se détacheront d'eux-mêmes. Une belle batterie de cuisine, aux ustensiles impeccables de netteté, quoique usagés, fait toujours l'orgueil d'une bonne ménagère, orgueil qui lui coûte parfois beaucoup de travail. Mais il arrive qu'on laisse brûler une soupe, un ragoût, une purée... Le mal sera réparable si, dès que vous décelez l'odeur et le goût du brûlé, vous plongez dans l'eau froide le récipient où vous faites cuire le plat. Si le mal est trop avancé, videz délicatement votre casserole, et ne la nettoyez pas à l'eau de cristaux. Employez un gros sel de cuisine. Laissez le sel et l'eau travailler pendant trois à quatre jours. puis mettez à feu doux. Le malheur sera réparé.

•

LA CROISSANCE : Une des époques de la vie particulièrement pénibles à traverser est celle de l'adolescence. On voit alors des jeunes gens et des jeunes fille, jusque-là bien portants, se plaindre de maux de tête. de névralgies, d'essoufflement. Ils manquent d'appétit, répugnent à tout effort physique ou intellectuel. Le teint est pâle, le caractère chagrin. Le médecin, consulté, ne relève cependant aucune maladie grave. Il y a simplement anémie. Il faut du repos, la vie au grand air, quelques médicaments à base de fer et d'arsenic, une alimentation riche en sucre et viande; mais cette dernière provoque souvent le dégoût du malade. On se rabattra sur les féculents et farines qui s'accommodent facilement au sucre. Comme en d'autres cas, il faut considérer ici le sucre comme un véritable médicament, autant par son pouvoir nutritif que par sa facile assimilation. Bientôt alors les symptômes d'anémie disparaîtront. La vie normale reprendra son cours.

•

CAFÉ : Vous n'ignorez pas que l'ébullition modifie désagréablement le goût du café. S'il vous arrive de laisser bouillir par inadvertance le précieux liquide, ne désespérez pas. Retirez-le du feu tout bouillant encore, et ajoutez-y aussitôt un peu d'eau froide. Votre café reprendra son goût primitif. Ne vous plaignez-vous jamais que le filtre servant à faire votre café laisse passer trop vite l'eau versée sur la poudre, et risque ainsi de ne vous donner qu'un résultat médiocre ? Un remède bien simple est à votre portée : sur le café moulu et mis dans le filtre, versez un peu d'eau froide, et ne commencez à passer l'eau bouillante que lorsque l'eau froide aura imbibé toute la poudre.

•

UN JOLI MENTON : Pour éviter le double menton, rejetez la tête en arrière le plus loin possible ; ensuite, ouvrez et fermez la bouche aussi vite que vous le pourrez. C'est un peu fatigant, mais très efficace. Cet exercice, vous le constaterez en le pratiquant, est très bon pour conserver votre poitrine ferme.

JOURNÉE EN PLEIN AIR : Vous avez, après une journée passée en plein air, la peau rouge et sensible : faites infuser une poignée d'aiguilles de pin et une pomme de pin dans une pinte d'eau bouillante. Penchez votre visage environ cinq minutes au-dessus d'un bassin contenant cette infusion, en vous couvrant la tête d'une grande serviette pour concentrer la vapeur. Cette précaution vous permettra d'affronter les intempéries.

•

RÉVEILLEZ VOS JAMBES : Pensez à ne jamais sortir de votre lit sans avoir rejeté les couvertures brusquement et courageusement d'un mouvement des deux pieds. Puis élevez ces deux pieds en l'air et secouez-les en faisant légèrement trembloter la jambe.

•

POUR RENDRE INOFFENSIF L'EMPLOI DU CHLORE DANS LE BLANCHISSAGE : Cet emploi trop fréquent, hélas ! a pour principaux inconvénients une persistante et désagréable odeur et une action nocive sur le linge ; aussi est-il indispensable de débarrasser les fibres du tissu de ce produit caustique en rinçant la pièce dans de l'eau, puis en la trempant dans de l'eau additionnée d'ammoniaque.

•

POUR OBTENIR DU CÉLERI BLANC : Le plonger, avant cuisson, pendant trois heures, dans de l'eau fortement vinaigrée.

•

POUR LA PLUIE : Dans la poche de de votre manteau de pluie, vous pouvez toujours avoir, cela tient si peu de place, un de ces amusants petits capuchons de soie huilée que l'on offre à notre coquetterie depuis peu, emboîtant parfaitement la tête, se posant sur les cheveux ou sur le chapeau, se nouant sous le cou, ils luttent, par leur coloris brillant, contre la tristesse de la pluie.

•

UNE JOLIE VOIX : Qu'y a-t-il de plus laid qu'une voix éraillée ? Pour les hommes et encore beaucoup plus pour les femmes, cette calamité enlève tout le charme que peut avoir la conversation, sans compter la fatigue et la souffrance que peut provoquer le mauvais état des cordes vocales. Les gargarismes ne suffisent pas toujours. Il est un procédé, à la portée de tout le monde, qui consiste à boire, matin et soir, une ou deux cuillerées de sirop de sucre qui passent sur les cordes vocales au moment de la déglutition. Le sucre, en effet, ainsi qu'il est bien connu, est un remarquable désinfectant et un adoucissant. Il peut vous aider à avoir une jolie voix.

(Dessins de Rachel Julien.)

JEUNES FILLES QU'ON EPOUSE

Je crois qu'il faut d'abord prendre pour acquit que les coups de foudre de l'amour sont de plus en plus rares, sans doute à cause de la camaraderie qui règne entre les deux sexes et de toutes les facilités qu'ils ont de se fréquenter. Quand, par hasard, quelque romantique attardé ressent ce choc foudroyant, cela ne tire pas à conséquence et la flambée de son bel enthousiasme ne tarde pas à s'éteindre avec les lustres des premiers bals.

Les fiançailles et les mariages que nous annoncent quotidiennement les journaux sont donc plus souvent la conclusion d'une fervente amitié que d'un emballement soudain et irraisonné, et je pense que c'est là la meilleure garantie d'un bonheur durable.

Quand un jeune étudiant a papillonné pendant une couple d'années, aux frais de son papa, autour des demoiselles de la société, il éprouve le désir de faire un choix et de restreindre le nombre de ses relations. Il est non seulement lassé par la banalité de certaines réceptions, mais il maugrée à cause du temps et de l'argent qu'elles exigent. On peut supposer que dans l'intervalle il a été reçu ingénieur ou avocat, qu'il fait parti d'une grande compagnie ou d'un bureau légal. Fini de se lever tard et de recevoir son argent de poche sans avoir à le gagner. Maintenant chaque heure a son prix, chaque dollar sa valeur précise. C'est alors que, le plus souvent à son insu, le jeune homme se dirige vers les jeunes filles susceptibles de lui être utiles.

Ne vous récriez pas, chères lectrices, je pense comme vous que nos compatriotes sont parfaitement désintéressés et que c'est avant tout l'amour qu'ils recherchent dans le mariage. Ils ne se marieront pas sans amour, c'est entendu. Mais, ils épouseront des jeunes filles auxquelles ils se seront attachés peu à peu parce qu'ils les auront souvent rencontrées, tandis qu'ils en auront instinctivement mis d'autres de côté. Nous en arrivons maintenant à rechercher les principaux motifs de cette sélection. Quelques-uns sont négatifs, d'autres positifs.

Il est à peu près certain que les jeunes gens modernes, devenus à cause de la difficulté à se créer une situation, non pas intéressés, mais pratiques tiendront à distance les jeunes filles trop gâtées, aux goûts extravagants, ou qui ne savent rien faire de leurs dix doigts. Il arrive, d'ailleurs, que cette appréciation soit erronée. Beaucoup de jeunes filles gaspillent parce qu'on ne les a pas habituées à équilibrer un budget. Quand elles tiendront elles-mêmes les cordons de la bourse, il est fort possible qu'elles ne les desserrent pas facilement.

Par contre, les candidats au mariage se rapprocheront tout naturellement des jeunes filles dont le père exerce la même profession qu'eux et peut à l'occasion leur donner une recommandation ou même leur fournir un emploi. Ils ne seront pas non plus indifférents aux relations d'affaires que peut leur procurer le milieu social dans lequel vit telle ou telle jeune fille. Encore une fois, ce serait du pharisaïsme de notre part que de les condamner. Chacun de nous, quand il examine loyalement se conscience, ne s'aperçoit-il pas que les motifs les plus divers et les plus mêlés sont le point de départ des meilleurs de ses actes ? Si les jeunes gens d'aujourd'hui raisonnent tant c'est qu'il se marient plus tard que leurs aînés et que, la plupart du temps, ils ne peuvent le faire sans l'aide de leurs parents. Il est donc naturel que cet appui ils le cherchent aussi en partie dans la famille de leur fiancée et, jusqu'à un certain point, chez cette dernière.

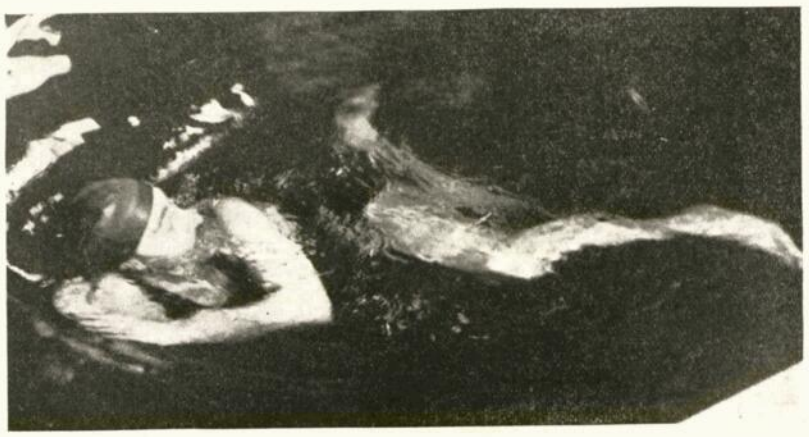
Voilà pourquoi ils souhaitent qu'elle soit jolie, élégante, soignée dans sa mise. C'est-à-dire qu'elle doit pouvoir mettre en valeur les toilettes les plus simples et être assez ingénieuse pour les faire durer en les transformant. Elle doit savoir tenir maison et recevoir sans pour cela s'endetter, et aussi coudre, repriser, cuisiner. Mais il faut aussi qu'elle sache causer avec tact et intelligence, même avec les personnes qu'elle rencontre pour la première fois. Et voici qui nous conduit insensiblement au chapitre des devoirs. Etre une maman pleine de tendresse et de sollicitude ne doit pas empêcher d'être une bonne épouse. Je sais qu'il est parfois tentant de prétexter que les enfants ont besoin de nous pour se dispenser d'accompagner son mari dans quelque visite ennuyeuse ou à un spectacle dont on n'a pas envie. Les enfants sont si gentils, si caressants, et le mari si souvent d'humeur maussade. Il faut le suivre, pourtant. Il a besoin de votre compagnie. Savez-vous ce qui est plus nécessaire au mari moderne ? Une associée. Bien entendu, il est trop orgueilleux pour l'admettre. Comme elle semble loin l'époque de nos grand'mères, alors que la plus grande qualité requise d'une femme était l'obéissance passive et un peu bornée. A nos mères, on a accordé plus d'initiative personnelle dans la direction de la maison, à condition d'en sortir le moins possible.

La femme d'aujourd'hui jouit d'une liberté que sa grand'mère et sa mère n'ont jamais rêvée. Elle aurait tort de conclure que ses obligations envers son mari en sont le moins du monde diminuées. Elles sont transposées, voilà tout. Il est assez difficile d'entrer dans des précisions. Disons, d'une manière générale, que la conduite d'une bonne épouse lui sera dictée par sa générosité naturelle guidée de gros bon sens. Il faut avant tout qu'elle sache s'oublier complètement pour ne penser qu'à son mari. Il est souvent absent durant de longues heures. Sa pensée doit alors le suivre pendant son travail, chercher à deviner ses occupations sans toutefois les interrompre. Pas de lamentations, surtout. Ne téléphonez pas pour dire que le plombier n'est pas venu ou que bébé a été désobéissant. Et quand, fatigué de sa journée, votre mari rentre à la maison, ne l'accueillez pas en lui annonçant une mauvaise nouvelle, en lui racontant vos petits ennuis domestiques, ou en réclamant de l'argent avec insistance. Laissez-le d'abord dîner tranquille. Puis, dites-vous qu'il y a une cause à ce front soucieux et ayez à cœur de le dérider. Vous ne pouvez savoir jusqu'à quel point il peut être pénible d'obéir à un chef arrogant ou d'avoir sous ses ordres des subalternes négligents qui semblent prendre plaisir à annuler vos efforts.

Pour Savoir Nager

par Lucien Pilon

Maître nageur et moniteur de culture physique au gymnase de Notre-Dame-de-Grâce.



La nage de côté

La nage dit " en chien " est le plus naturelle, celle qui vient instinctivement dès que l'on tente de se mouvoir dans l'eau.

La nage de côté s'apprend assez rapidement, bien qu'elle exige un synchronisme plus parfait qu'avec la nage " en chien ". Certaines personnes nagent plus aisément sur le côté droit ; d'autres sur le côté gauche. Dans un cas comme dans l'autre, les mouvements sont identiques. L'idéal est évidemment de pouvoir nager sur les deux côtés, pour éviter la fatigue et la monotonie. Pour cette leçon, prenons la nage sur le côté gauche.

Les pieds font le geste de repoussser l'eau, la jambe supérieure — dans ce cas-ci la jambe droite — allant naturellement plus loin que l'autre.

La main gauche — les doigts bien accolés — " va chercher " l'eau le plus loin possible et, le bras restant tendu, elle descend vers le fond pour aider le corps à bien flotter tout en facilitant l'avancement. Quant au bras droit, il reste courbé et le plus près du corps possible. Pendant que vous allongez le bras gauche en avant, la main droite repousse l'eau en longeant la poitrine et les jambes donnent leur poussée vers l'arrière. Il s'agit de synchroniser les mouvements de façon à ce que le corps ne cesse jamais d'avancer : bras droit et jambes travaillent simultanément et ils reviennent en position pendant que la main gauche opère son double mouvement de descente et de halage.

(Photos *La Revue Populaire*)

L'ARTISANAT A L'ILE SAINTE-HELENE

par FRANCINE

CHÈRE île Sainte-Hélène ! si vivante il y a quarante ans, alors qu'elle était le lieu d'amusement des petits Montréalais, et qu'on avait un peu abandonnée depuis. Nos parents nous expliquaient qu'elle doit son nom à Hélène Boullé, la toute jeune épouse de Champlain. Sans oser les contredire ouvertement, nous pensions qu'ils se trompaient et cherchions, en dépit du bon sens et des enseignements de l'histoire, à rapprocher la destinée de cette île et celle de Napoléon.

On s'y rendait de bonne heure le matin, en portant force provisions et parfois un hamac. Une pleine journée n'était pas trop pour explorer ce domaine qui nous paraissait immense. Les paniers et les paquets déposés, c'était une course folle à travers des sentiers où l'on avait l'espoir de s'égarer, mais qui finissaient toujours par nous ramener à notre mère, gardienne vigilante des victuailles déposées sur la table de pique-nique. Elle n'avait pas seulement à les protéger contre l'indiscrétion des passants, mais plus encore contre l'appétit des enfants qui, dès onze heures, se déclaraient prêts à dîner.

Pour les plus jeunes, l'événement de la journée était d'enfourcher, au son d'une musique entraînante les chevaux de bois du carrousel. Seuls, les aînés avaient la permission de se baigner. A certains jours, il y avait des concours de natation. Les vainqueurs recevaient des prix pas toujours appropriés. Je me souviens d'un garçonnet d'une douzaine d'années qui revint triomphalement chez lui avec une bouteille de parfum en verre taillé. Il installa le précieux trophée sur la commode de sa chambre, contrairement à ce que ferait un enfant de nos jours qui n'aurait rien de plus pressé que de la vendre à sa maman.

Si les organisateurs des concours d'autrefois avaient eu sous les yeux les objets variés et artistiques que nous présentait à l'île Sainte-Hélène, en juin dernier, l'artisanat canadien, leurs récompenses auraient été mieux choisies, bien que ce choix eût été certainement fort embarrassant. C'est dix-huit kiosques, en effet, qu'il leur aurait fallu parcourir avant de prendre une décision.

Ces kiosques sont abrités dans les anciennes casernes récemment restaurées. Une foule nombreuse s'y presse et ne cesse de grossir d'instant en instant. Un temps lourd, précurseur d'un orage qui ne devait pas tarder à se déclarer, nous oppresse. Je vais quand même essayer de rapporter de mon mieux ce que j'ai vu durant cette trop courte visite. Mon intention, en le faisant, est de n'oublier personne, mais une omission est toujours possible, et je prie à l'avance ceux qui en seraient victimes de me la pardonner.

Les établissements les plus rapprochés de la porte d'entrée sont tenus par MM. Hutchison et Clochard. Dans cette Maîtrise d'Art on fabrique de la poterie et de la céramique. Vient ensuite l'Ecole des Arts domestiques de la Province qui expose des lainages tissés au métier, de la laine filée au rouet, des tapis crochetés, un tissu garni d'un point boutonné exécuté à l'aide de grosses aiguilles d'acier et dont la démonstration, nouvelle pour moi, me paraît intéressante. A l'étalage de la Reliure d'Art on expose des travaux provenant de L'Ecole Technique, de l'Université McGill et de l'atelier de M. Philippe Beaudoin. Les Rouets qui chantent se spécialisent dans les costumes de sport tandis que leur voisine, Mlle Karen Bülow, nous présente surtout des draperies, des écharpes et des cravates. M. Eugène Leclerc de Saint-Jean-Port-Joli et M. Denis ont fabriqué des merveilles de bateaux : goélettes et baleiniers. L'Ecole du Meuble, sous la direction de M. Jean-Marie Gauvreau, expose des statues en bois sculpté et des plateaux de bois avec incrustations. MM. Bourgeault et M. Allary sculptent des types de paysans et des animaux. Les élèves de l'Ecole de Sainte-Madeleine exécutent au crochet-chiffon des pièces murales, font des travaux de tissage, des tapis. Les Arts Féminins, dont la directrice est Mlle Léonie Laplante, se spécialisent dans le tissage de la laine et du lin. On voit à leur comptoir des pièces de tissus, des écharpes, des cravates, des sacs à ouvrages en tissus de laine, ainsi que des nappes, des serviettes et des coussins en toile. Mlle Matte de Saint-Basile est l'auteur de nombreux portraits peints à l'aiguille, en lin ou en soie. La Canadian Handicraft expose surtout des lainages, des couvrepieds piqués et de la catalogne. Un magnifique lapin angora vivant nous rappelle la provenance de la laine la plus douce et la plus souple qui soit. Les Tricots de Fanchette Lambert méritent certainement une place d'honneur à cause de l'originalité des modèles choisis et du soin minutieux apporté à leur exécution. On admire à cet étalage des costumes en tricot, des chandails, des écharpes, des sacs à ouvrages, de petits vêtements d'enfants. Les travaux d'art exécutés par Mlle Marguerite Lemieux et Berthe Prévost ont une certaine similitude. Ce sont des objets en cuivre ou en étain : plaquettes décoratives, vases, assiettes, coffrets, appuis-livres, boîtes de cigarettes, bijoux de fantaisie; en cuir : buvards, sacoches, sous-mains, liseuses, ceintures. Chez Mlle Lemieux, cependant, je remarque aussi des bois pyrogravés tandis qu'à l'étalage de Mlle Prévost je vois des dessous de théières et des plaquettes en plâtre émaillé. J'y admire aussi plus particulièrement une station du Chemin de la Croix en cuivre repoussé et une magnifque lampe dont le pied en bois est incrusté de feuilles d'érable en cuivre. A l'atelier des Frères Lebrun et à celui de M. Gilles Beaugrand on voit de la ferronnerie et de l'orfèvrerie d'art : lampes, guéridons, et le reste. M. G. Lamartine est un décorateur qui se spécialise en décoration murale, laque de Chine, peinture et sculpture sur bois.

Enfin, je ne voudrais pas terminer cette longue énumération sans mentionner les photos d'art qui décorent les murs des casernes et dont la plupart sont signées : Tavi, pseudonyme, m'assure-t-on, de l'abbé Albert Tessier, supérieur du séminaire de Trois-Rivières.

Mais le temps devient de plus en plus sombre et je ne puis que jeter un coup d'œil sur les deux restaurants: A la Bonne Franquette et la Vieille Marmite. Ce dernier, pourtant, avec ses deux immenses cheminées où flambent de beaux feux, ses petites tables aux nappes rouges et blanches, semble fort invitant . . .

" LA BONNE CHANSON "

par L'ABBE CHARLES-EMILE GADBOIS

du Séminaire de Saint-Hyacinthe

SON ORIGINE

QUELQUE temps avant le Congrès de la Langue française de Québec, en juin 1937, Mgr Camille Roy donnait au Séminaire de St-Hyacinthe une conférence sur l'esprit français. « L'un des meilleurs moyens, disait-il, de conserver et de cultiver l'esprit français dans notre pays, c'est de chanter, de faire chanter le plus possible nos belles chansons canadiennes et françaises. » Au sortir de la conférence, il me dit : « Vous devriez faire quelque chose pour propager nos belles chansons ; vous feriez là une œuvre magnifique. » Je lui promis de faire mon possible.

SON BUT

Mon but, c'était de moraliser la chanson en fournissant à nos jeunes un répertoire de chansons qu'ils aiment et qu'il n'ont pas honte de chanter devant leurs parents ou devant une personne distinguée et respectable. C'est un fait : nos enfants aiment à chanter, et il est grand temps de leur fournir un beau et bon répertoire ; sinon, c'est la Radio qui se chargera de leur fausser le goût (pour n'en pas dire davantage) en leur enseignant les chansonnettes de cafés-concert, de cabarets ou de lieux moins recommandables, chansonnettes qui ne manqueront pas d'avoir de très mauvais effets sur notre jeunese et finiront par fausser sa mentalité.

C'est donc avant tout dans une idée d'apostolat que je commençai, au mois de novembre 1937, à imprimer quelques chansons, les plus connues, en commençant par *O Canada*.

LES DÉVELOPPEMENTS

Les premières chansons étaient destinées aux seuls élèves du Séminaire. Elles furent bientôt demandées dans les écoles de la ville, puis dans tout le diocèse de St-Hyacinthe, et au commencement de mars 1938, toutes les institutions d'enseignement de la Province de Québec connaissaient « La Bonne Chanson ».

L'entreprise avait commencé bien modestement : un miméographe mû à la main, dans un petit coin de ma chambre. La machinerie et les locaux ont dû être changés plusieurs fois, pour satisfaire aux demandes. Aujourd'hui, « La Bonne Chanson » possède un équipement photo-lithographique moderne et occupe une partie du sous-sol de la chapelle du Séminaire, soit 20 pieds de largeur par 110 de longueur, comprenant 5 pièces : bureau, atelier, chambre photographique, chambre noire et magasin. Sans être à l'étroit, il n'y a aucun recoin qui ne soit utilisé.

L'œuvre n'a pas encore deux ans d'existence. A date, au-delà d'un millions et demi de chansons ont été imprimées ; 25,000 personnes se sont procuré un albunm de « La Bonne Chanson ». Les commandes viennent d'Halifax aux Rocheuses, et de la Nouvelle-Angleterre à la Louisiane.

Le développement si rapide de cette œuvre indique bien qu'elle répond à un réel besoin. Il n'y a qu'à lire les témoignages d'appréciation des supérieurs et directeurs des maisons d'enseignement pour s'en convaincre. Les élèves attendent toujours avec grande hâte les nouvelles chansons. Le répertoire des écoliers s'agrandit et l'enseignement du chant en est bien facilité. C'est pourquoi « La Bonne Chanson » fut approuvée et recommandée par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique de la Province de Québec, en octobre 1938. De très hautes personnalités du monde religieux, intellectuel et musical n'ont pas manqué de donner à « La Bonne chanson » de très flatteurs témoignages d'appréciation. Le directeur de la Société Radio-Canada M. Augustin Frigon, y a trouvé matière à un intéressant programme radiophonique, et c'est à sa demande que nous avons organisé, de concert avec Radio-Canada, le « Quart d'Heure de la Bonne Chanson », une émission qui passe tous les jeudis soir. à 7.45 heures.

« La Bonne Chanson » comprend actuellement 100 chansons choisies avec soin, parmi les plus belles de tout le répertoire canadien et français. Chaque chanson est ornée d'un titre illustré, fait à la main, de façon tout à fait artistique et attrayante.

Ceux qui aiment à chanter peuvent difficilement se passer de la « Bonne Chanson ».

$525 à gagner

•

Le plus grand concours de photographie qu'ait jamais lancé une publication canadienne.

Un concours à la portée de tous nos lecteurs et lectrices.

Lisez-en les règlements à la page 4 du présent numéro.

Les beaux instantanés sont faits sur le FILM KODAK

N'acceptez rien d'autre que le film dont la boîte porte la marque déposée KODAK.

FAIT AU CANADA

Pourquoi le Film VERICHROME?

Il existe un genre de Film Kodak pour chaque genre de photos, depuis le film sur lequel la plupart des vues animées d'Hollywood sont prises jusqu'à la petite bobine dont on charge un Brownie.

Si vous êtes un amateur, ayant un appareil ordinaire, le Film Verichrome Kodak vous assurera tout le temps les meilleurs résultats. Il atténue les petites erreurs de pose. Il fait un travail excellent, même quand le temps n'est pas propice. Grâce à lui, tout appareil devient un meilleur appareil. Demandez le "Film Verichrome" par son nom.

AUX YEUX DE BÉBÉ, songez à ce qu'un animal quelconque peut inspirer de mystère et de crainte — même les animaux favoris de la famille. En réalité—pour un bébé, toute la vie n'est que surprises et aventures. Croquez un bébé n'importe quand, n'importe où — et vous êtes presque certain de prendre une scène dramatique.

Aujourd'hui, dans tout le pays—les parents prennent de merveilleuses photos de leurs enfants, en chargeant simplement leurs caméras avec le Film Kodak, puis en visant et en croquant toutes les scènes intéressantes qui se présentent. Vous pouvez le faire aussi. Vous n'avez besoin de rien d'autre que d'un bébé avec un petit chat ou un petit chien . . . vous n'avez pas besoin d'aller plus loin que votre jardin . . . pour prendre un bel instantané.

Mais soyez sûr de votre film. Employez le film sur lequel vous pouvez toujours compter—le Verichrome Kodak—le film qui prend les beaux instantanés.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

LA BIÈRE DE BON GOÛT

ON trouve dans la Bière Old Stock quelque chose de plus que sa saveur délicieuse; on y découvre à la première gorgée qu'elle provient d'ingrédients de haute qualité et qu'elle est brassée scientifiquement, avec soin, dans une brasserie d'une propreté impeccable et bien administrée.

A compter du moment où le brassage commence dans la Brasserie Dow jusqu'à celui où la bière est envoyée à la salle d'expédition, elle subit un nombre de procédés ingénieux dont le plus important est la maturation. Chaque brassage de cette bière exceptionnelle doit attendre des mois pour atteindre le summum de maturité qui lui permettra de vous être servie.

Sa qualité est toujours la même et sa saveur toujours rafraîchissante. Voilà pourquoi un si grand nombre de gens adoptent la Dow—"La Bière de Bon Goût".